



The spine of the book is decorated with ten horizontal gold-tooled bands. Each band features a repeating geometric pattern of diamonds and crosses. The leather is dark brown and shows signs of wear and cracking.

POÈMES

SUISSES







EX LIBRIS



LOUIS

MEYLAN

Poèmes Suisses.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
Rue du Cadran, n° 16.

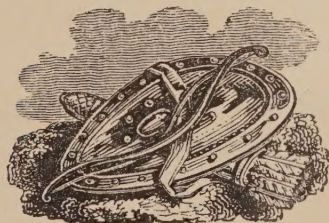
POÈMES SUISSES.

Par J. Olivier.



JULIA ALPINULA.

La Bataille de Grandson.

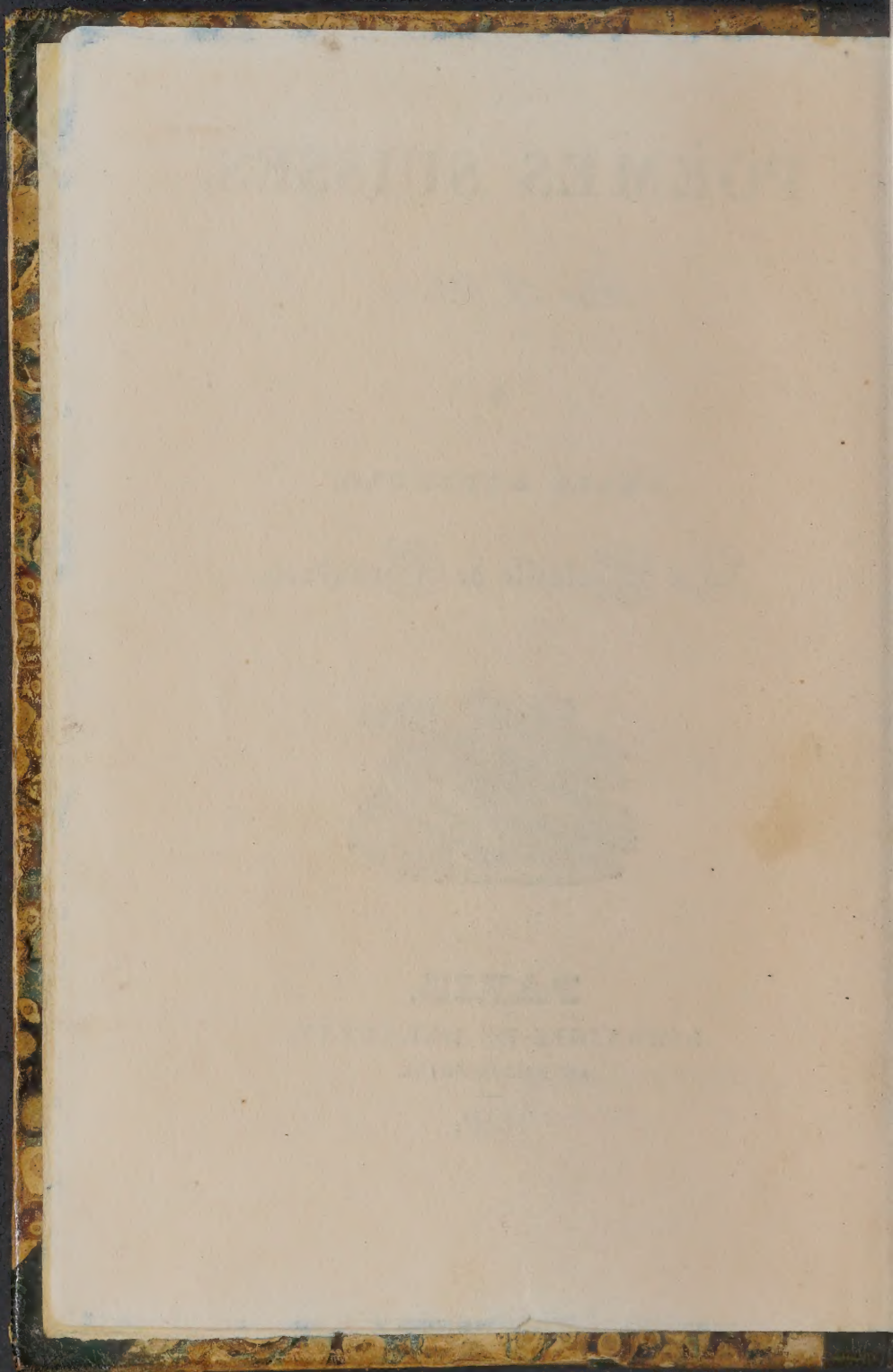


PARIS.

LIBRAIRIE DE DELAUNAY,

AU PALAIS-ROYAL.

—
1850.



PRÉFACE.

Si j'avais le moindre petit brin de réputation littéraire, je m'épargnerais et j'épargnerais certainement à mes lecteurs l'ennui d'une préface. Je ne manquerais pas d'amis qui diraient pour moi, et bien haut, ce que j'ose à peine souffler à l'oreille du public, toujours prêt cependant à écouter : c'est là sa qualité.... ou son défaut; je ne décide pas, car en ce

moment il ne s'agit point de cela, mais bien de ma conversation particulière, avec tout lecteur assez aimable pour devenir le mien. Or donc, la grâce que j'ai à vous demander, à vous, que je me représente si agréablement muni de mon petit livre, c'est, avant d'en commencer la lecture, d'avoir la bonté d'en méditer le titre un instant. Je ne veux qu'un instant, et ce n'est pas un instant de poète lisant ses œuvres (cette espèce-là dure trop, à ce qu'on dit); mais un instant véritable, et comme les aiment ceux qui accordent audience à quelque suppliant, c'est-à-dire un instant très-court.

Après la petite méditation que je vous impose, quand vous aurez bien lu ces deux mots : *Poèmes Suisses*, vous comprendrez que, si l'on cherchait dans ce recueil autre chose que la Suisse, que des peintures de ce pays ou des récits de son histoire; d'abord, on agirait un peu injustement, et l'on s'exposerait ensuite à

être complètement déçu dans son attente ; ce qui, je le crois et je l'avoue , serait un bien petit malheur pour vous , mais un très-grand pour moi , convenez-en ! Peut-être ainsi , la lecture achevée , vous direz-vous que l'auteur de ces vers semble possédé d'un seul désir , celui d'obtenir quelques regards bienveillans pour sa patrie qu'il aime , et qui généralement est peu comprise et mal jugée. De plus , vous aurez dû bien vite vous apercevoir qu'il a écrit principalement pour des lecteurs suisses , n'hésitant point à entrer dans les détails de son sujet , et fuyant les descriptions générales , au risque de n'être pas toujours compris par les lecteurs étrangers , supposé que le hasard ou la curiosité lui en envoient quelques-uns. Enfin , pour conclusion et arrêt définitifs , si vous êtes bien doux , bien indulgent : « Au moins , l'intention est bonne ! » direz-vous.

Aux lecteurs qui trouveraient le premier de ces poèmes trop classique et d'une simplicité

un peu nue, l'auteur répond (car un auteur répond toujours) que c'est le propre des sujets antiques de revêtir cette forme.

S'il est, d'un autre côté, des personnes qui, jugeant le second poème trop romantique, soient effrayées des scènes bourgeoises et des tableaux funéraires que l'on y rencontre, l'auteur croit pouvoir en rejeter la faute sur le moyen âge, qui était ainsi fait.



Julia Alpinula.



Je conte quelque histoire....

Poésies inédites de F. C.

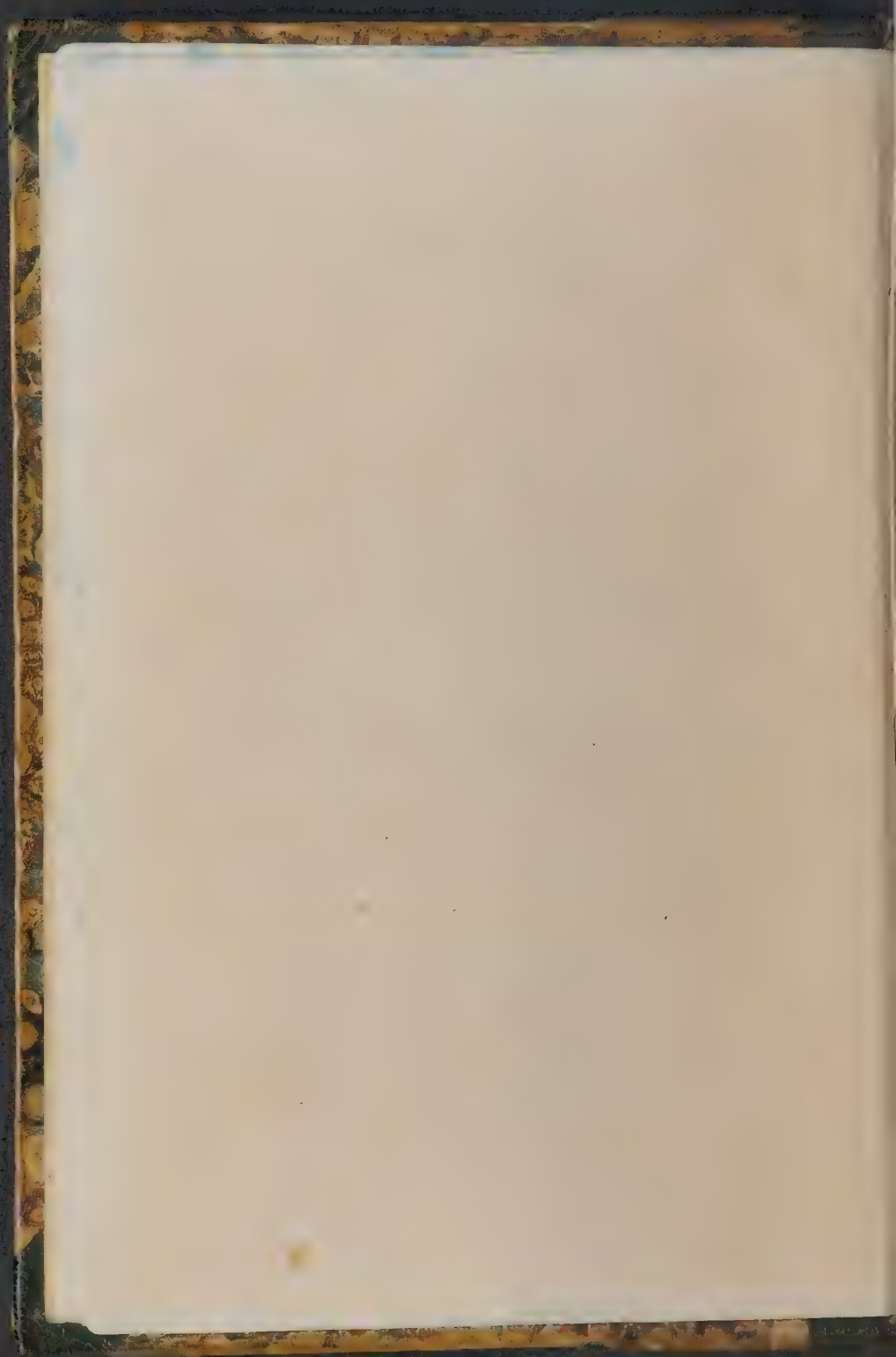


Notice Historique.



Galba, Vitellius, Othon, se disputaient le trône de Rome. Les Helvétiens, soumis aux Romains comme le reste de la Gaule, prirent le parti de Galba, qui venait d'être assassiné, mais dont ils ignoraient la mort. Ils voulaient s'opposer à Cécina, général de l'armée de Germanie et partisan de Vitellius. Julius Alpinus, dont la famille était très-puissante en Helvétie, fut, d'après le témoignage de Tacite, *l'instigateur de la guerre*, et paya de sa tête cette entreprise, où les Helvétiens eurent le dessous. Voilà tout ce que l'on connaît de cet événement, raconté par Tacite, en deux ou trois chapitres. Il ne parle point de la fille d'Alpinus, dont le nom est cependant populaire en Suisse, grâce à une inscription latine que je vais traduire littéralement.

JULIA ALPINULA, ICI JE REPOSE.
D'UN PÈRE INFORTUNÉ FILLE INFORTUNÉE.
PRÊTESSE DE LA Déesse AVENTIA.
JE N'AI PU CONJURER LA MORT DE MON PÈRE.
UNE MORT FUNESTE LUI ÉTAIT DESTINÉE.
J'AI VÉCU XXIII ANS.



JULIA ALPINULA.



La beauté dans mon cœur, soumis à son empire ,
Excite un doux transport ; elle anime ma lyre ,
Ma lyre qui se cache et fuit l'éclat du jour.
Filles de nos vallons , aimables fleurs d'amour ,
Des danses et des jeux riantes souveraines ,
Quand vos pas, en cadence, auront foulé les plaines,
Venez d'un chant nouveau me proposer le prix !
Devant ce lac d'azur , sous des berceaux fleuris ,
Vous prêterez l'oreille à ma voix, jeune encore ;
Inhabile, timide, elle n'est point sonore ,

Mais elle vous dira de touchantes douleurs.
Il est si doux parfois de répandre des pleurs !

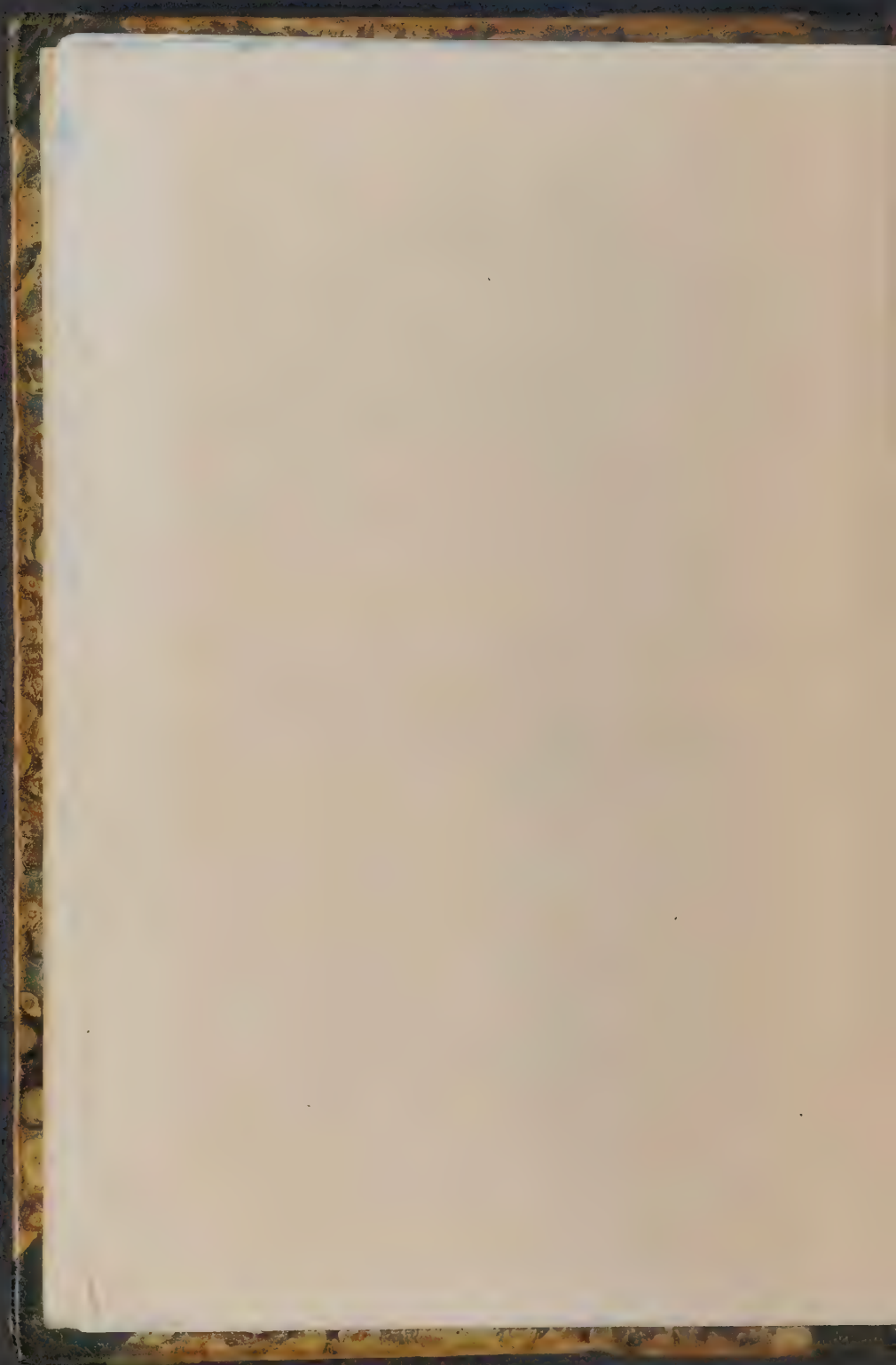
Je veux des temps passés évoquer le génie.
Fantôme immense il presse , à ses pieds , l'Italie ;
Et tandis que sa tête , aux profondeurs des cieux ,
Avec l'azur mêlée , échappe à tous les yeux ,
Il jette sur le monde , accablé de vieillesse ,
La longueur de ses bras , qui s'étendent sans cesse.

D'antiques monumens , par ses mains entassés ,
Ont recouvert nos bords de débris effacés ,
Surtout dans ces beaux lieux , au pied de ces collines ,
Où la moderne *Avenche* enterre ses ruines.
Le vieil *Aventicum* régnait sur ces côteaui.
Jusqu'aux murs de la ville un lac roulait ses flots ;
Aujourd'hui , resserrés dans un étroit rivage ,
A *Morat* seulement ils portent leur hommage ¹.

C'est là que Julia vit fleurir ses beaux ans.
On arracha son père à ses bras caressans....
Elle tomba. Pleurez sa jeunesse et ses charmes.
Ce n'est pas l'amour seul qui fait verser des larmes ;

Pleurez ! car elle avait votre aimable douceur ,
Vos regards attrayans , et serait votre sœur.
De vous je crois la voir entourée et chérie :
O sœurs de Julia , nymphes de ma patrie ,
Dans la nuit de ces temps où je vais me plonger ,
Suivez de mes récits le fil un peu léger.





CHANT PREMIER.



Aventicum dans l'ombre enveloppait ses rues ,
Le jour par un grand peuple en tous sens parcourues.
Le riche Helvétien , oisif dans son palais ,
Oubliait la patrie , en buvant à longs traits
Ce nectar parfumé que le soleil colore ,
Et dont le vieux Cully se glorifie encore ².

Du lac , où se glissaient quelques légers esquifs ,
On entendait parfois sortir des sons plaintifs.

**

C'était le chant d'un barde , à la longue mémoire ,
Qui , la nuit , occupé de souvenirs de gloire ,
Se retraçait tout bas les beaux temps d'autrefois :
Les fêtes sur les monts , les chasses dans les bois ,
Car , jusqu'aux bords des lacs , une forêt profonde
Ombrageait l'Helvétie et la cachait au monde.
C'est de là qu'il sortait ce chef audacieux ,
Ce Divikon , vainqueur des Romains orgueilleux ³ ,
Et qui fit sous le joug défilier leur armée.
Le voix du barde ainsi par moment ranimée ,
Retombait de nouveau , car ses yeux affaiblis
Des étendards romains avaient dû voir les plis
S'agiter fièrement avec de sourds murmures ,
Et leurs aigles briller , malgré les nuits obscures.

Ou bien , seul et sans guide , un jeune citoyen
De son léger bateau détachait le lien ,
Et glissant près du bord sur la vague endormie ,
Il chantait Julia , la rose d'Helvétie.

A la pâle clarté des flambeaux résineux ,
Au détour d'une rue apparaissaient , joyeux ,

De jeunes fiancés les cortéges folâtres ;
L'œil ne les suivait plus dans les ombres grisâtres ,
Que l'on croyait encore ouïr long-temps leurs voix ,
Gardant du vers latin la mesure et les lois ,
De Catulle entonner le doux chant d'hyménée ⁴
(Folâtre joie , hélas ! avant peu terminée !).
Le pauvre , qu'on arrache à son rêve brillant ,
Sur ces fleurs , sur ces jeux , sur cet aspect riant ,
Fixe un regard avide , un instant le contemple ,
Et bientôt se rendort sur les degrés du temple ,

Tout s'apaise à la fin , les danses , les concerts.
La Nuit et le Sommeil , suspendus dans les airs ,
Y planent en silence , et déroulent leurs voiles
Que leur main parsema de brillantes étoiles ,
De songes fugitifs , tableaux de l'avenir ,
Qu'efface un vent léger , qu'un souffle peut ternir.

A l'angle d'un palais , une étroite fenêtre
Brille seule. Avançons. Nous pourrons reconnaître
Le puissant Alpinus. Près d'une table assis ,
Il réveille la cendre et les charbons noircis.

Dans ses cheveux touffus, la main du temps, à peine,
Se prépare à semer la neige sur l'ébène ;
Et cependant ce front , bien rarement serein ,
Est partout sillonné des rides du chagrin.
Ainsi, quand les grands monts tiennent tête à l'orage,
La foudre, sur leurs flancs, laisse un profond passage.

Près de l'Helvétien , voyez-vous ce vieillard ?
Il attache sur lui son inquiet regard.
C'est le vieux barde Hélik , le chantre des batailles ,
Qui jadis entonnait l'hymne des funérailles
Sur les héros tombés au milieu des combats.
Partout dans l'Helvétie il a porté ses pas ,
Et de Rome pour fuir l'odieux esclavage ,
On croit qu'il visita plus d'un lointain rivage ;
Que là , du sol natal gardant le souvenir ,
Il errait au hasard. — On le vit revenir
Fatigué , chancelant , battu de la tempête ;
Mais , fier et sans remords , il redressait la tête.
Son œil semblait de flamme , et sa barbe d'argent
Couvrait de longs anneaux un habit indigent.
Vieil ami d'Alpinus , il était rude , austère ;
Mais Julia l'aimait , car il aimait son père.

Devant les deux amis , la table laisse voir
Les restes effleurés de leur repas du soir :
La truite au flanc rougeâtre et la noix onctueuse ,
La châtaigne au teint brun , la poire savoureuse ,
Et le nectar perlé qui dore sa prison.

— « Oui , disait Alpinus , écoute la raison.
Je sais qu'il fut un temps où , grossière , sauvage ,
Et de tout étranger craignant le patronage ,
L'Helvétie , en ses bois , près de ses lacs profonds ,
Coulait des jours sereins , oubliée en ses monts.
Mais pourquoi voudrais-tu ne pas le reconnaître ?
Ces temps-là sont passés et ne peuvent renaître !
Amis de Rome , et non ses esclaves soumis ,
Par elle protégés contre nos ennemis ,
A notre tour , sachons armer nos bras pour elle !
Hélik , vois-tu , je suis un vieux soldat fidèle ,
Qui dans les camps romains passai quelques beaux jours
L'empereur a , dit-on , besoin de nos secours.
Vénérable vieillard , il est bon , il est juste ,
Et sous lui renaîtra le siècle heureux d'Auguste.
Quand une ingrate armée est prête à le trahir ,
A Galba je pourrais refuser d'obéir ?

Quand Cécina rejette avec impatience
Le maître qui jadis a puni sa licence ⁵,
Par un Vitellius voudrait le remplacer.....
Nul ici n'oserait l'empêcher de passer ?
Nous le pouvons ! puissante encore est l'Helvétie,
Et c'est elle qui tient les clefs de l'Italie.
Qu'il vienne, Cécina, qu'il vienne ! En son chemin,
Il nous trouvera tous une lance à la main.
Chef du peuple et guerrier, je dois joindre l'armée.
De quelle ardeur crois-tu qu'elle soit enflammée,
Lorsque sur la colline, au milieu des grands bois,
De son vieil Alpinus elle entendra la voix ?
Mes yeux reverront donc briller dans la clairière
Des vigilans foyers la tremblante lumière !
Près des feux, les soldats couchés sur les gazons,
Pour chasser le sommeil, fredonnant leurs chansons,
Quand ton ami fera sa ronde à chaque veille,
Murmureront tout bas mon nom à mon oreille.
Aventicum sommeille encore dans la paix ;
Mais nos projets, long-temps couverts d'un voile épais,
Transpirent ; et bientôt l'on entendra la guerre
Rouler son char d'airain, à grand bruit, sur la terre.
Loin d'ici cependant nous saurons l'arrêter.
D'un air sombre et chagrin, je te vois m'écouter ;

Ami ! de toi pourtant je réclame un service ,
Car la gerrre m'impose un triste sacrifice :
Je vais quitter ma fille... Ah ! je prévois ses pleurs !
Elle ne verra plus que deuil et que malheurs ,
Tant pour moi sa tendresse est toujours inquiète !
Rassure-la. Ma bouche , avec elle muette ,
A dû jusqu'à présent lui cacher mon départ ;
A tromper ce qu'on aime , hélas ! on est sans art.
Elle doute , elle craint , et j'ai surpris des larmes
Qui roulaient dans ses yeux en regardant mes armes.
A l'autel occupée , elle tarde à venir.
Faut-il de nos desseins ce soir l'entretenir.... ?
J'hésite encor , Hélik , mon cœur te la confie.
Tu veilleras sur elle et sur sa jeune amie ,
Dont tu sais que ma fille a protégé les jours.
Je n'ai d'espoir qu'en toi , s'il leur faut du secours. »

— « Crois-moi , s'écrie Hélik , crois ma vieille sagesse.
Ta pauvre Julia , seule , avec sa jeunesse ,
Ta Julia si belle , unique rejeton
Que le sort rigoureux ait laissé de ton nom ,
Tu veux l'abandonner ! Et pour qui ? pour un maître !
Laisse les empereurs paraître et disparaître ,

Comme on dit que la scène offre à vos yeux charmés
Des acteurs, en héros un moment transformés.
(Au vieil Hélik, du moins, c'est là ce qu'on raconte ;
Car à les voir lui-même il aurait trop de honte.)
Et que m'importe, à moi, que ces brigands romains,
Vengeant le monde entier, s'égorgent de leurs mains ?
Ce qui m'importerait, c'est qu'enfin l'Helvétie
Du joug de l'étranger reparût affranchie.
Cet instant n'est pas loin. Rome baisse, et, bientôt,
Les peuples réunis vont, dans un même assaut,
Comme une vaste mer amoncelant son onde,
Engloutir en passant cette reine du monde.
Ne me répondez point, cœurs trop humiliés,
Que Rome voit en vous de nouveaux alliés ⁶,
Des soutiens, des amis.... Crois-tu que je m'abuse ?
Vous êtes des sujets ! Oh, mon ame est confuse,
En pensant que mes yeux au jour restent ouverts
Pour contempler des monts, de plus en plus couverts
D'une empreinte servile, où s'affaiblit encore
Ce feu de liberté qui ne doit plus éclore.
J'ai vu dans les forêts, retraites des Germains,
J'ai vu là des guerriers qui ne sont pas romains,
Et qui, loin de vanter une fausse clémence,
Aiguisent en secret l'arme de la vengeance !

Ici , tout est de Rome , et vos lois et vos Dieux ,
Tout rappelle sans cesse un servage odieux .
Vous avez oublié la langue de vos pères ;
Et même , façonnés à des mœurs étrangères ,
Les monumens de deuil , placés sur les tombeaux ,
N'offrent plus à mes yeux que des signes nouveaux ,
De votre servitude éternel témoignage ⁷.
Et pour dernier opprobre , et pour comble d'outrage ,
Ton nom de Julius , ton nom même est romain ,
C'est celui de César. » — Ce reproche soudain ,
Ce blâme inattendu dans une bouche amie ,
D'Alpinus excitait la colère endormie ;
Tandis que le vieillard , grave , silencieux ,
Oubliait cette terre , et tourné vers les cieux ,
Paraissait converser avec une grande ombre ,
Que ses lèvres sans voix interrogeaient dans l'ombre .

A l'écart l'un de l'autre , ils restèrent long-temps .
Le feu mourant luisait à peine par instans .
Soudain , l'on entendit , au milieu du silence ,
Un bruit léger , le long du corridor immense ,
Où semblait se glisser un pied jeune et furtif .
D'un voile aux vastes plis le frôlement plaintif

Effleurait par moment le marbre noir des dalles ;
Mais les pas s'approchaient. Des voûtes colossales ,
Une faible clarté blanchissait les parois.
— « Mon père , je suis là , » dit une douce voix ,
Et d'une lampe d'or , aux lueurs parfumées ,
Protégeant de la main les mèches enflammées ,
Julia se présente aux yeux des deux amis.

Lorsque par le sommeil les cieux sont endormis ,
Un poète rêveur , animant les étoiles ,
Croit voir s'en échapper , couvertes de blancs voiles ,
Sur l'aile de la brise et des airs murmurans ,
Une beauté céleste aux regards enivrans ,
Charmante illusion d'un cœur sensible et tendre !
Il l'appelle , il lui parle , il lui semble l'entendre
Répéter de ces mots connus du seul amour ;
Elle brille , il la voit belle comme un beau jour :
Sa chevelure noire , aux doux zéphirs livrée ,
Voile de ses grands yeux la lumière azurée ;
Si son cou gracieux se penche mollement ,
Comme pour s'appuyer sur un heureux amant ,
D'une clarté divine un reflet semble encore
Environner son front que la pudeur colore.

Telle était Julia , telle en l'obscurité
Elle arriva soudain , brillante de beauté,
De bonheur rayonnante et pleine de tendresse.
Déjà , depuis deux ans , d'Aventia prêtresse ⁸,
Elle avait alors vu , pour la vingtième fois ,
Les roses du printemps s'effeuiller sous ses doigts.
Des beaux jours d'Alpinus vivante et chère image ,
Elle était l'ornement , l'orgueil de son vieil âge.
Personne ne savait si les feux de l'amour
Avaient brûlé son cœur ; elle était tour-à-tour
Joyeuse , calme ou triste , et la même journée
Des ris l'avaient souvent aux larmes ramenée.
Hélik et les vieillards en elle croyaient voir
Une flamme sacrée , un sublime pouvoir ;
Se rappelant ainsi les vierges inspirées ,
Des enfans de la Gaule autrefois révérees ,
Et que l'on consultait sur le sort des combats.

De sa fille Alpinus à peine entend les pas ,
Qu'il dompte le courroux qui gonflait sa poitrine.
Telle une aimable fleur qu'un vent d'orage incline ,
Relève un peu la tête en implorant les cieux ;
Et parfois du soleil un rayon gracieux

Sourit dans le nuage à la fleur éplorée :
Ainsi, charmante fleur, et de grâce parée,
Julia de son père adoucit les regards.

Puis, s'asseyant, timide, entre les deux vieillards :
— « O mon père, dit-elle, un mal secret t'agite,
Depuis long-temps je vois que ton regard m'évite,
Comme si tu voulais avec soin me cacher
La douleur qu'en mon sein tu devrais épancher.
Pour toi ne suis-je plus ta Julia chérie,
Ta fille bien-aimée et ton unique amie,
Celle à qui ta tendresse aimait à dévoiler
Tes projets, ton espoir ? Qui peut donc te troubler ?
Quel secret te tourmente ?... O de sa noble tête,
Déesse que je sers, éloigne la tempête !
Pour moi tu n'as donc plus de confiants récits !
Le soir, t'en souvient-il ? auprès de l'âtre assis,
(Et moi sur tes genoux) tu contais à ta fille
La gloire et les revers de sa triste famille :
Ton épouse, enlevée à la fleur de ses ans,
Et mon frère, arraché de ses bras caressans,
Dans le même tombeau rejoignant notre mère.
En ton palais alors tu te vis solitaire ;

Mais de ta Julia le sourire enfantin
D'un rayon d'espérance éclaira ton destin.
Tu me l'as dit souvent (ma mémoire fidèle
A ces doux entretiens toujours se renouvelle),
Je fus alors pour toi comme cet arc brillant,
Que laisse dans les cieux l'orage, en s'enfuyant.
Au déclin de tes ans moi seule je te reste ;
Et je ne puis savoir quel présage funeste
A rembruni ton front naguère encor serein !
Par quel chant de tendresse et par quel doux refrain
Pourrais-je ramener le calme dans ton ame ?
Du feu le vieil Hélik fait pétiller la flamme ;
Sur son bras appuyé , pensif, en cet instant,
Bien qu'il ne parle pas, il semble mécontent.
Hélik m'apprendra-t-il de quel sombre nuage
Nous menace le ciel ? Barde , j'ai du courage ! »

Mais Alpinus alors : — « Ma fille, ne crains rien ,
Non , ne crains rien , dit-il ; Julia , tu sais bien
Que sur mon front vieilli l'inquiétude habite ,
Nuage d'un moment qui monte et passe vite ;
Et tu l'as dit toi-même , aux accords de ta voix ,
Aujourd'hui mes chagrins fuiront comme autrefois.

Chante ! voilà ta lyre à ce mur suspendue ,
Et si la corde en est quelque peu détendue ,
Hélik , habile encor sur l'instrument sacré ,
Saura la ramener à son juste degré.
C'est ainsi qu'Alpinus sait cacher sa pensée.
Puis , portant sur la lyre une main empressée ,
Il la présente au barde et le noble instrument ,
S'éveillant sans effort , prélude doucement.
Julia , d'Alpinus se rapproche inquiète ,
L'œil fixé sur son père et pensive et muette.
Prenant un siège antique , artistement orné ,
Par une adroite main longuement façonné ,
Présent d'un vieux berger , doux souvenir d'enfance ,
Elle s'y place aux pieds de son père , en silence.

Ainsi le noir sapin , vers le gazon penché ,
Couvre la violette et son parfum caché.
Ainsi le clair ruisseau , roulant sous l'herbe épaisse ,
Serpente au bas du mont que son onde caresse.

Docile , Julia rassemble ses efforts ,
Et du barde reçoit la lyre aux doux accords.

De figures d'argent à grands frais embellie ,
C'est l'ouvrage divin d'Alcon de Massilie ⁹ ,
Où , fuyant leur pays et cherchant d'autres cieux ,
D'anciens Grecs de Phocée établirent leurs dieux.

Elle dit du Léman les verdoyans rivages ;
Le Jura gracieux et les Alpes sauvages ;
L'onde qui se soulève et tombe tour à tour ;
Et la voile qui brille aux premiers feux du jour ;
Et ce grand roi des monts levant sa blanche tête
Au-dessus du nuage où gronde la tempête.
Voyez-le , quand la nuit sur les sommets voisins
De l'ombre étend déjà les voiles incertains ,
Lui seul , géant superbe , en la nature entière ,
Se réveille soudain , tout fier de la lumière
Que sa robe de neige étale dans les airs !
Elle dit les cités et les peuples divers ,
Ceux qui , le front penché vers la terre durcie ,
Cultivent ces raisins , honneur de l'Helvétie ;
Et ceux qui dans les bois , le long des fraîches eaux ,
Se reposent à l'ombre et paissent les troupeaux ;
Nevidunum qui semble une cité romaine ¹⁰ ;
Lausone dont le lac mine déjà la plaine ¹¹ ;

Et les Druides saints dans leurs vastes forêts
De leur culte cachant les imposans secrets.
Et toi , source sacrée et chère à mon jeune âge ,
Divonne, eau murmurant à travers le feuillage ¹²,
Elle peignit ton onde , aux filets argentés ,
Courant , parmi la mousse , à flots précipités.
Aimable et simple sœur de fontaines fameuses ,
Personne n'illustra tes vagues écumeuses !
Julia t'avait vue et t'aimait comme moi ,
Ses naïves chansons parlaient souvent de toi.
Elle chantait aussi l'*Orbe* plus belle encore ¹³ ,
Qui , par un long chemin que tout mortel ignore ,
Se frayant vers l'enfer des passages nouveaux
Dans le sein d'un rocher roule ses froides eaux ,
Pour les voir reparaître au pied d'un mont aride ,
Où , semblable à la vierge et modeste et timide
Qui tremble de s'offrir aux regards de l'amour ,
Elle ouvre sa prison ; puis , se glissant au jour ,
Lève une tête humide et va , nymphe chérie ,
Jouer , bondir , errer de prairie en prairie.

Ainsi , de l'Helvétie admirant la beauté ,
Julia célébrait ce pays enchanté.

De ma patrie , hélas ! que ne puis-je , comme elle ,
En des vers inspirés faire un tableau fidèle !
O profondes forêts , ô monts audacieux ,
O ruisseaux , ô torrens , ô lacs , miroirs des cieux ,
Blanches maisons , au loin sur les côteaux semées ,
O souvenirs de gloire , ô rives tant aimées ,
Ruines , vieux châteaux , contes de nos bergers .
Dont ils ornent , le soir , leurs récits mensongers ,
N'aurez-vous donc jamais un chancre populaire ?

Charmant encor l'écho du palais solitaire ,
La fille d'Alpinus laissa tomber sa voix ,
Lorsqu'elle dit comment , pour la première fois ,
L'Helvétie , ayant fui devant l'aigle romaine ,
Avec le monde entier rongerait la même chaîne .
D'Hélik , qui l'écoutait , debout près d'un pilier ,
Elle avait vu l'œil noir , à ces mots , sourciller .
Un éclair de colère en fit jaillir la flamme ;
Et , d'un geste montrant la haine de son âme ,
Il frappe avec fureur , de son poing dédaigneux ,
Sur le marbre insensible , ornement odieux .
Mais Julia , voyant cette rage subite ,
Se hâte de quitter un sujet qui l'irrite .

Abandonnant aussi le langage latin ,
En gaulois elle chante un simple et doux refrain ,
Qui , dans des temps égaux , reportait à l'oreille
Toujours des mêmes vers la mesure pareille :
Art qui touche le cœur, retour ingénieux ,
Le Français l'hérita des Gaulois ses aïeux ,
Et Béranger, si cher à la moderne France ,
Décore ses chansons de sa douce cadence.

« Près de mon père, oh que mes jours sont beaux !
Par le bonheur je marche couronnée ;
Mais si le ciel tranchait sa destinée,
Au lieu d'un seul on verrait deux tombeaux.
Éloignez-vous de mon ame peureuse ,
Sombres pensers dont j'entretiens l'ennui !
Auprès de lui que sa fille est heureuse !
Coulez , mes jours , coulez auprès de lui ! »

Et le barde, au refrain, soutenant la mesure,
Suivait de Julia la voix flexible et pure.

« Aux champs pourquoi vais-je, à l'aube du jour,

Cueillir des fleurs ainsi qu'une bergère ?
C'est pour orner la tête de mon père.
Il dormira jusques à mon retour.
Il a payé ma course matineuse
Lorsqu'une larme en sa paupière a lui.
Auprès de lui que sa fille est heureuse !
Coulez, mes jours , coulez auprès de lui ! »

Julia s'interrompt. Son père qui l'écoute ,
Lui dit : « Tu chanteras tous les couplets, sans doute ;
Je reconnais les vers ; ils furent faits pour moi.
Et plaisent à mon cœur, surtout chantés par toi. »
Sans répondre , elle prend et remonte sa lyre ;
Mais plus triste est sa voix, plus faible est son sourire.

« Comme un vieil aigle, en son nid retiré ,
Lorsqu'il se voit balancé par l'orage,
Sent tout à coup frissonner son plumage
Et s'élargir ses ailes par degré ;
Mon père , ainsi , d'une ardeur généreuse ,
Pour son pays, brûle encore aujourd'hui.
Mais près de lui que sa fille est heureuse !
Coulez, mes jours , coulez auprès de lui ! »

« Oui, mon pays, Hélik, mon pays me réclame !
S'écriait Alpinus. Ah ! lis donc en mon ame !
Dis ? y découvre-t-on que jamais, un seul jour,
Notre Helvétie ait pu douter de mon amour ?
Mais, ne me berçant point de rêves chimériques,
D'impossibles retours aux libertés antiques,
J'admire, je vénère et j'aime nos aïeux,
Sans prétendre aujourd'hui pouvoir vivre comme eux.
Cependant nous avons une cause à défendre ;
Et ce projet, auquel tu ne veux rien entendre,
Servira l'Helvétie, à qui sa loyauté
Doit peut-être bientôt rendre la liberté. »
— « La liberté n'a plus de droits sur vos campagnes ;
Elle s'est envolée aux cîmes des montagnes,
Interrompt Hélik. Sur ces sommets déserts
Elle n'a pour sujets que les vapeurs des airs,
Le vent qui se promène en chassant le nuage,
Ou bien l'oiseau qui chante et dort sous le feuillage. »
— « Va, reprit Alpinus, je veux par le succès
Te répondre ; et d'ailleurs, sais-tu de quels excès
Ces rebelles soldats et leur chef sont capables ?
Avides de piller, farouches, implacables,
Il faut se décider entre eux et l'empereur.
Pour moi, c'est déjà fait. Je crois qu'un jour meilleur,

Dans peu , grâce à Galba , luira sur ma patrie.
Ton père , Julia , ma Julia chérie ,
Te quittera demain , courra quelques dangers.
Mais que sont des périls , que sont des maux légers ,
Quand palpite le cœur pour une belle cause ?
Tu vois qu'à mes projets Hélik en vain s'oppose ;
Séparons-nous , ma fille , il est tard. Le soleil
Ne me surprendra point dans les bras du sommeil.
J'ai déjà , mon vieux barde , oublié ton offense ;
Apprends tout à ma fille , adieu ! bonne espérance ! »

Il dit et de ses pas , sur le marbre glissant ,
Le bruit lointain s'en va toujours s'affaiblissant.

Sous un murmure sourd Hélik cachait ses plaintes
Et Julia pleurait. En proie à mille craintes ,
Son cœur devine tout , car il est plein d'amour.
Aussi le vieil Hélik raconte sans détour
Les desseins d'Alpinus et la guerre prochaine.
Puis , soutenant son bras d'un long bâton de chêne ,
« Je retourne chez moi , dit-il. Oh ! qu'à mon gré
» Le ciel change ton père ! adieu ! je reviendrai. »

La triste Julia, sur son lit solitaire,
Du repos va chercher le baume salulaire ;
Mais long-temps il fuira ses yeux noyés de pleurs.
D'un vague effroi tremblante et créant des malheurs,
Bientôt , près de sa couche , à voix basse elle appelle
Barina, de ses jeux la compagne fidèle ,
La jeune Barina dont la douce gaité
Sait redonner le calme à son cœur agité.
Orpheline à dix ans , souriante et jolie ,
Le ciel à Julia vint l'offrir pour amie.
Fille simple et sans art de pauvres villageois ,
Si le malheur a dû l'effleurer une fois ,
De cruels souvenirs bannissant la tristesse ,
Elle n'a de chagrins que ceux de sa maîtresse ;
(Car c'est ainsi qu'elle aime , en sa jeune candeur ,
A nommer Julia , qui l'appelait sa sœur).
—« Viens, Barina, ma sœur, viens, mon amie, écoute!
Réveille-toi ! déjà tu sommeilles , sans doute ;
Mais viens vite ! » Elle dit , et le parquet voisin
Sous un pied délicat a résonné soudain.
—« Me voici ! » — « Mets-toi là , ma Barina chérie ;
Repose à mes côtés. La cruelle insomnie
Me tourmente. » Aussitôt près d'elle l'attirant ,
Julia , sur son cœur , la serre en soupirant ,

Et fait le long récit de ses tristes pensées.

Ainsi toutes les deux , se tenant embrassées ,
Du matin frais et pur attendaient le réveil.
Sur leurs yeux fatigués , cependant , le sommeil ,
Au milieu de la nuit , tend sa chaîne invisible ;
Mais leur repos est loin , bien loin d'être paisible ,
Et d'un rêve effrayant leurs cœurs semblent troublés.

C'est l'heure où , de la nuit les démons rassemblés
Parcourent les vallons , les montagnes , les plaines ,
Glissent le long des bois ou sortent des fontaines ;
Ombres sans corps , esprits , nocturnes visions ,
De la lune empruntant les incertains rayons.
Le berger croit les voir , au sein des airs blanchâtres ,
Errer , se balancer en mouvemens folâtres.
C'est à cette heure aussi qu'un doigt mystérieux
Des mortels endormis parfois ouvre les yeux ,
Et soulève à moitié le voile impénétrable
Qui sert à l'avenir de porte redoutable ;
Voile qui , des hauts cieux , tombe jusqu'ici-bas.
En vain l'homme , tout seul , voudrait tendre les bras...

Sur l'obstacle odieux essayer son empire ;
Par un ressort secret le voile se retire ,
Fuit toujours devant lui , brave un risible effort ,
Et l'amène , ignorant , dans les bras de la mort.

Mais laissons Julia , près de sa jeune amie ,
Au repos confier sa paupière endormie ;
Autour d'elle , dans l'ombre , un éclat immortel ,
Dans l'air qu'elle respire un souffle solennel ,
Tout annonce des dieux l'invisible présence.

Cependant vers son toit le vieil Hélik s'avance ,
Portant le long du lac ses pas appesantis ,
Dans le gravier qui cède , avec peine affermis.
Aux pensers du vieillard mêlant sa voix plaintive ,
La vague , en se jouant , vient caresser la rive ;
Et , comme un noir rideau semé de mouches d'or ,
Le sombre flanc des monts laisse entrevoir encor ,
De distance en distance , un feu clair et rapide ,
Protégeant les bergers contre la nuit humide ,
Ou repoussant des loups les complots ténébreux.

Devant lui , dans les airs , des globes lumineux ,

Que l'on dirait poussés par une main secrète,
Attirent du vieillard l'attention muette.
Il s'approche, et bientôt son œil a reconnu
Ces jeux dont les bergers, en leur cœur ingénu,
Charment les longues nuits aux temps des pâturages,
Inventant pour leurs dieux ces rustiques hommages.
Une botte de foin, qui brûle en pétillant,
Court dans les airs, fixée au bois long et pliant;
Et les pâtres joyeux que ce phare accompagne,
Réveillent par leurs chants l'écho de la montagne.

Jeux simples que le temps conserva jusqu'à nous,
Aux jours de mon enfance amusemens bien doux,
Que de fois vous avez, des longues nuits d'automne,
Su distraire pour moi la course monotone,
Quand je gardais, tout seul, contre un chêne appuyé,
Le troupeau de mon père, à mes soins confié!

On connaissait Hélik à la ville, au village;
Le riche et l'indigent saluaient son grand âge.
— « Sigimer ! c'est donc toi, cria-t-il au berger
Qui s'avancait vers lui d'un pied vif et léger,

Sous un maître assez dur de la cité prochaine ,
La nuit comme le jour , portant gaîment ta chaîne ! »

— Tu l'as dit , vieil Hélik ! le jour comme la nuit ,
Je tâche d'être gai. Quel dessein te conduit
A cette heure vers moi ? faut-il que je m'empresse ?...

— Ce n'est rien. Le sommeil fuit la triste vieillesse ,
Et je me plais , dans l'ombre , à parcourir ces lieux.
Mais dis-moi ! (les vieillards sont toujours curieux)
Que penses-tu de Rome et des maîtres du monde ?
Chacun de tous côtés les maudit à la ronde.

— Qu'on les maudisse, eh bien ! cela m'est fort égal ;
Ces Romains si cruels ne m'ont point fait de mal.
C'est mon maître, vieillard, qu'il faut plutôt maudire¹⁴ !

— Eh quoi ! pour délivrer d'un odieux empire
Ces prés , ces bois , ces monts , ne ferais-tu rien , toi ?

— Ces prés , ces bois , ces monts , barde , sont-ils à moi ?

— Ton nom doit te parler de liberté , de gloire ,
Car Sigimer veut dire enfant de la victoire¹⁵ .

— Quem'importe mon nom ? — Quoi ! le nom des héros !

— Que me font ces gens-là ? — Mais la gloire ? — En deux mots ,

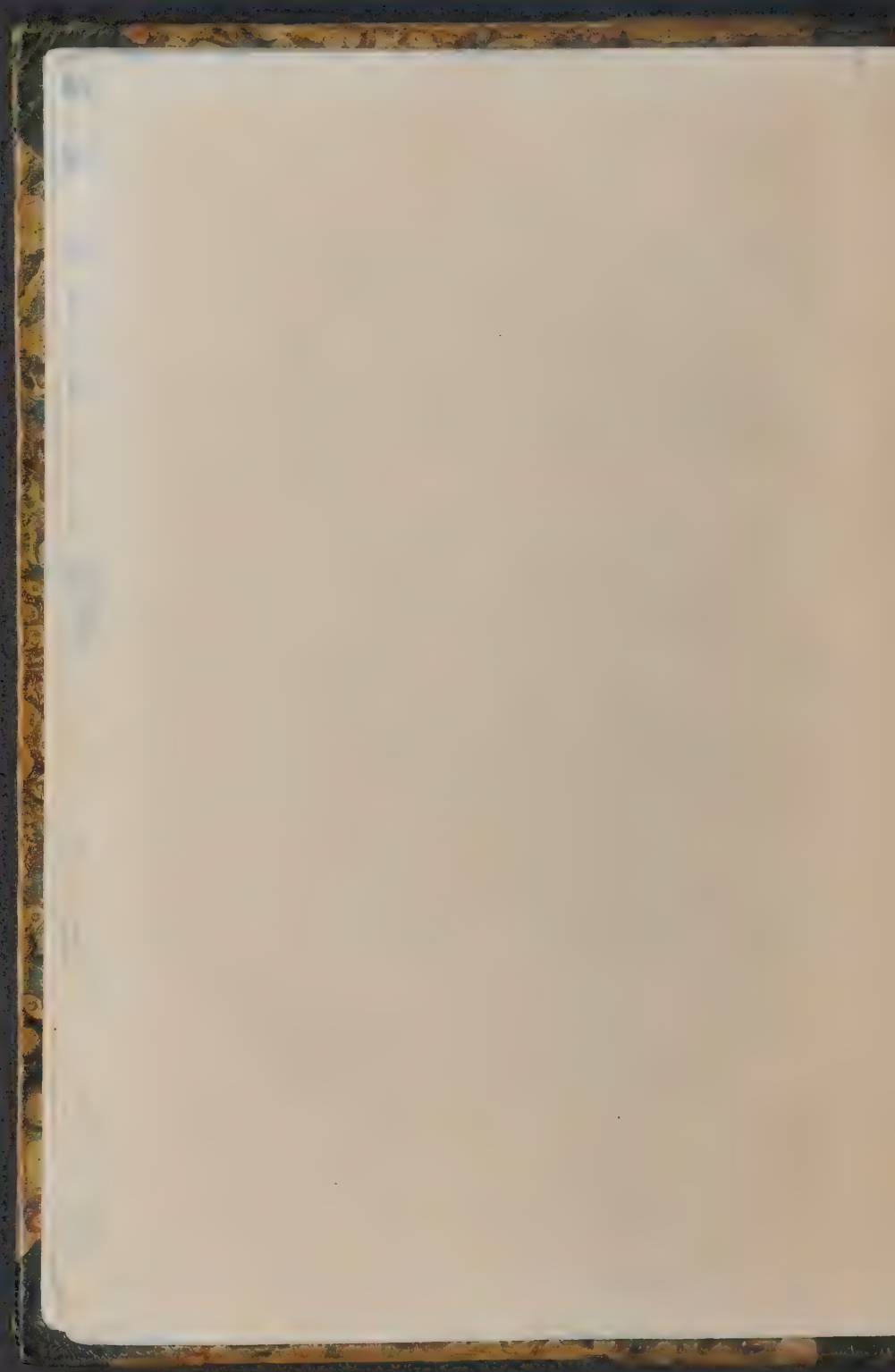
La gloire c'est l'argent. Du bon argent de Rome
Va transformer en dieu le plus malhonnête homme ;
Moi , je suis sans argent , au moins , j'ai ma gaîté .

— Tu ne voudrais donc pas servir la liberté !

— La liberté de qui ? la mienne ? oh ! par Mercure ,
Je me ferais soldat pour elle , je te jure !
Mais qui s'occuperait du pauvre Sigimer ?
Toi , peut-être , toi seul ; aussi m'es-tu bien cher...
Hé ! tu pars , adieu , barde à la vieille mémoire !
— Adieu ! grand Sigimer , enfant de la victoire ! »

Dans son humble logis d'un tilleul ombragé ,
Hélik rentre bientôt , le cœur découragé ,
Haïssant toujours plus Rome et sa tyrannie .
« Voilà donc les soldats qu'armera l'Helvétie !
Julia , disait-il , je crains bien.... » Des éclairs
Soudain l'interrompant , illuminent les airs ,
Et la voix du tonnerre appelle les orages
Que dès long-temps couvrait le flanc des noirs nuages .
Un vent triste gémit à travers les rameaux ;
Le lac , à sa surface amoncelant ses eaux ,
Les roule avec fureur vers le bord solitaire ,
Et la pluie , à longs flots , vient balayer la terre .





CHANT DEUXIÈME.



Lorsqu'enfin la jeune Aube, au visage riant,
Eut de ses rayons d'or parsemé l'orient
Et chassé loin du jour les restes de l'orage
Dont le souffle expirant agitait le feuillage,
Alpinus, le premier, se réveille, et soudain
Les armes qu'il essaie ont frémi dans sa main.

Sa poitrine revêt la cuirasse romaine :
Un casque, où l'on sculpta le feuillage du chêne,

Guirlande militaire et sacrée à la fois ,
Protégera son front. Sa lance , entre ses doigts ,
Longue , mince , et d'un fer aux deux bouts hérissée ,
Comme prête à frapper est long-temps balancée.
Une lance pareille et le flexible osier ,
En treillage arrondi , rustique bouclier ,
De Divikou jadis formaient l'unique armure ;
Mais tout est bien changé ! le luxe , la parure ,
Avec la servitude ont suivi les vainqueurs ,
Et jusque dans les camps efféminent les mœurs.

Sous un vaste portique , où glisse la lumière
D'un soleil matinal qui réchauffe la pierre ,
Alpinus , encor seul , se promène à grands pas.
Bientôt vient Julia qui se jette en ses bras ,
Et , les yeux tout en pleurs , palpitante , éperdue ,
Au cou du vieux guerrier demeure suspendue.
« O mon père ! mon père ! » et soudain les sanglots ,
Dans sa bouche pressés , entrecoupent les mots.
Sa Barina la suit , sa Barina fidèle ;
Sur son front toujours gai la crainte se révèle.
Sans doute un mauvais rêve , effrayant ses esprits ,
De ses lèvres de rose a chassé le souris.

Mais enfin Julia , maîtresse de ses larmes ,
S'écrie : « A mon amour pardonne ces alarmes !
L'intérêt de ta gloire et de la liberté
Autant qu'à toi m'est cher ; mais mon cœur agité
Se livre à sa faiblesse et pourtant la déteste.
Moi-même , je voudrais , à ce départ funeste
T'encourager , mon père , et d'un succès heureux
Fortifier l'espoir en ton cœur généreux.
Je ne puis. L'avenir malgré moi m'épouvante ;
De noirs pressentimens je suis toute tremblante !
Ecoute ! cette nuit , pendant mon court sommeil ,
J'ai cru voir de la mort le lugubre appareil.
La grande Aventia , visitant sa prêtresse ,
De moi s'est approchée ; et , d'un air de tristesse ,
Elle a touché mon front avec son doigt glacé.
Peut-être en ce moment mon sommeil a cessé ;
Car , du temple cherchant les arcades secrètes ,
Je croyais m'avancer sous ses voûtes muettes.
Dans le lieu saint , alors ténébreux et désert ,
Chaque mur me semblait de ton ombre couvert.
Je priaïis. Comme moi , triste et penchant la tête ,
La déesse était là sans ornement de fête.
« Suis-moi ! » m'a-t-elle dit ; puis , me prenant la main ,
Elle m'a transportée auprès d'un camp romain.

D'un cadavre sanglant la tête inanimée
M'apparaissait au loin. J'entendais de l'armée
L'affreux ricanement à cet aspect cruel.
Je veux crier, m'enfuir ; mais un frisson mortel
Me saisit ; et mon pied , que la peur précipite ,
En vain pour s'éloigner , pour avancer , s'agite.
Je tombe. D'une fosse ouverte en cet endroit,
Mon père ! j'occupais l'espace humide et froid.
Mais delà sur nos champs mes yeux planaient encore,
Que vois-je ! Aventicum que la flamme dévore,
Nos temples , nos palais et nos murs renversés.
Et la tête , à mes yeux sur elle en vain fixés,
S'offrait toujours. Ses traits étaient méconnaissables
Sous le sang qui coulait à flots intarissables.
Notre ville bientôt ne fut plus qu'un désert,
De ronces , de débris tristement recouvert.
La déesse elle-même avait fui : sa statue
Était seule restée et gisait abattue.
Un éclair de repos , inexprimable bien ,
Enchaîne enfin mes sens. Je n'éprouvais plus rien ;
Tout avait disparu , la vie et la souffrance ;
Quand soudain je me sens renaître à l'existence.
Mais les ans par milliers semblaient peser sur moi.
D'un sentiment nouveau je subissais la loi ;

Je n'étais plus la même , et ma vue obscurcie
Ne reconnaissait pas notre antique Helvétie.
Sans me voir , près de moi le peuple cheminait ;
Inconnus , que mon œil en vain examinait ,
Leurs costumes , leurs mœurs , leur langue , leur figure ,
Tout me semblait étrange et d'une autre nature.
Dans la plaine pourtant , parmi ces vieux débris ,
Aventicum encor frappe mes yeux surpris :
J'y cours ! je ne vois plus qu'un informe village.
Le lac lui-même avait changé son vieux rivage.
Ce n'était plus ce lac qui , par mille détours ,
Poursuit , comme un grand fleuve , un riche et vaste cours ,
Baigne les pieds des monts , joue autour de ses îles ,
Et couronne ses bords de hameaux et de villes ;
Loin des murs ruinés il confinait ses eaux.
Sous chacun de mes pas je trouvais des tombeaux.
D'un souvenir confus , impossible à décrire ,
Leur aspect m'agitait. Sur l'un d'eux je crus lire
Mon nom , mon propre nom : Julia... Je pleurais ,
(Et ces larmes pour moi n'étaient pas sans attraits)
En lisant Julia sur la pierre effacée.
De ces objets divers tourmentant ma pensée ,
Je courais au hasard , lorsque mes yeux , soudain ,
Ont senti la fraîcheur d'un souffle du matin.

Assise sur mon lit , je me suis retrouvée.
Durant la nuit , sans doute un dieu m'aura sauvée. »

Ainsi , d'une voix triste et pleine de douceur ,
Julia raconta le trouble de son cœur.
Par cette vision la suprême sagesse
Avait sur l'avenir éclairé sa jeunesse.
(C'est un signe fatal quand l'âme des mortels
De Dieu peut contempler les secrets solennels !)
Si d'un malheur certain le présage l'accable ,
Ce qu'elle a vu , pourtant , lui semble inexplicable ;
Mais nous , jeunes enfans des siècles entassés ,
Qui foulons les tombeaux des héros trépassés ,
Nous voyons dans ce rêve une image fidèle
Des faits qu'en ses leçons l'histoire nous révèle.

Incrédule , Alpinus écouta ce récit ;
Mais son front soucieux mainte fois s'obscurcit.
« A quelle vaine erreur ma Julia se livre ,
Dit-il ; crois en plutôt cet espoir qui m'enivre
Que tant de visions , oracles incertains ,
Dont le trompeur sommeil tourmente les humains.

D'ailleurs, comment veux-tu que je reste en arrière,
Quand on compte sur moi, quand l'Helvétie entière
De Cécina s'apprête à punir les projets ?
Orgueilleux général, il nous traite en sujets.
Il arrive ; et déjà commence le pillage.
Mais pourquoi d'un vain songe effrayer mon courage ?
Hélik, qui nous écoute et vient d'entrer sans bruit,
A vu quelque fantôme aussi pendant la nuit.
Je ne me trompe pas ; son front ridé l'annonce. »

Le barde tristement murmura sa réponse :
« Je n'ai point fait de rêve et je suis sans effroi.
Qu'est devenu le temps où, se montrant à moi
Pendant les belles nuits de mes jeunes années,
Le Dieu, qui des combats règle les destinées,
Dévoilait l'avenir à mes yeux inspirés ?
De la vie à présent descendant les degrés,
Hélik ne verra plus les plaines de la guerre.
Pourquoi rester encore et que lui fait la terre ?
Sur un bâton fragile, il s'y traîne, appuyé.
Qu'il meure, ses amis l'auront vite oublié. »
(Et ses yeux, à ces mots, retenaient quelques larmes.)
« Alpinus ! Alpinus ! crois-moi, quitte ces armes,

Reprit-il, surmontant tout d'un coup sa douleur.
De ta jeunesse en vain tu retrouves l'ardeur ;
Elle sera peut-être à toi-même fatale.
Que de sang va rougir notre terre natale
Et qui ne servira qu'à retremper nos fers !
Ou vainqueur ou vaincu, c'est toujours toi qui perds ;
Rome profitera seule de ta victoire.
Mais que sert de parler à qui ne veut rien croire ? »

En effet Alpinus, distrait, impatient,
Marche vers Barina. Par la taille, en riant,
Il la surprend, et joue avec sa chevelure.
« Pourquoi donc, lui dit-il, pourquoi de ta parure
Négliger aujourd'hui les soins accoutumés ?
Par une gaîté franche autrefois animés,
Tes yeux, pour Julia, pour moi pleins de tendresse,
Me peignaient du bonheur la parfaite allégresse ;
Mais je ne les vois plus rayonner de plaisir.....
Pour toi que puis-je faire ? » — « Il ne faut pas partir,
Lui dit l'aimable enfant dans sa douleur profonde.
Secouant vivement sa chevelure blonde,
Elle se lève, prend le héros par le bras,
Se penche à son oreille et lui parle tout bas :

« Je m'étais éveillée et j'attendais l'aurore
Auprès de Julia qui sommeillait encore ;
Moi, je ne dormais pas et pourtant j'ai cru voir,
Non point quelque guerrier, quelque fantôme noir,
Mais un sylphe, entends-tu ? déjà je te vois rire ;
Si tu veux te moquer, je n'ose rien te dire.
Un sylphe ! Tu sais bien que ma mère, en mourant ,
M'a dit qu'un jeune sylphe était du pauvre enfant ,
Que ses parens laissaient orphelin sur la terre ,
Le génie invisible et le dieu tutélaire.
Moi, je l'ai vu souvent , dans les beaux soirs d'été
Parcourir mon jardin pendant l'obscurité.
Il aime à se rouler au sein des fleurs vermeilles ,
Il s'y cache ; et c'est lui qui fournit aux abeilles
Ce doux miel dont, pour moi, s'emplissent leurs rayons.
Mais quand l'hiver ramène avec lui ses glaçons
Qu'il jette sur les fleurs , les eaux et la verdure ,
Mon sylphe, alors , n'échappe à la sombre froidure
Qu'en accourant bien vite à l'angle d'un foyer.
Sous la cendre blotti, c'est lui qui du brasier
Fait jaillir, en soufflant, de rouges étincelles
Qu'il saisit au passage et colle sur ses ailes ,
Ornement favori de mon sylphe léger.
Cette nuit, je veillais. Muette, et sans bouger,

De peur d'inquiéter ma maîtresse accablée,
Je regardais la lampe. Une mèche brûlée,
Mourante à chaque instant, se ranimait toujours.
Au-dessus de la flamme et parmi les détours
Que la fumée épaisse opposait à ma vue,
De mon sylphe, à l'air doux, la figure connue
Se balançait en l'air. Son beau manteau de fleurs
Était froissé, tout pâle, et ruisselait de pleurs.
Vers moi comme il tournait les yeux avec tristesse !
Mais la noire fumée, en augmentant sans cesse,
L'entourait, le pressait ; et son corps transparent
S'évanouit bientôt dans ce nuage errant,
Car la lampe, réduite à sa lueur dernière,
Laissa tomber enfin sa débile lumière ¹. »

Alpinus qui sourit et prend un air moqueur,
Sent l'effroi, malgré lui, sa glisser dans son cœur.
De Julia, d'Hélik, il brava le présage
Et ces mots d'un enfant ont glacé son courage.
Ainsi le voyageur, errant dans la forêt,
Reste maître long-temps de son trouble secret :
Cependant sous l'ombrage habite le silence ;
La nuit, mère du crime, à chaque instant s'avance ;

Mais tout seul , intrépide , il se fie en son bras ;
Rien ne peut mettre obstacle à l'ardeur de ses pas...
Rien que le chant plaintif d'un oiseau solitaire ,
Soupirant tristement sa complainte ordinaire.
Le voyageur tressaille et s'arrête. Ses yeux
Semblent interroger le bois silencieux ;
Mais , riant de sa peur , bientôt il se rassure
Et son pied vigoureux parcourt l'allée obscure.
Tel Alpinus se laisse émouvoir un moment ,
Mais tel il sait dompter un lâche sentiment :

« Je ne le nierai point (en cet instant suprême
Il semblait converser tout seul avec lui-même)
Je ne le nierai point ; on dirait que le ciel
Fasse de ce départ un acte solennel.
Mais le sort est jeté , la carrière est ouverte.....
Oui , le but où je cours est ma gloire ou ma perte !
Du combat sortirai-je ou vainqueur ou vaincu?...
Relève-toi , mon cœur , retrouve ta vertu
Et qu'elle fasse taire une indigne faiblesse !
Mais laisser Julia , mais braver sa tristesse.
Julia ! si par moi le sort l'allait punir...
Que résoudre ? Que doit apporter l'avenir ?

Partons ! c'est le plus sûr, car mon honneur l'exige.
Douce fleur, dont mes mains cultivèrent la tige,
Ma Julia, ma fille, espoir de mes vieux jours,
Les tiens seraient-il donc si tristes et si courts ?
Vision dont mon cœur veut en vain se défendre,
Ta voix secrètement se ferait-elle entendre ?
Non ! crainte puérile, éloigne, éloigne-toi !
Fuyez, vaines frayeurs, involontaire effroi !
Viens m'embrasser, ma fille, et calme ces alarmes.
Ne te semble-t-il pas que l'on m'appelle aux armes ?
Tu vois qu'il faut partir..... N'est-ce pas, il le faut ? »
— « Pars ! lui dit-elle : hélas ! reviendras-tu bientôt ? »

Le guerrier, sur le seuil, allait franchir la porte
Qui laissait entrevoir une nombreuse escorte,
Lorsque, se retournant, du barde il prend la main :
— « Nous allons donc verser encor du sang romain !
Si, comme Divikon, il faut que je succombe,
Tu sais bien sous quel chêne on doit creuser ma tombe ;
Tu sais qu'il en est un dont les vastes rameaux
De ton père et du mien protègent les tombeaux ;
Et c'est là qu'auprès d'eux reposera mon ombre.
Quand vous me descendrez dans ma demeure sombre

Replacez sur ma tête un casque étincelant ,
Que j'aie , à mes côtés , un glaive tout sanglant ,
Ma lance dans mes mains ! Tournez-moi vers l'aurore ,
Et que mes yeux fermés semblent l'attendre encore !
Ainsi l'Helvétien , espérant le réveil ,
Jouit patiemment de son dernier sommeil ². »

Le héros est parti ! Jours éternels d'attente ,
Pressez pour Julia votre marche si lente !
Il est parti ! Sa fille expire de douleurs
Et pourtant se reproche elle-même ses pleurs ;
Car des Helvétiens la nation entière
Jette un cri de combat sous la même bannière.
Alpinus a parlé. Tout le peuple , à sa voix ,
S'ébranle et se croit sûr de faciles exploits.
Habitans des forêts , des vallons ou des plaines ,
Tous brûlent d'attaquer les légions romaines ;
Ardeur qui s'évapore au moment des dangers ³.
Où sont-ils ces soldats , à la crainte étrangers ,
Dont le grand César même admira le courage ?
Hélik le disait bien ! Le pesant esclavage
Énervait l'Helvétie , où son souffle mortel
De l'antique valeur avait glacé l'autel.

Mais que fait Julia, seule dans sa demeure ?
Auprès de sa compagne elle prie, elle pleure ;
Devant Aventia se jette chaque soir,
Pour son père l'implore , hélas ! avec espoir ;
Et le matin la voit au fond du sanctuaire
Se prosterner encore et demander son père.
Toute seule , souvent , quand le soleil s'enfuit
Et que sa pâle sœur règne au loin dans la nuit ,
Julia va , sous l'arbre où son aïeul repose ,
Porter du lait , des fruits , effeuiller une rose
Et confier son père aux mânes protecteurs ,
Doux travail qui lui semble alléger ses douleurs ⁴.

Le berger qui la voit glisser dans la prairie ,
Croit contempler une ombre. Elle passe , il s'écrie ,
Craintif , et rassemblant ses bœufs autour de lui :
— « Qu'aperçoit-on là-bas ? Eh quoi donc aujourd'hui
» Les mânes sortiraient du palais des ténèbres !
» Ah ! pour laisser ainsi leurs demeures funèbres ,
» De grands malheurs il faut que l'on soit menacé. »
Et sur elle le pâtre a l'œil long-temps fixé.

Pour voir sa Julia, descendant la colline,
Vers la cité, souvent le barde s'achemine;
Il interroge, écoute et recueille en chemin
Des nouvelles du jour le récit incertain.
Un soir, dans le palais d'Alpinus il pénètre.
Une lampe éclairait cette même fenêtre,
Cette chambre écartée où, près de son départ,
Alpinus consulta l'indocile vieillard.
C'est le lieu favori, l'asile de sa fille,
Qui sur la toile alors faisait courir l'aiguille,
Tandis que sa compagne essayait par ses jeux
D'éloigner un moment des pensers douloureux.
Le vieillard cache mal son angoisse inquiète :
« Galba n'est plus, dit-il; et sa bouche muette
Ne peut, depuis long-temps, ni punir, ni sauver.
Son corps, qu'un serviteur eut peine à retrouver ⁵,
N'était déjà que poudre et que cendre légère,
Quand pour votre empereur vous commenciez la guerre.
Cécina, dévastant les bourgs et les hameaux,
Nous chasse devant lui comme de vils troupeaux,
Qui courent à l'étable au signal de l'orage.
Jours de deuil et d'effroi, jours sanglans de carnage,
Vous deviez donc m'avoir encore pour témoin !.....
Parmi le peuple, on dit qu'Alpinus n'est pas loin.

La ville menacée appelle sa présence ;
Mais quel espoir, quand rien n'est prêt pour la défense ?
Si ton père y consent , le plus sûr est de fuir
Sur des monts qu'un Romain ne sut jamais gravir.
Près des bords que le Rhône arrose de son onde ,
Il existe une gorge et cachée et profonde.
Des rocs , de tous côtés , en défendent l'accès ;
Nul hôte de ces lieux ne vient troubler la paix ;
Et cependant , au fond de l'abîme , ignorée ,
Jaillit toujours une eau merveilleuse , sacrée ,
Qui , du sein des rochers , de neige étincelans ,
Roule en vaste ruisseau dont les flots sont brûlans.
Moi seul , je la connais. Ces divines fontaines
Me donnaient la santé dans mes courses lointaines. »

Un jour s'écoule à peine ; Alpinus , à grands pas ,
Arrive , harassé d'inutiles combats.
Dans les bras de sa fille il se jette ; des larmes
Sillonnent , en tombant , la poudre de ses armes.
« Tout est perdu ! dit-il , Cécina nous poursuit ;
La cité doit se rendre ; et , la prochaine nuit ,
Nos champs seront couverts de guerriers innombrables. »
— « Fuyons ! dit Julia. Les dieux sont secourables ;

Hélik , qui de nos monts sait les moindres sentiers ,
Dérobera nos pas sur leurs sommets altiers.
Loin des Romains, du monde, en un vallon paisible,
Il connaît un asile étroit , inaccessible.
Là , mon père , avec moi , tu cacheras tes jours. »
— « Cesse , ma Julia , cesse un lâche discours.
Chef du peuple , je dois l'exemple du courage ;
Et d'ailleurs les Romains ont fermé tout passage :
La honte et les dangers me suivraient hors d'ici.
Mais toi , toi de mon cœur cher et triste souci ,
La fuite avec Hélik t'est permise peut-être....
Une femme , un vieillard se font moins reconnaître. »
Ainsi dit Alpinus. Prévoyant son malheur ,
Pour sa fille il en veut reculer la douleur ;
Mais il ne pouvait plus vaincre sa destinée.

—« Mon père ! à tous tes pas je demeure enchaînée.
Sans toi , qu'irai-je donc faire loin de ces lieux ,
Et sans les tiens , mes jours me sont-ils précieux ?
Toi , tu ne veux pas fuir , eh bien ! Julia reste ;
Mais quitte promptement cette armure funeste.
Le repos calmera tes esprits agités.
Je veux t'avoir ici , toujours à mes côtés ! »

La nuit vient. Le guerrier sur sa couche sommeille.
Assise auprès de lui , sa fille est là qui veille :
Ainsi , quand le passant trouve un tendre gazon ,
Il s'y couche , pourvu qu'un astre , à l'horizon ,
Protège son sommeil de ses clartés paisibles.
Julia , pour chasser des pensers trop horribles ,
Sur la main de son père a reposé son front.
Il est là , pense-t-elle , et quand ils le verront
Faire tout le bonheur d'une fille chérie ,
Ils laisseront près d'elle en paix couler sa vie ;
Et s'ils veulent au loin l'entraîner avec eux ,
J'y courrai ; mais on dit les Romains généreux. »
Elle espère ; et pourtant , ô Julia ! tu pleures ,
Quand le sable odieux accumule les heures.
Le temps mystérieux , prêt à se dévoiler ,
Va-t-il sécher tes pleurs ou les renouveler ?
Heures , envollez-vous ! passez , fuyez sans cesse !
Le Jour chasse la Nuit , et bientôt le Jour baisse
Pour faire de nouveau place à l'antique Nuit ,
Qui devant l'Aube encor se dissipe et s'enfuit.

Autour d'Aventicum , voyez les vastes plaines
Se recouvrir au loin des légions romaines ;

Les chevaux , les soldats , les tentes , les drapeaux
Se mêler aux débris tout fumans des hameaux.

Du farouche vainqueur implorant la clémence ,
Un groupe de vieillards au sein du camp s'avance :
— « Retournez ! leur a dit le chef plein de courroux.
Ici je ne vois pas Alpinus avec vous.
Qu'il vienne , de Galba cet appui si fidèle !
Puisqu'il n'a pas tremblé d'épouser sa querelle ,
Qu'il vienne la défendre en ce suprême instant !
Au bout de la carrière est le prix qui l'attend. »

Vers la ville , à ces mots , cent cavaliers rapides
Des coursiers frémissans tournent soudain les brides ;
Sur une seule ligne adroitement rangés ,
Ils effleurent la terre en leurs bords alongés.

Alpinus , retiré dans un jardin tranquille
D'où ses yeux dominaient le reste de la ville ,
Le lac , les monts , la plaine et les vertes forêts ,
Du Romain implacable attendait les décrets.

Hélik et Barina , réunis à sa fille ,
L'entouraient. On eût dit une même famille.
En silence , ils étaient assis auprès de lui.
Julia , d'Alpinus cherchant le doux appui ,
Tremblante , s'inclinait sur le cou de son père.
Hélik , à cet aspect , de son visage austère
Sentait se relâcher les muscles endurcis ;
Et Barina , muette , effleurait des soucis
Dont elle avait formé son bouquet de la veille.

De ces infortunés un bruit frappe l'oreille.
Il approche , il augmente. Alpinus , le premier ,
Reconnaît des chevaux le galop régulier ;
Et bientôt dans la rue , où brillent des cuirasses ,
Retentissent les coups , les clameurs , les menaces.

Le palais , le jardin s'emplissent de soldats.
Saisissant Alpinus qui ne se défend pas ,
Ils l'arrachent aux mains de Julia mourante
Vers eux et vers le ciel vainement suppliante.
— « Traînez-moi , disait-elle , avec lui , par pitié !
Marchons à sa prison , car j'en veux la moitié ;

C'est mon père ! » — « Que dit cette fille insensée ?
La prison d'un rebelle est étroite et glacée , »
A répondu le chef qui donne le signal.
Et le premier lui-même il s'élance à cheval ,
Dans sa farouche ardeur servant l'impatience
D'un maître qui toujours bouillonne de vengeance.

Alpinus , enchaîné sur un coursier fougueux ,
Regarde encor sa fille , et disparaît comme eux.
Ils sont loin. Plus rapide en leur course légère
Que le vent qui s'échappe, en sifflant sur la terre.

Julia, soupçonnant enfin tout son malheur ,
Pour dompter un instant l'excès de sa douleur ,
Puisse en cet excès même une force nouvelle,
S'élance du jardin. Pauvre enfant, où va-t-elle?...
Sur les traces d'un père ; et son cœur la conduit.
De loin , à pas pressés , le vieux barde la suit.
Il est seul. Barina par la peur emportée,
De détours en détours s'était précipitée,
Tremblante. Mais enfin le lilas , le rosier
Lui firent de leur ombre un épais bouclier.

Vers le camp , Julia , du vieux barde suivie ,
Accourait , comme en proie à quelque noir génie ;
Mais belle encor. Partout elle obtient le respect ,
Et le soldat grossier s'émeut à son aspect.
A la porte , sa voix trouve assez d'éloquence
Pour fléchir des gardiens la sombre vigilance.
Sur son front , le soleil darde ses traits brûlans ,
Et le bandeau sacré mêle ses plis flottans
Aux cheveux longs et noirs dont il n'est plus le maître.
Julia ne voit rien ; tous ses sens , tout son être
Cherchent un seul objet , le général romain ,
Qu'un vétéran bientôt lui montre de la main.

Cécina descendait du tribunal sévère.
Avec dédain son pied semble frapper la terre.
Il lève vers les cieux la tête avec fierté ;
Elancé dans sa taille , et plein de majesté ,
On dirait un héros demi-dieu de la Grèce ,
Si d'immenses désirs n'avançaient sa vieillesse.
Sa voix , brève et sonore au plus fort d'un combat ,
S'élève et retentit dans le cœur du soldat.

Seul, au milieu du camp, dans les vastes prairies,
Un vieil arbre montrait quelques branches flétries.
Les feuilles dès long-temps ne parent plus son front;
D'un éternel hiver il a subi l'affront.

Sa tête décharnée et ses longs bras grisâtres
Ne servent maintenant que pour le feu des pâtres.
Voisin du lac limpide, il se mire en ses eaux,
Et pleure tristement l'honneur de ses rameaux.

Cécina sur cet arbre avait porté sa vue,
Quand Julia tombant à ses pieds éperdue :
—« Rends-moi, sauve mon père, ô tout-puissant vainqueur
Pour un père adoré laisse fléchir ton cœur !
Tu vois à tes genoux sa fille qui t'implore.
On te dit valeureux ; eh bien ! sois plus encore :
Sois clément ! et pardonne à la foi d'un sujet
Qui de trahir son maître abhorrait le projet.
Ne nomme pas mon père un perfide, un rebelle ;
A Galba seulement il est resté fidèle.
On ignorait sa mort. S'il n'est plus aujourd'hui,
Que redouter de ceux qui combattaient pour lui ?
Oh ! serais-tu cruel ? mon père et sa vieillesse
Ne pourraient obtenir pitié de ta jeunesse !

Pardonne ! et je prierai tous nos dieux pour tes jours.
Voudrais-tu me laisser sans appui , sans secours ?
Vois ! je n'ai plus ni sœur, ni mère, ni famille ,
Moi je n'ai que mon père , et lui n'a que sa fille.
Hélas ! je suis si jeune , et la vie à mon cœur
Promettait , par mon père , hélas ! tant de bonheur.
O guerrier ! tu chéris sans doute encore un père ,
Une épouse , une sœur et peut-être une mère ;
Ah ! par le souvenir de leur tendre amitié ,
Exauce une orpheline , écoute la pitié !
Serais-tu , comme moi , déjà seul dans la vie ?
Tout ce qui te fut cher par ma bouche te crie :
Pardonne , Cécina , pardonne aux malheureux !
Veux-tu nous exiler en un désert affreux ,
Tous deux nous confiner sur nos rochers de glace ?
Sois béni mille fois ! oh ! fais-nous cette grâce !
Mais la mort ! Cécina, la mort ! grands dieux ! pourquoi ?
Ce serait trop cruel , n'est-ce pas ? réponds-moi ! »

Et prenant du guerrier la main pesante et dure ,
Julia la pressait de sa bouche si pure ,
La couvrait de baisers , de pleurs et de sanglots.

« Jeune fille , j'ai dû punir de noirs complots ;

Alpinus n'est pas traître ! alors dis-moi : cet homme
Qui rejeta Galba , dis-moi comme il se nomme ? »
Répondit Cécina , l'œil sombre et l'air moqueur,
Et prompt à retirer sa main avec humeur.
« Jeune fille , va-t-en ! laisse-moi ma vengeance ;
D'ailleurs , de t'exaucer je n'ai plus la puissance. »

Il dit , et son regard semble errer dans les cieux.
Julia veut le suivre : elle lève les yeux...
Le vieil arbre montrait une trace sanglante
De rameaux en rameaux lentement dégoûtante.
« Dieux ! s'est-elle écriée : ô mon père !... » La voix
L'abandonne. Un frisson a contracté ses doigts ,
Et ses yeux sont fermés à ce spectacle horrible.
De l'arbre , tout honteux de son rôle terrible,
La tête d'Alpinus surchargeait le sommet ,
Des bons mots des soldats insensible jouet.

La pauvre Julia , sur le gazon couchée ,
Gisait , comme une fleur que la faux a touchée.
Hélik se précipite ; il venait d'arriver :
« De toi-même , dit-il , je n'ai pu te sauver.

Je voulais t'épargner cette cruelle scène.
Voilà donc les objets de la valeur romaine !
Dites , n'est-il pas vrai ? quels généreux guerriers !
Qu'ils vont de grands exploits réjouir leurs foyers !
Comme , en les écoutant , leurs mères , leurs épouses
Seront , de tels vainqueurs , et fières et jalouses !
Une femme , un vieillard !... rose de nos vallons ,
Victime , à son matin , du froid des aquilons ,
C'est l'ami de ton père , hélas ! peux-tu l'entendre ?
Ou bien aux sombres bords , vas-tu déjà descendre ?
Et le vieillard , pleurant , se penchait sur le corps ,
L'arrosait d'une eau pure. Inutiles efforts !
Un instant Julia semble ouvrir la paupière ,
Mais aussitôt repousse une affreuse lumière ;
D'un sang pur et vermeil son front s'est coloré ,
Mais cet éclat trompeur s'efface par degré.



Ainsi , quand le soleil déserte nos campagnes ,
On voit soudain pâlir la neige des montagnes ;
Puis , des derniers rayons de l'astre qui s'éteint ,
Dans l'ombre leur sommet quelques instans se teint ,

Jette un reflet brillant qui s'affaiblit sans cesse ,
Et bientôt disparaît au sein de l'ombre épaisse.



Ils sont partis : leurs pas ont déchargé ce bord
Où leur glaive a laissé la terreur et la mort.
Le silence revient habiter ce rivage.
L'air est doux , le temps calme , et le ciel sans nuage.
Les monts voisins en fleur jettent de leurs gâzons
Un souffle parfumé qui remplit les vallons ;
Les astres , dans les cieux , par milliers étincellent.
Belles , suaves nuits , qui vainement rappellent
Les danses , les chansons , l'amour et ses désirs.
Ailleurs et loin d'ici cherchons-les , ces plaisirs !
Mais allons voir plutôt le chêne centenaire ;
Il jette sur les prés son ombre solitaire.
Une vierge , un vieillard pleurent sur deux tombeaux
Qu'un pâtre a décorés de funèbres flambeaux.

« Adieu ! disait la vierge en essuyant ses larmes ;
Adieu ! sous les gazons tu dors avec tes armes.

O guerrier ! goûte en paix le suprême sommeil !
Ta fille , à tes côtés , attendra le réveil. »

— « Adieu donc ? reprenait le vieillard à voix basse.
Beauté, candeur, talens, tout doit mourir, tout passe !
Goûte en paix , Julia , le suprême sommeil !
Ton père , à tes côtés , attendra le réveil. »

Puis, se levant : « Partons , dit-il avec tristesse :
Sur mon bras , Barina , repose ta jeunesse.
Nous reviendrons demain. Sigimer , quelquefois ,
Pour voir le vieil Hélik , quitte un moment les bois. »

Ils s'éloignent. Leurs pas gravissent la colline ,
Et le pâtre , en pleurant , derrière eux s'achemine.



Les tombeaux ne sont plus. Le chêne dès long-temps
A cessé de braver le tonnerre et les vents.
Mais je crois voir encor Julia m'apparaître :
De la poudre des temps elle semble renaître ;
Elle est devant mes yeux ; j'écoute ses discours.
Auprès d'elle Alpinus coule en paix ses vieux jours.

Hélik et Barina , sortant des nuits antiques ,
Mêlent à ces objets leurs ombres fantastiques.
Cécina , rallumant les éclairs de ses yeux ,
Jette sur l'Helvétie un regard furieux ;
Et Sigimer encore , avec indifférence ,
Conduisant ses troupeaux, le long du lac s'avance.

Toi, par qui les vieux temps sont ainsi rappelés ,
Vivante illusion des siècles écoulés,
C'est toi qui sais ravir la dramatique scène
Dans ces lieux où les arts ont illustré la Seine ;
Où le Français , ému par de nobles douleurs ,
Applaudit au poète et lui jette des fleurs.

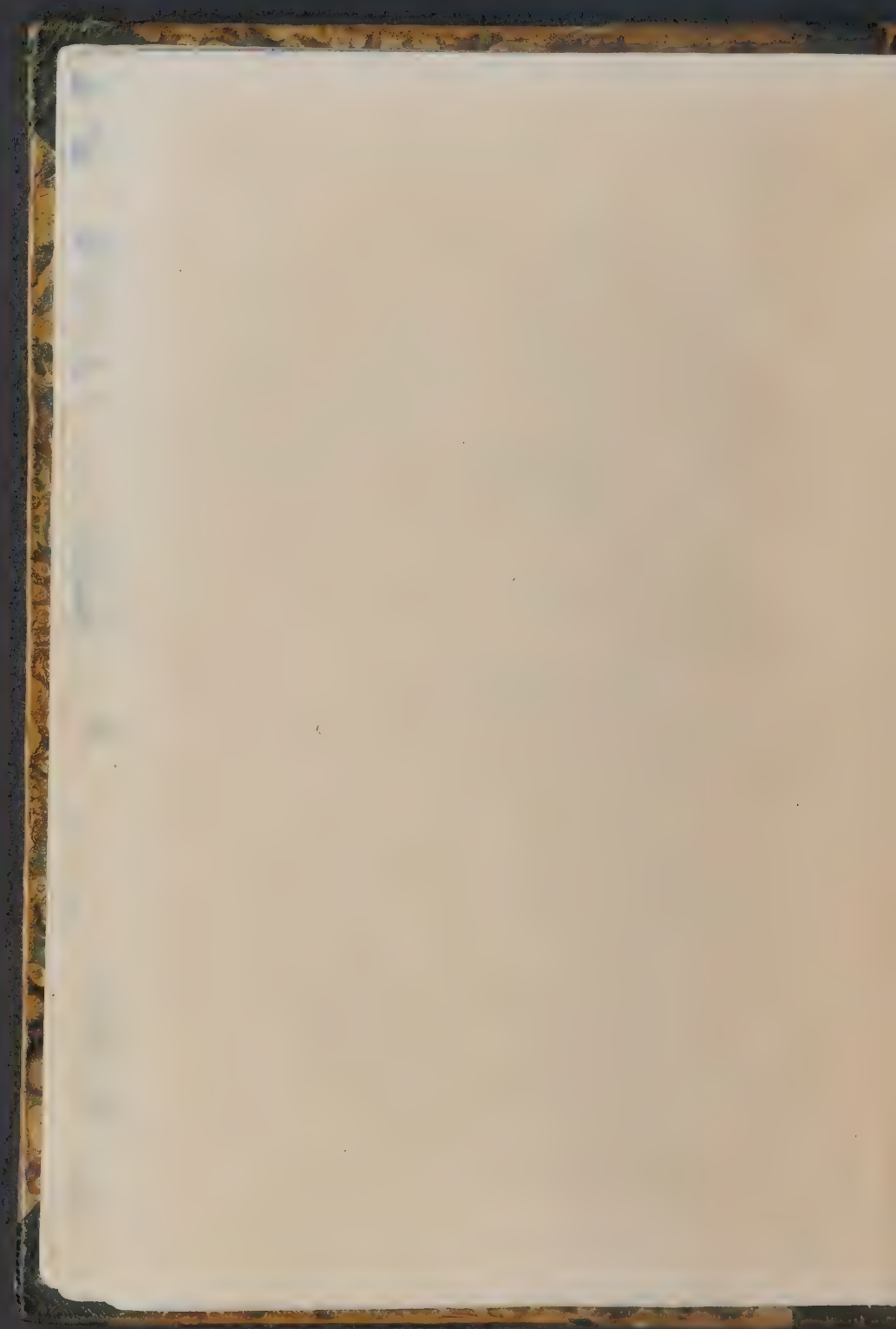
Je ne pourrai jamais contempler tes prestiges !
De simples arbrisseaux j'arrose ici les tiges ,
Heureux si leurs parfums , bravant les aquilons ,
S'en vont secrètement réjouir nos vallons.
C'est là , sur cette rive , en ce modeste asile ,
Que j'admire le lac bouillonnant ou tranquille
Les bois, les prés, les monts, tout me vient attendrir ;
C'est là qu'il faut chanter, c'est là qu'il faut mourir !



NOTES

DE

JULIA ALPINULA.



CHANT I.

¹ Il paraît que le lac appelé aujourd'hui lac de Morat s'étendait autrefois jusqu'aux murs d'Avenche. Il porte le nom de cette dernière ville dans des traités publics du quatorzième siècle. Peut-être tous les lacs dont cette contrée est semée n'en formaient-ils jadis qu'un seul. Voyez, pour les détails et les preuves de ces notes, Muller, Bochat et d'autres auteurs qui ont traité de l'ancienne histoire de l'Helvétie.

² Une inscription latine prouve que Bacchus était adoré à Cully, petite ville du canton de Vaud, située au bord du lac Léman.

³ Divikon. L'histoire a conservé le souvenir de la défaite de Lucius Cassius par Divikon, général des Tigurins, l'une des peuplades helvétiques.

⁴ Le refrain de ce chant de Catulle est bien connu.

⁵ Galba, dit Tacite (Hist. l. 1, chap. 5), fit punir Cécina, coupable d'avoir détourné les deniers publics.

⁶ Avenche avait le titre d'*alliée*.

⁷ Le sol de l'Helvétie est rempli de pierres, de médailles et d'inscriptions romaines.

⁸ Aventia. Le génie d'Aventicum ou cette ville elle-même personnifiée. (Bochat.)

⁹ Massillie ou Marseille, la ville la plus renommée des Gaules. « C'est, dit Muller, des Marseillais que les peuples des Gaules apprirent à écrire en caractères grecs. »

¹⁰ Nevidunum, la colonie équestre de César, aujourd'hui Nyon. Selon Bochat, elle doit être la plus ancienne ville de l'Helvétie.

¹¹ Lausone ou Lausanne, avant d'être transportée sur la hauteur, occupait, au bord du lac, un emplacement voisin de la plaine que l'on appelle Vidy.

¹² Divonne. Charmante source, appartenant maintenant à la France. Elle est près d'un village du même nom, dans le département de l'Ain.

¹³ L'Orbe. Rivière du canton de Vaud, bien connue de ceux qui ont visité ce petit pays. Elle traverse plusieurs lacs, une montagne à ce que l'on prétend, et reçoit différents noms suivant les lieux qu'elle parcourt.

¹⁴ Chez les Gaulois, dit César (l. 6), le peuple est presque mis au rang des esclaves.

¹⁵ Sigimer, Segestus, Sigismond, etc., et avec une terminaison latine *segomo*; sont tout autant de mots qui ont la même étymologie et la même signification. Le Mars *Segomo* des Gaulois n'était que le Mars victorieux des Romains. (Bochat, t. II, pag. 488-489.)

CHANT II.

¹ Une inscription rapportée et discutée dans Bochat (t. III, pag. 425 et suiv.) prouve que les Helvétiens rendaient un culte aux sylphes, dont, il est vrai, elle ne nous fait guère connaître que le nom et le soin qu'ils prenaient des mortels. Du reste, on peut appliquer ici le mot de César : « Toute la nation des Gaulois est extrêmement » adonnée aux superstitions. »

² Voyez Muller, chap. 6, vers la note 75.

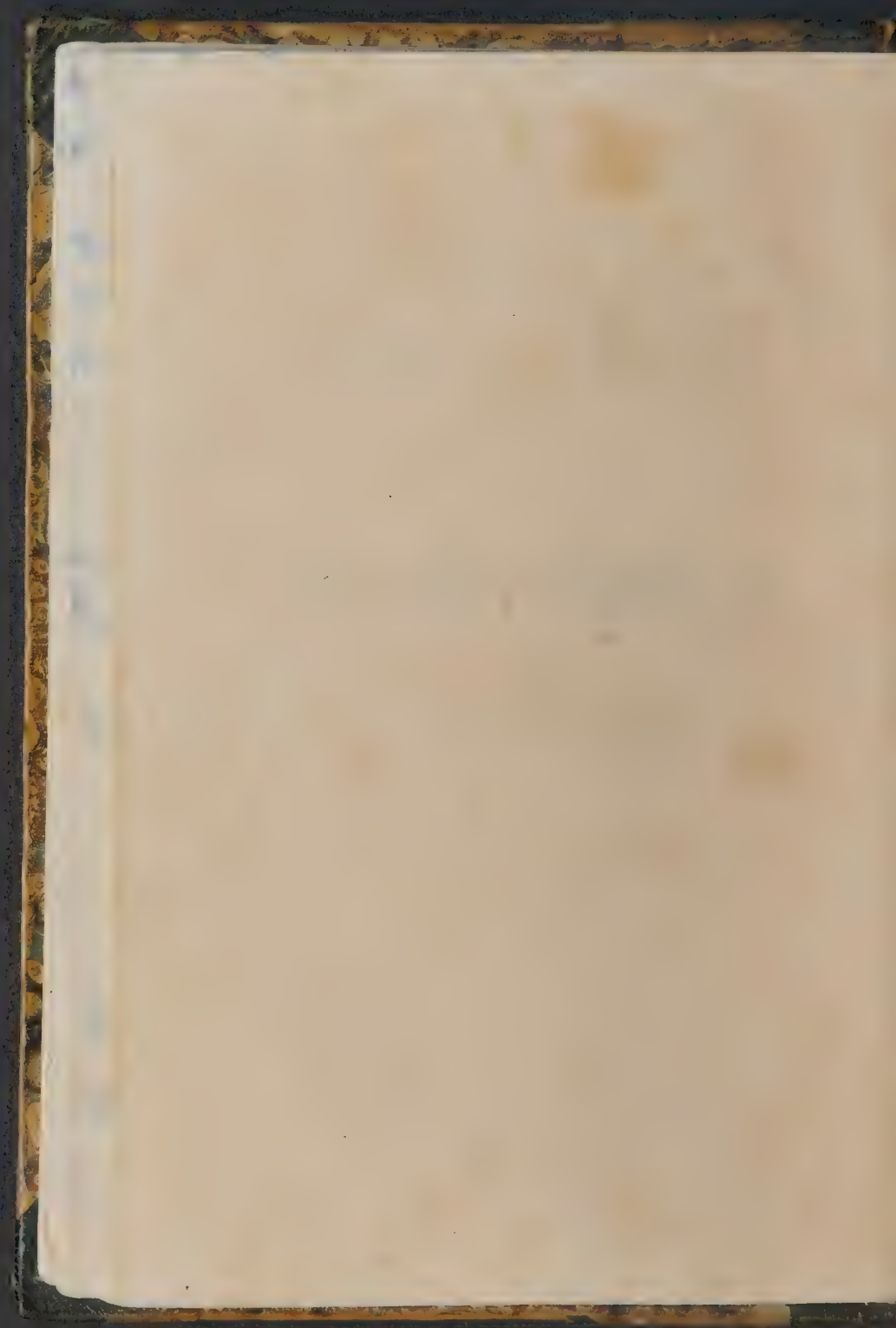
³ « Fiers avant l'action, tremblans au moment du danger, » dit Tacite. (Hist. l. I, 63.)

⁴ Les Mânes ou les dieux des ombres recevaient les adorations des Helvétiens. (Muller , chap. 6 , note 73.)

⁵ Un ancien serviteur de Galba découvrit le corps de son maître et l'ensevelit dans ses propres jardins. (Tacite , Hist. , l. 1 , 49.)



La Bataille de Grandson.

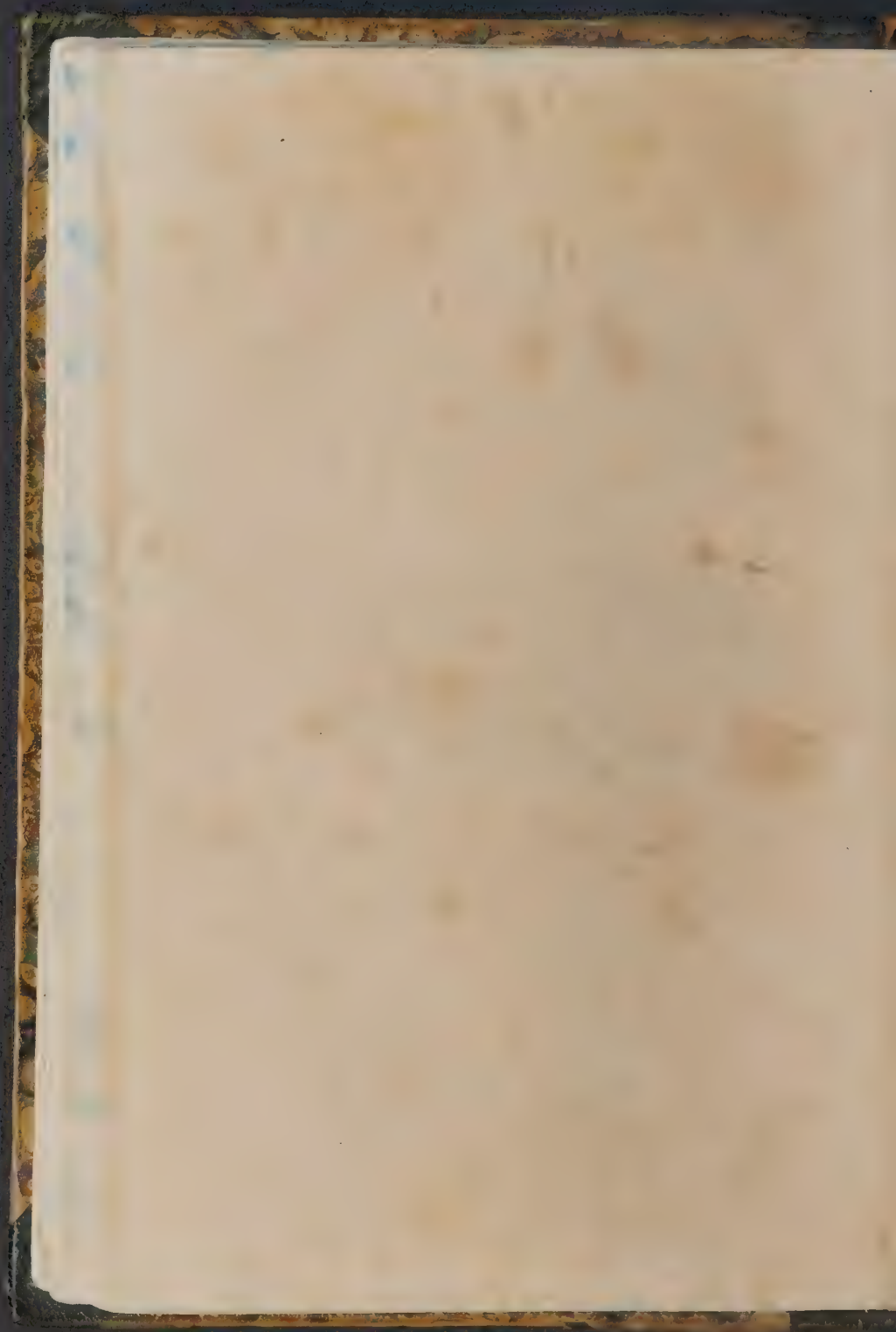




En vain l'honneur et l'amour et la gloire
Sous un ciel pur prodiguent leurs bienfaits,
Si, froidement consacrés par l'histoire,
Sans émouvoir, ils chargent la mémoire
De jours sans trace et de vagues hauts faits.

*Poésies inédites de M^{lle} ***.*





Notice Historique.



L'époque de cet événement est l'année 1476. Charles de Bourgogne, un des plus puissans et des plus redoutables princes du temps, était sorti de ses états pour châtier les ligues ou les alliances suisses. On sait qu'il débuta par faire pendre et noyer la garnison suisse qui occupait le château de Grandson, et à laquelle il avait promis la vie. Les confédérés arrivaient en foule à Neuchâtel. Furieux à la nouvelle de cette trahison, ils partirent en toute hâte, rencontrèrent le duc, mirent promptement son armée en déroute, et s'emparèrent des riches trésors de ce prince, qui, selon l'expression d'un contemporain, perdit *honneur et chevance* en cette journée.

L'auteur s'est moins proposé pour sujet de son ouvrage le récit de la bataille, ou, comme l'appelle Commines, de la *chasse* de Grandson, que le tableau plus général du commencement de la guerre de Bourgogne.



LA BATAILLE DE GRANDSON.



Il est des lieux charmans , il est de doux rivages ,
Aujourd'hui peu connus , fameux dans les vieux âges :
Le lac de Neuchâtel les baigne de ses eaux ,
Et le sol , par degrés s'élevant en coteaux
Où jusqu'au sein des bois le laboureur moissonne ,
Du bleuâtre Jura s'entoure et se couronne.
De notre beau pays frais et riant jardin ,
C'est un asile à part au milieu de l'Éden.

Là Grandson , se penchant sur le lac qu'il domine ,
Montre de son château l'imposante ruine ¹ ,
Tandis qu'au pied des monts où vivent les bergers ;
Le riche Bonvillars étale ses vergers ² .
Là, le noir Montaubert, le Chasseron moins sombre ³ ,
De leurs vastes plateaux projettent la grande ombre ;
Là sont des prés rians , des pampres et des fleurs ;
De folâtres beautés aux vermeilles couleurs ,
Des danses et des jeux, quand le soir, dans les plaines,
Caresse les passans de ses fraîches haleines ,
Et fait jaillir au ciel les feux veillant sur nous.

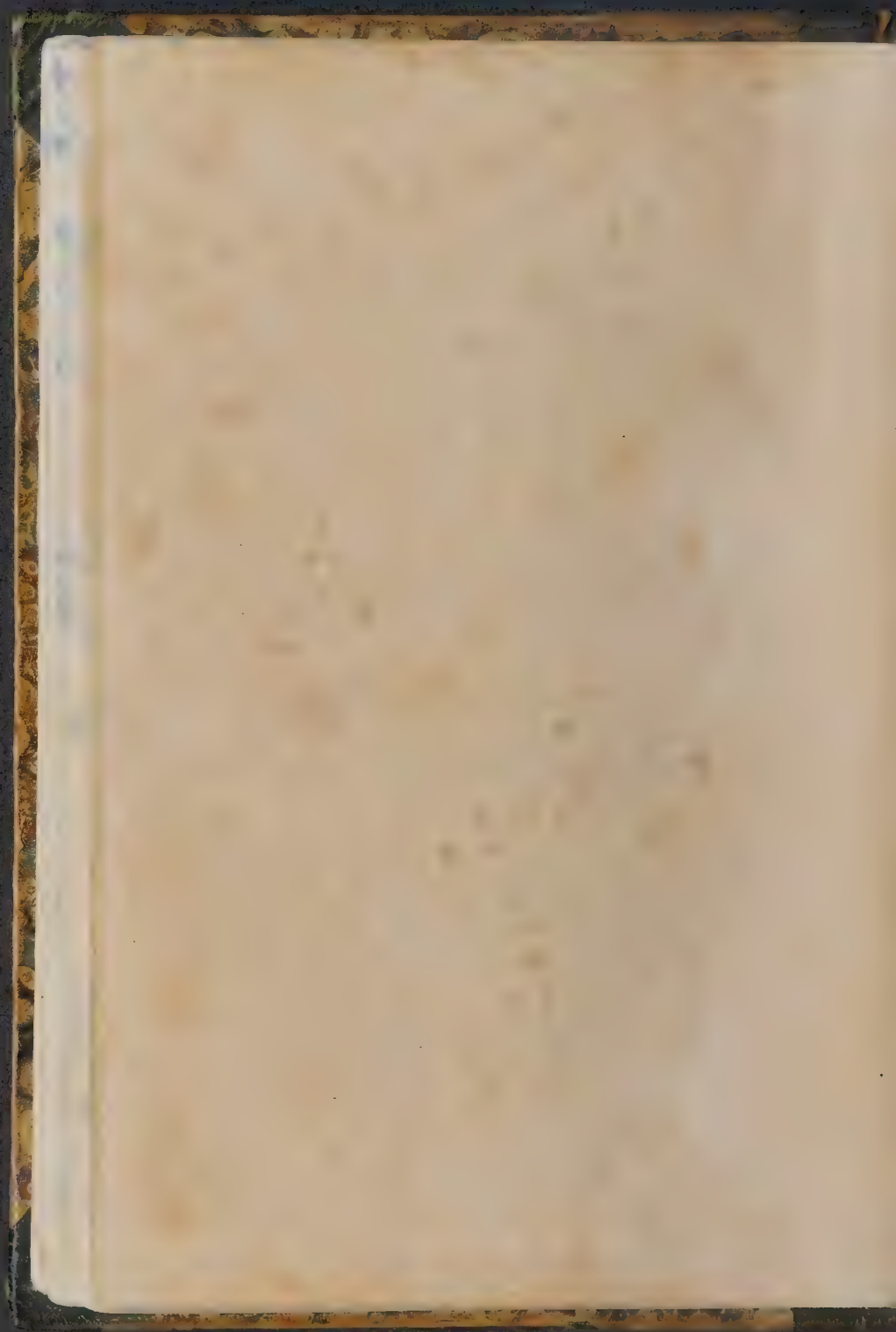
Mais pourquoi ne rêver que chants simples et doux ?
Laissons les airs chéris de mes refrains rustiques.
Ici n'ai-je pas vu des monumens antiques
Qui , frappant mes regards d'un sanglant appareil ,
Me poursuivent sans cesse et troublent mon sommeil ?
Pourquoi parer mon luth de fleurs et de verdure ?
Il lui faut une corde et plus mâle et plus dure ,
Une corde de fer. Le sang la trempera ,
Et c'est un chant guerrier qu'elle accompagnera.

J'aime à voir s'avancer , sur les vertes prairies,
Que l'aile des beaux jours a soudain reflurées ,

Nos soldats-citoyens , à marcher avec eux
Aux sons vifs et perçans d'instrumens belliqueux ;
J'aime à les contempler, quand leurs armes brillantes
Ensemble et d'un seul coup tombent retentissantes.
Emu comme un soldat , je les vois ! je les vois
Serpentant sur les prés , glissant le long des bois ,
Resserrer, déployer leurs colonnes mobiles ,
Et rentrer avec gloire au milieu de nos villes ,
Dont ils vont bigarrer les sinueux détours.
A table ils chanteront le vin et les amours ,
Et la douce patrie. Alors , pauvre poète ,
Quelquefois je m'approche , et ma main leur souhaite
Un bonjour sans façon. J'écoute leurs refrains ;
Parfois (pour un auteur quels plaisirs souverains !)
J'entends mes vers chantés par une voix sonore ,
Torturés , il est vrai... mais ce sont eux encore.

Eh bien ! vous tous , soldats des villes et des champs,
Ecoutez le poète et protégez ses chants !
Un souffle libre et pur le conduit et l'inspire.





CHANT PREMIER.



LE LAC.

Voyez ! des temps passés le rideau se déchire.
C'est la nuit , la nuit sombre au milieu d'un ciel noir.
Les murs presque détruits d'un antique manoir
S'élèvent tristement sur ce morne rivage.
Aucun souffle , échappé pour annoncer l'orage ,
N'ose troubler des airs la lourde obscurité ,
Et l'aile du silence y plane en liberté.

A gauche , vers le nord , au pied de la tourelle ,
Un rang de hauts noyers , sans verdure nouvelle ,

Lèvent leurs mille bras par l'hiver dépouillés ;
Mais d'une odeur de mort pourquoi sont-ils souillés ?
De soldats , aux rameaux suspendus , immobiles ,
Voyez se dérouler ces trois immenses files !
Quel cœur a pu se plaire à de pareils hauts faits ,
Et quel avauglement n'en craint pas les effets ?
Ecoutez ! on entend comme une voix plaintive :
Sous les vastes cailloux qui bordent cette rive ,
Un jeune homme est blotti ; des pleurs silencieux
Qu'il voudrait retenir s'échappent de ses yeux.

Dans la tour cependant , appuyé sur sa lance ,
Un jeune et gai soldat rompt enfin le silence ,
Et , pour charmer sa veille , il chante à demi-voix
La ballade française et le rondeau gaulois.
Il célèbre l'honneur, la bravoure et les dames ,
Le vin , le bon vieux temps , les passagères flammes ,
L'œil bleu d'une maîtresse et les sermens d'amour
Que cent fois l'on répète et que l'on tient un jour.
Comme il chante gaîment ! les refrains qu'il fredonne
Ne sauraient ni troubler ni réveiller personne.
Il est seul sur la tour ; dans le château plus bas ,
Près de l'âtre couchés , dorment tous les soldats.

Il est vrai qu'il doit voir , à ces murailles sombres ,
Des corps se balancer comme de pâles ombres ;
On dirait (l'œil se trompe au sein des airs obscurs)
D'intrépides guerriers escaladant les murs.
Mais le soldat sait bien que leur bras ne peut nuire ;
Que la trompe aux combats ne doit plus les conduire
Et qu'un joyeux refrain ne doit pas réveiller
D'un sommeil où la mort a fourni l'oreiller.
Du haut des murs il voit sur le bord solitaire ,
Les noyers incliner leurs branches vers la terre.
Il sait quel poids les charge , et qu'en un même jour
La trahison souilla les arbres et la tour.
Pourquoi donc craindrait-il ? si par momens il tremble ,
C'est qu'il songe au sabbat qui vers minuit s'assemble,
Aux esprits revenant errer le long des bois.
Mais le nom de la Vierge , et deux signes de croix
Promptement répétés , feront dans la poussière
Rentrer esprit, sabbat, et démon et sorcière,

Cet antique château , de cinq tours couronné ,
Et de remparts épais naguère environné ,
C'est Grandson. Le soldat qui chante ainsi tranquille,
Un jeune Bourguignon , sentinelle inutile ;

Les guerriers morts, qu'attend vainement le tombeau,
Des Suisses, malheureux défenseurs du château,
Trahis au nom de Charle, et livrés, sans défense⁴,
A sa colère ardente, à sa basse vengeance.

Mais quel est le guerrier qui se cache avec soin ?
Son regard dans la nuit semble chercher au loin,
En parcourant le lac et sa noire étendue,
Un objet qui parfois se dérobe à sa vue.
Couché sous un grand bloc, d'une main appuyé,
L'autre peut toucher l'onde; il en serait mouillé
Si le vent, sur le lac s'abattant dans sa rage,
D'une écume de neige inondait le rivage.
Ce guerrier, c'est Arnold; il est jeune et charmant
Walter son frère, et lui, sont venus, en ramant,
Reconnaître le sort de leurs compagnons d'armes,
Dont ils ont vu briller les derniers feux d'alarmes⁵.
Sans secours, loin des leurs, ils avaient dû périr.
Trop jeune, à cet aspect, pour ne pas s'attendrir,
Arnold avait pleuré. Walter, plus intrépide,
Rôdait autour du camp où son coup d'œil rapide
Voulait de l'ennemi pénétrer les desseins.
Peut-être, secouru de la Vierge et des saints,

CHANT I.

95

Auxquels , en s'éloignant , il confia son ame ,
 Peut-être il aurait fait sentir sa bonne lame
 A plus d'un Bourguignon que le Suisse abattrait ,
 Comme on coupe une branche au bord d'une forêt ;
 Mais , craignant pour Arnold qu'il aime avec tendresse ,
 Il regagne la rive ; inquiet , il se presse.
 Bien qu'Arnold soit vaillant , il est seul sur le bord ;
 Et d'ailleurs le vieil Hans les attend près du port ,
 Hans , le joueur de trompe , aussi rameur et pâtre.
 Sur les flots se balance une barque noirâtre ,
 C'est la sienne ; et d'Arnold le regard attentif
 Suit tous les mouvemens de ce léger esquif.

Le guerrier , espérant une plus noble lice ,
 Revient donc vers le bord. Dans les prés il se glisse ,
 D'un buisson , d'une haie , il sait masquer ses pas.
 Légèrement il court ! les gazons délicats
 Sous le vol de ses pieds s'inclinent en silence.
 Du sommet des coteaux vers le lac il s'élance ;
 Mais la voix du soldat qui chantait dans la nuit
 L'arrête. Contre terre il se jette sans bruit ;
 Et , terminant ainsi sa course téméraire ,
 En rampant il s'avance , et touche enfin son frère ;

Il lui serre la main , le regarde un instant ,
Et prononce ces mots que seul Arnold entend :
« Vengeance ! t'ai-je dit : point de larmes ! courage !..
» Il faudra bien , je crois , se jeter à la nage ;
» On n'aperçoit plus Hans. — Jel'ai suivi des yeux...
» Long-temps , reprit Arnold. » Des flots silencieux
Parcourant lentement l'étendue incertaine :
« Il est là bas , dit-il , on le distingue à peine ;
» Il s'éloigne , et dans peu nous ne verrons plus rien.
— « Comment ? mais c'est égal ! nous le rejoindrons bien,
» Lui répartit son frère. En avant , Dieu nous garde !
» Puisse le beau chanteur , avec sa voix mignarde ,
» Endormir et lui-même et tous ses compagnons !
» Au revoir , au revoir , messieurs les Bourguignons ! »

Et voilà que sans crainte ils avancent dans l'onde ,
Grands et beaux tous les deux. Leur chevelure blonde ,
Qui tombe , lisse , et cache un cou nerveux et fort ,
Rappelle leurs aïeux , les blonds enfans du Nord ⁶.
Mais Walter , dont l'œil noir enhardit la paupière
Et de l'œil bleu d'Arnold fait pâlir la lumière ,
Plus âgé , plus robuste , a le commandement
Sur son frère , qu'il aime et garde tendrement.

Tous deux pleins de vaillance et de leur sang prodigues
Ils sont venus d'Uri, l'une des vieilles ligues⁷ ;
Et , partis de Burglen d'où fut Guillaume Tell ,
Ils ont joint leurs amis auprès de Neufchâtel.
Leur père est demeuré sans eux dans son village ,
Où sa fille Lisbeth le soigne en son vieil âge ;
On l'appelle Fridlinn , Fridlinn aux cheveux blancs.
Il est aveugle ; un chien guide ses pas tremblans.

Ils marchaient donc, le corps penché dans l'onde obscure,
Car , s'ils se redressaient , leur altière stature
Pourrait trahir leur route ; et , répandant l'effroi ,
Le garde ébranlerait la cloche du beffroi ;
A moins qu'il ne crût voir , riant de son vain rêve ,
Deux jeunes peupliers s'élevant sur la grève.
Ils avançaient toujours , posant avec lenteur
Leurs pieds au fond de l'eau , sondant sa profondeur ,
Et , joyeux d'échapper à ce lieu funéraire ,
Avec courage Arnold suit pas à pas son frère.

Le corps des deux guerriers est caché par les flots ,
Et leur tête apparaît seule au-dessus des eaux ,

Vague objet s'élevant sur cette plaine unie.
Ainsi, lorsque poussés par un fatal génie,
Deux peuples ennemis, dans un vallon de paix,
Ont, en s'entrechoquant, mêlé leurs rangs épais,
Le voyageur, qui vient visiter la contrée,
Après eux la retrouve horriblement parée
De têtes et de bras enterrés à moitié,
Et qu'en marchant dans l'herbe il heurte avec son pié.

Walter s'arrête. « Eh bien ! Hans est resté fidèle,
» Mais il est un peu loin, dit-il. Si je l'appelle,
» De la tour on pourrait envoyer jusqu'à nous
» Quelques morceaux de plomb; ce seraient deux bons coups.
» Moins que l'air de la nuit l'eau me semble glacée.
— » J'avais, lui dit Arnold, cette même pensée.
— » Ainsi, courage encor ! là bas on nous attend.
» Si ta force manquait, prends mon bras à l'instant.
» Déjà l'eau nous soulève. Allons ! que Notre-Dame
» Nous tienne sous sa garde et veille sur notre ame.
— « Amen ! reprit Arnold. » Ils se signent tous deux.
Walter s'ouvre aussitôt un chemin hasardeux.

D'un bras nerveux et fort sans bruit divisant l'onde,
Il détache ses pieds de la vase profonde
Qu'en partant il repousse. Un jet rapide et long
L'emporte et le soutient. Arnold, d'un même bond,
A ses côtés s'élance ; et leur forte poitrine
Frappe le même flot qui se brise et s'incline.

Tous deux tournaient la tête afin de mieux se voir,
Et leur joue effleurait le liquide miroir.

En s'avancant ainsi, le cœur plein d'assurance,
Sans doute ils repensaient aux jours de leur enfance,
Du sombre lac d'Uri croyaient revoir les eaux,
Et les bords escarpés semés d'étroits plateaux,
Où des hommes pieux, visités des fidèles,
Élevèrent jadis de rustiques chapelles,
Des ermitages saints, surmontés d'une croix,
Qui reluit au-dessus de la crête des bois.
De leurs jeunes ébats ce lac fut le théâtre ;
Ils aimaient à plonger dans son onde verdâtre ;
À folâtrer long-temps sur ses flots aplanis,
Par l'ombrage du hêtre et du sapin brunis ;

A contempler de là les rochers du rivage ,
La chapelle de Tell , le Seelisberg sauvage ,
Le Grütli solitaire , où l'on parle tout bas ,
Comme en un temple saint que respectent nos pas .

Peut-être , en ce moment , les voyant dans un rêve ,
Fridlinn aux cheveux blancs , de son lit se soulève ,
Fait sa prière à Dieu , seul en l'obscurité ,
L'implorant pour ses fils et pour la liberté .
Puis son chien s'élançant sur l'escabeau de hêtre ,
Lèche avec amitié les mains de son vieux maître .

L'eau gonflait des nageurs les vêtemens légers ,
Car , durant cette nuit , la blouse des bergers
Remplaçait prudemment une pesante armure .
Leurs reins étaient serrés d'une forte ceinture
Où se cachait un sabre au tranchant large et court ;
La toque ornait leurs fronts , car le heaume est trop lourd .

Ils se sont arrêtés , et sur les eaux tranquilles
Couchés à la renverse , ils restent immobiles ;

C'est ainsi qu'un nageur se donne du repos.
Leur voix alors sembla venir du sein des flots ;
Tels au milieu de prés , lorsque les foins abondent ,
Sous l'herbe , des oiseaux chantent et se répondent.

«Walter, te souvient-il de nos bois, de nos champs?
— Et des glaciers, Arnold, au bord des monts penchans.
— Des gazons et des fleurs où l'abeille bourdonne ?
— Et du cor du berger qui dans les monts résonne ?
— Des soupers de ma sœur et du beurre et du lait ;
Du fromage qu'on grille au foyer d'un chalet ;
De nos danses le soir ? — Des fêtes sur la glace ?
— Des troupeaux tachetés ? — De Roll, mon chien de chasse.
— Oh ! combien j'ai cueilli des fraises dans les bois !
— Oh ! combien sur les rocs j'ai tué de chamois !
— Val-d'Urseren, Altorf, que j'aime vos campagnes !
— Et l'Italie, au loin, qu'on voit de nos montagnes !...»

Se prenant à sourire, ils étendent les bras
Et frappent de leurs pieds l'eau qui mugit en bas.
Troublée en son sommeil, on dirait qu'elle gronde...
Des nuages épais perçant la nuit profonde,

Une étoile près d'eux jouait sur leur chemin,
Tandis qu'ils s'avançaient, se tenant par la main.

Hans, qui les aperçoit, sur son bateau se penche,
Et le fait incliner, comme un oiseau la branche.
Son regard, à fleur d'eau, suit ces objets douteux :
« Walter, dit-il, Arnold ! oui, vraiment... tous les deux. »
Et se tournant soudain vers une autre nacelle
Que la sienne tirait amarrée après elle :
« Hé, messire Yzolier, regardez, les voici !
» Nous allons les revoir sains et saufs, Dieu merci !
» O les braves garçons ! Les voyez-vous, messire ? »
Et le jeune étranger s'inclina sans rien dire.

Lorsque des deux Fridlinn il se fut séparé,
En errant sur les eaux, Hans l'avait rencontré.
Se tenant éloignés d'abord par défiance,
Tous deux se préparaient à faire résistance ;
Mais le son bien connu de la voix du berger
Vint, en l'interrogeant, rassurer l'étranger.
Ils s'étaient vus jadis en des temps plus prospères ;
Trois ans auparavant, loin du ciel de ses pères ,

Sans femme , sans parens , le vieillard curieux
S'était acheminé , voulant voir d'autres lieux ,
Des hameaux inconnus , des campagnes lointaines ;
Tout seul il parcourut les rochers et les plaines ,
Et près du beau Léman plusieurs fois s'arrêta.
Là , souvent l'étranger le reçut , le traita ;
Et comme de nos jours , selon l'antique usage ,
Lui fit goûter ses vins rangés d'après leur âge ;
Car , quoique jeune encore , il aimait les vieillards ,
Quand ils sont tels que Hans , joyeux et babillards.

Walter enfin saisit le bord de la nacelle,
Qui sous son bras puissant, comme un enfant, chancelle.
Il s'élance ; et trouvant le premier un appui ,
Il aide à son Arnold qui montait après lui ;
Et les voilà tous deux près de Hans qui s'écrie :
« Que vous avez tardé ! Sainte Vierge Marie !
Mais nos frères , eh bien ! voyons... racontez-moi...
Quelle nuit , quel trajet ! Mes maîtres , par ma foi ,
J'ai montré pour mon âge assez peu de sagesse ;
En vous suivant ici. Voilà bien la jeunesse !
Que faire , hélas ! Je l'aime et je la suis toujours. »
Walter interrompit brusquement ce discours :

« Hans, pas si haut ! tais-toi, ta langue est sans prudence.
Vois-tu Grandson ! il est à Charles ! Du silence !
Au lieu de jaser tant, prends nos habits mouillés ;
Il nous tarde à tous deux d'en être dépouillés. »
—C'est vrai, Walter, c'est vrai ! dit Hans, hochant la tête.
D'ailleurs dépêchons-nous ; car je crains la tempête. »

Et bientôt par ses soins les guerriers sont couverts
D'habits chauds et pesans qui bravent les hivers.
Ce sont des peaux de loups aux poils gris et difformes
Ou bien de grands ours noirs les fourrures énormes ;
Butin sauvage et rude, acquis au sein des bois ,
Sur les monts reculés, lorsque suivant tous trois
De l'ours au pas pesant la trace bien connue ,
Ils le voyaient, au loin, grimpant la roche nue ,
Pour disparaître au jour et s'enfuir dans son fort ;
Mais avant de l'atteindre, il recevait la mort ,
Criblé de traits, roulant sur la roche pelée,
Et tombant lourdement au fond de la vallée.

De ces habits velus les couvrait le vieillard
Qui murmurait tout bas quelques mots au hasard :

« Pendant que sur le bord vous faisiez votre ronde ,
Pour vous suivre, sans bruit ma rame coupait l'onde,
Tout est pris, il paraît..... Mais, par Guillaume Tell,
Je n'imaginai pas que depuis le châtel ,
Ici vous ne pouviez arriver qu'à la nage.
Sous les flots peu profonds , au niveau du rivage ,
La terre continue ; on devrait donc pouvoir
Marcher long-temps sans crainte. — Il vous faut l'aller voir.
Vieil Hans, vous jugerez par vous-même la chose »,
Lui répartit Walter un peu brusque et morose.
— « Non ; point ne le ferai ! mais ne te fâche pas ,
Car c'est toi maintenant qui ne parle plus bas ;
(Et le vieillard malin retenait un sourire) ;
Je me suis donc trompé ; mais tiens ! voilà messire...
Reprit-il, en montrant de la main l'étranger
Assis dans sa nacelle , à l'écart , sans bouger,
Qui m'assurait aussi que l'onde était fort basse. »
Walter, se retournant s'élance de sa place :
« Qui ? s'est-il écrié. Quel étranger ? Pourquoi
Vient-il ici ? Peut-on se fier à sa foi ?..... »
Et le jeune guerrier avait saisi son glaive ;
Mais l'étranger soudain sur son bateau se lève ,
Croise un long fer brillant , qu'il prend à ses côtés :
« Bas les armes ! criait le vieillard. Arrêtez !

Retiens ton frère, Arnold. Mais, Walter, d'où peut naître
 Cette fureur soudaine avant de se connaître ?
 C'est Yzolier Davel que tu vois devant nous.
 Eh bien ! garderas-tu maintenant ton courroux ?
 J'ai près de son foyer toujours trouvé bon gîte ;
 Car tu sais que jadis, pour lui rendre visite,
 J'aimais à traverser le vieux pic de Jaman,
 C'est Yzolier Davel des bords du lac Léman ;
 Souventefois de lui nous parlâmes ensemble.
 Il m'aime, il est hardi , vaillant ; il te ressemble.
 Enfans , soyez amis ! Il est venu de loin
 Pour servir notre cause et mourir au besoin.
 Il avait, m'a-t-il dit, trouvé les eaux fort basses ;
 Mais qu'importe, Walter ? Il faut que tu l'embrasses. »
 En sa barbe , à ces mots , le vieil Hans souriait
 Et sur son aviron de la main s'appuyait ,
 Comme prêt à donner le branle à la nacelle.

Les deux jeunes guerriers, pleins d'une ardeur nouvelle,
 Chaque fer dans sa gaine ayant été remis,
 S'étaient tendu la main ; et déjà , vieux amis,
 Ils se parlent tout bas de leurs rêves de guerre.
 Un instant, le vieillard , muet , les considère ,

CHANT I.

107

Puis les interrompant : « Aux rames ! leur dit-il ,
Nous ne pouvons rester plus long-temps sans péril
La nuit avance , enfans ; et ces blanches nuées
Par les vents du matin sont déjà remuées.
Yzolier guidera son bateau sur le mien ;
Ici nous sommes trois , et trois qui ramons bien. »

Sous la rame aussitôt l'eau se brise en silence.
A peine l'on entend cette molle cadence ,
Ces bruits légers et doux que font ouïr les flots ,
Lorsqu'ils semblent jaser avec les matelots.

Tandis qu'ils s'éloignaient sur les eaux solitaires ,
Le vieillard demandait : « Walter, enfin nos frères,
Ils sont donc prisonniers ; mais le duc...—Ils sont morts ,
Lui répondit Walter ; nous avons vu leurs corps. »
Et de Charle aussitôt il conte l'infamie.
— « Quoi , tous ! s'écriait Hans , tous et par félonie !
Muller, lui n'avoir point obtenu de merci ⁸ !
Ce prince qu'on dit brave , il s'est conduit ainsi !
Honte à qui ne sait pas honorer le courage ,
Honte à Charles ! que Dieu venge un pareil outrage !

Et comme s'il voyait cette scène d'horreur,
Le pauvre Hans serrait sa rame avec fureur.

Ils se parlaient ainsi, poussant leur barque agile,
Tandis que le Vaudois, sur sa poupe, immobile,
Gouverne le timon de son frêle bateau.
Ses regards incertains suivent le fil de l'eau;
On dirait qu'il nourrit des pensers de tristesse,
Et cependant sa lèvre, où brille la jeunesse,
Dut avoir l'habitude, en de plus heureux jours,
Des sourires malins et des propos d'amours.
Sa toque, d'un drap vert, porte une plume blanche
Qui sur des cheveux noirs avec grâce se penche.
Moins grand que les Fridlinn, mais plus léger, plus prompt,
D'un plus subtil esprit il anime son front.
Son épée à deux mains, la dague vénitienne
Entourent dans l'esquif sa flûte italienne,
Car loin de son beau lac, curieux et hardi,
Il a porté ses pas sous le ciel du midi.

De la plaine liquide effleurant la surface
Les deux bateaux volaient comme un trait qui s'efface

CHANT I.

Quand soudain le Vaudois , long-temps silencieux
A gauche , sur les flots , semble attacher ses yeux
Frappés d'un vague objet que bat l'eau frémissant
— « Ce n'est point un amas d'écume blanchissant
Pensait-il. Sans tarder, il appela tout bas
Le vieillard qui ramait : — « Hans , ne voyez-vous pas
Lui dit-il, cet objet que balotte la vague ? »
Ils approchent. Chacun a la main sur sa dague,
Craignant quelque péril ; mais hélas ! vain effroi !
D'écume environné comme d'une paroi ,
Un cadavre , blanchi du frottement de l'onde ,
Gisait, suivant des flots la marche vagabonde ;
Puis , d'en bas attiré par le gouffre tournoyant ,
Il chancelle , frémit , plonge en tourbillonnant
Et disparaît enfin dans le profond abîme ,
Qui rejette, en grondant, ses eaux jusqu'à leur cime,
Comme pour défier quiconque aurait dessein
De lui ravir la proie engloutie en son sein.

A cet horrible aspect, nos guerriers intrépides
Longuement sur les flots fixent leurs yeux humides,
On dirait que le lac se dévoile pour eux ,
Et qu'ils en vont percer les secrets ténébreux.

— « C'est lui ! c'est encor lui ! dit Walter : c'est l'ouvrage
Du Bourguignon maudit. Oh ! je pleure de rage ! »

— « Hélas ! répondit Hans , vraiment il m'a semblé
Reconnaître ce corps par les ondes gonflé.

A voir sa longue barbe et sa taille hautaine ,
C'était Muller de Berne , un vaillant capitaine ,
Que les flots ont ainsi dévoré devant nous ⁹ .

A genoux , mes enfans ; mettez-vous à genoux !
Pour lui des trépassés nous dirons la prière ,
Car il dort, loin des siens , dans un froid cimetière. »

Tous , bien dévotement , se mirent à prier
Et la Vierge et les saints pour l'ame du guerrier ;
Tandis que tournoyant au milieu des ténèbres ,
D'impurs oiseaux de nuit, cherchant des mets funèbres
Roulaient leurs grands yeux ronds sur l'abîme écumant
Que de leur aîle pâle ils rasaient lourdement.

Après avoir prié , chacun tendit les voiles ;
Car le vent dans le ciel découvrait les étoiles ,
Qui , joyeuses , dansaient à l'horizon lointain ;
Et sa voix forte et rauque annonçait le matin.

Vers le milieu du lac dirigeant les nacelles ,
Sans mot dire , ils voguaient sur les ondes rebelles ,
L'ame triste , pensive ; et chacun d'eux , tout bas ,
Se promettait vengeance au grand jour des combats.
Ils dépassent bientôt du Cloître-de-la-Lance ¹⁰
Le bois de chêne épais qui jusqu'au lac s'avance.
La tour de Vaux-Marcus derrière eux semble fuir ¹¹
Et sa flèche élanée en l'air s'évanouir.
Charles n'est plus à craindre. Aussi tournant la proue ,
Hans s'approche du bord. Le vent siffle et se joue
Dans la voile qui s'enfle , arrangée avec art ,
Ou se serre , docile à la main du vieillard.

L'aube éclairait des monts les crêtes argentées.
Les ombres , sur le lac comme un manteau jetées ,
Et déroband encore aux objets leur couleur ,
Cachaient l'azur des flots sous leur triste pâleur.
Mais le Vaudois , distrait , tirait par intervalle
De sa flûte un soupir , quelque note inégale ,
Dont le son grave et bas , prolongé lentement ,
De la voile suivait le doux frémissement.
Ses compagnons charmés , d'une oreille attentive ,
Écoutaient les accens de la flûte plaintive.

LA BATAILLE DE GRANDSON.

— « C'est un bel instrument ! j'en aime autant les sons
 Que ceux du rossignol caché sous les buissons ,
 Dit Hans : mais quel peut être aujourd'hui son office ?
 Le vieux Taureau d'Uri va nous rendre service ¹²,
 Et j'espère , avant peu , fera bien mieux encor. »
 Dans la barque , à ces mots , sa main saisit un cor
 Dont l'immense tuyau , d'une étroite embouchure ,
 Allait en grossissant jusques à l'ouverture
 Profondément courbée en cercles , où la voix
 Bramait , comme le cri du taureau dans les bois.
 Des hardis montagnards c'est la trompe guerrière ;
 Hans la porte au combat , tout près de la bannière ;
 Sa voix en tire un son mélodieux et fort.
 Aussitôt des soldats , cachés non loin du bord ,
 Accourent au signal ; et , sans bruit , sans qui-vive ,
 Reçoivent le vieil Hans qui saute sur la rive ,
 Les salue ; et , lui-même , attachant son bateau ,
 Avec ses compagnons marche vers le coteau .



CHANT DEUXIÈME.



LA COMÉDIE.

Sur ces bords où la Reuse, en sa course folâtre ,
Mêle à l'azur du lac son eau claire et verdâtre ,
Ou bien roule à grand bruit, des monts du Val-Travers
Un flot jaune et bourbeux gonflé par les hivers ,
Quelques soldats vaillants , avant-garde intrépide ,
Occupaient le passage et la côte rapide ,
Avaient l'œil sur le lac , gardaient tout avec soin ;
Car le gros de l'armée était campé plus loin ,
Augmenté chaque jour d'autres compagnons d'armes
Et prêt à s'avancer aux premiers feux d'alarmes.

Débarqué dans ce lieu , Hans avec les soldats ,
S'arrête , et partageant leur rustique repas ,
Il les quitte bientôt pour regagner l'armée.

Comme on voit une ruche , au matin ranimée ,
S'éveiller tout entière , et , d'un accord soudain ,
Les abeilles voler dans le riant jardin ;
Par un bourdonnement s'exciter à l'ouvrage ,
Et déclarer aux fleurs le guerre et le pillage :
Ainsi , dans tout le camp qui s'éveille à la fois ,
On entend mille sons , mille confuses voix ,
Des bruits d'armes traînant lourdement sur la terre ,
Des cris de montagnards et des chansons de guerre.

Cependant , convoqués au lever du soleil ,
Seuls , au milieu des prés , les chefs tenaient conseil ;
En cercle , assis autour d'un large feu de hêtre ,
Dont un creux dans le sol est le foyer champêtre ;
Art connu des bergers qui , sur les monts , le soir ,
Pour deviser ensemble , ainsi venant s'asseoir ,
Font pétiller ces feux dont la clarté lointaine
Amuse les enfans des maisons de la plaine.

Mais tandis que les chefs , réunis à l'écart ,
Juraient tous de marcher en avant sans retard ,
Des soldats , enhardis par deux ou trois rasades ,
D'une farce égayaient leurs joyeux camarades.
Leurs jeux avaient souvent diverti les hameaux
Ou bien les hauts chalets, lorsqu'avec les troupeaux,
Ils cherchaient sur les monts de plus gras pâturages,
Tels encore aujourd'hui , dans nos malins villages ,
Quand finit le travail , quelques garçons moqueurs ,
Sur la place , autour d'eux , rassemblant les rieurs ,
Dévoilent , affublés d'un costume comique ,
Des secrets du voisin la joyeuse chronique.

Sous un vaste tilleul , dépouillé par les ans ,
Autant que par l'hiver , de rameaux verdissans ,
Les bouffons effrontés disposent leur théâtre.
Attachant une corde au vieil arbre grisâtre ,
L'un d'eux commence et dit : « Oyez tous, venez voir !
Nous allons vous montrer , par notre art et savoir ,
Le dernier jugement de cinq ames mauvaises
Qui vivent de mal faire et s'en trouvent fort aises.
Venez-tous par ici ! je parle clair et net ;
Et devant les seigneurs je garde mon bonnet.

A celui-ci » dit-il. Lors, on lui tend de terre
 Un mannequin grossier en habit militaire,
 Couvert de vieux haillons, sur lesquels un drap blanc
 Figurait un manteau qui s'en allait tremblant.
 Un pauvre agneau tout jeune, attaché par l'échine,
 Comme une toison d'or lui pend sur la poitrine,
 Signe chevaleresque en ce temps honoré,
 Et dont maint haut seigneur à la cour est paré.
 Puis le soldat disait au fantôme insensible
 Qu'il tournait dans ses mains d'une façon risible :

— « Beau sire, qui voudrais dominer en tous lieux,
 Si faire se pouvait, commander dans les cieux,
 Et fouler à tes pieds grands et petits, n'importe!
 Je t'apprendrai, beau sire, à vivre de la sorte.
 Pour ton ambition et pour ta cruauté,
 Pour être de ton peuple à bon droit détesté,
 Pour n'avoir en respect loi ni franchise aucune,
 Et pour te confier, aveugle, à ta fortune
 Qui te fera tomber, un beau jour, de ton haut,
 Pour ton orgueil sans frein qu'on abattra bientôt,
 Pour n'avoir jamais fui des flatteurs la séquelle,
 Et pour nous faire enfin une injuste querelle,

Pour cela, je te pends, toi, Charles-le-Hardi,
Duc, prince, et cætera; de plus je te maudi. »
Puis, tandis que la foule à longs éclats de rire
Accueillait ces propos et leur joyeux délire,
Tout à coup le soldat, aussi prompt qu'un éclair,
Tirant la corde à lui, laisse le prince en l'air.

Et, lui frappant le dos du plat de son épée,
Il faisait pendiller la grotesque poupée².

Au second qu'il saisit, il dit en grimaçant :
« Messire de Romont, seigneur haut et puissant³,
Beau Jaques de Savoie, écoute ma harangue.
Moins vaillant de la main que hardi de la langue,
Ah! c'est toi dont la voix excite contre nous
Le Bourguignon enflé d'orgueil et de courroux.
Apprends-le! tu chantas un peu trop tôt victoire;
Car de tes vains projets, mon cher, il faut déboire.
Nous étions tes amis, bons et francs alliés,
Pourquoi, traître et félon, nous avoir reniés?
Mais nous verrons encor tes manoirs et tes villes,
Et nous redescendrons dans tes plaines fertiles,

Dans ton pays de Vaud ! Maintenant , monseigneur ,
 Suivez là votre maître ; il vous fait cet honneur. »

Et lui frappant le dos du plat de son épée ,
 Il faisait pendiller la grotesque poupée.

« En voilà deux ! dit-il. Dépêchons-nous. Or donc ,
 Ces deux autres encor , sans pitié ni pardon !
 Le soldat en attache aussitôt deux ensemble ;
 L'air et le vêtement , tout en eux se ressemble ;
 Un seul lien les presse , ils ont les flancs collés ,
 Comme deux jeunes chiens côte à côte accouplés ,
 — « Messires de Châlons , leur dit-il , voici l'heure. »
 Et puis contrefaisant un écolier qui pleure ;
 « Seigneur Hugue ! seigneur Louis ! ne pleurez pas ;
 Cela ne sert de rien , vous passerez le pas.
 A ces loups bourguignons , affamés de pillage ,
 Méchans frères ! vers nous pourquoi livrer passage⁴ ?
 Mais vous y serez pris , comme rats curieux ,
 Qui tombent dans le lait qu'ils convoitaient des yeux. »

Et leur frappant le dos du plat de son épée ,
 Il faisait pendiller l'une et l'autre poupée.

Mais le glaive pesant dans la main lui tourna ,
Du tranchant de son fer largement il donna
Sur Louis-de-Châlons , à qui ce coup de taille
Fit tomber en lambeaux la moitié de la taille.
— « C'est pronostic heureux ! » dit le soldat riant.
Et la nombreuse foule y répond en criant :
« Mort ! mort ! mort à Châlons ! » Enfin se tait leur rage,
Et l'on voit apparaître un dernier personnage.

Grand , mais fluet et mince , ayant l'air efflanqué ,
Le fantôme agitait un corps tout disloqué.
— « Ici , dit le soldat , beau muguet d'Italie ,
Comte Campo-Basso , crois-tu que je t'oublie ⁵ ?
Non , parbleu ! n'est-tu pas prêt à trahir la foi
De ton maître , assez fou pour se fier à toi ?
Dunque signor ! malgré ta précieuse armure ,
Malgré tes airs de femme et ta riche parure ,
Traître Napolitain , reçois ce qui t'es dû ;
Andiamo , signor ! tu vas être pendu. »

Et lui frappant le dos du plat de son épée ,
Il faisait pendiller la grotesque poupée.

Témoin de cette scène, un robuste vieillard,
Blanchi sous le harnois, se tenait à l'écart,
Prêtant l'oreille à tout, voyant tout sans rien dire,
Mais parfois son regard pétillait d'un sourire,
Comme si le projet de quelque jeu nouveau
Venait bizarrement amuser son cerveau.
Il façonnait, caché par un vieux tronc de chêne,
Un objet singulier, que l'on voyait à peine.
Quand le bouffon joyeux, terminant ses ébats,
Eut quitté son théâtre et laissé les soldats
Huer burlesquement la nouvelle parure
Qui du tilleul flétri remplaçait la verdure;
Soudain, le vieux guerrier, sortant de son réduit,
S'avance vers la foule. Elle s'ouvre et le suit.

Pour sa vieille valeur, ses conseils, sa sagesse,
Il était respecté de toute la jeunesse.
On le nommait Ulric. Quatre fils, son appui,
Le suivaient au combat, placés autour de lui.
Il venait de Fribourg; sa maison isolée,
Bâtie au pied des bois, plongeait sur la vallée.
C'est là qu'étaient restés, bons et sûrs défenseurs,
Deux autres fils, gardiens de leurs deux jeunes sœurs.

Au milieu des soldats , sous l'arbre , Ulric s'avance ;
Il y noue une corde , et dans l'air la balance.
— « Pour qui , s'écria-t-il , pour qui donc celle-ci ?
Choisissez ! car je veux pendre quelqu'un aussi.
Ecoutez : j'ai dessein de pendre un mauvais drôle ;
M'est avis qu'en ces jeux nous lui donnions un rôle. »
Lors il montre à la foule un fantôme de nain ,
Qui semble avoir un air innocent et benin ;
Mais ses immenses bras cachent dans leurs mains jointes
Des poignards dont on voit reluire les deux pointes.
— « C'est lui , disait Ulric , qui se faisant un jeu
Des sermens , des traités et du grand nom de Dieu ,
Tient toujours en réserve un plat de tromperie ,
Assaisonné parfois d'actes de barbarie ;
Car il est cruel même envers ses serviteurs.
Lui , qui semant sur nous des présens corrupteurs ,
(Continuait Ulric , en haussant sa voix forte)
A su de nos vallons se faire ouvrir la porte ;
Et qui , dans ce danger , traître comme toujours ,
N'a garde maintenant de nous donner secours :
Louis onze de France. » Et , sans miséricorde ,
Le vieillard téméraire à lui tira la corde.

Un murmure confus circulait sourdement
Dans les rangs des soldats frappés d'étonnement.
— « Oui , répétait Ulric , je vous le dis d'avance ;
Vous verrez nos malheurs venir du roi de France ,
S'il était vrai , surtout , comme on l'entend conter ,
Qu'à prix d'or et d'argent il veut nous acheter ,
Se former de nos bras une vaillante enceinte
(Car , de tous redouté , lui-même est plein de crainte) ;
Mais , chez nous , son argent lui frayant un chemin ,
Comme oiseaux pris de glu , nous serons sous sa main .
De Louis craignons donc les perfides caresses !
Fuyons surtout les cours et leurs délicatesses !
Contens de nos vallons , contens de nos troupeaux ,
Méprisant tout ce faste et ces plaisirs nouveaux ,
Qui , pour être achetés , nous donneraient des maîtres ,
Défendons hardiment les droits de nos ancêtres !
Soyons prêts à la guerre , attentifs au danger ;
Mais combattons pour nous , et non pour l'étranger . »

Fribourg ! de tes aïeux telle fut la sentence ⁶.
Oh ! dis-moi , qu'as-tu fait de cette indépendance ?
Vaillante Suisse , hélas ! quelques indignes fils ,
Qui du sang fraternel calculant les profits ,

A la cause des rois vendent ta vieille épée;
Et te voilà, ma mère, au cœur deux fois frappée.

Comme au souffle du vent, s'engouffrant dans les bois,
Chaque arbre s'entrechoque et répond à la fois,
Par un mugissement, à la voix de l'orage
Qui trouble le sommeil de leur épais feuillage;
Ainsi, devant Ulric, la foule, en ce moment,
Poussait des cris de blâme ou d'applaudissement.
La jeunesse, brûlant d'une ardeur belliqueuse,
Déjà des vieilles lois était plus dédaigneuse.
Immobile au milieu des cris et des soldats,
Ulric montrait, du doigt, le nain et ses longs bras,
Et lui frappant le dos du plat de son épée,
Il faisait pendiller la grotesque poupée.

— « Silence, compagnons! que veut dire ceci?
Savez-vous qu'à ces jeux l'ennemi joue aussi? —
C'est Hans! cria la foule.— Insensés que vous êtes!
Apprenez que la guerre a de cruelles fêtes;
Montez sur ces hauteurs, et, de là, vos regards
De Charle apercevront les sanglans étendards. » —

Allez voir , leur disait Walter dans sa colère ,
 Puisque pareil spectacle a le don de vous plaire ,
 Allez voir à Grandson quelle ombre les noyers ,
 Près du lac , maintenant jettent sur les graviers ! »
 Enfermé par la foule en tout sens répandue ,
 Il parlait ; mais sa voix n'était pas entendue.

— « Que dit-il ? que dit-il ? » demandaient à grand cris
 Mille voix en fureur. Gravissant les débris
 D'un ancien mur tombé , qui , jadis sur la plaine
 Fut peut-être témoin de la splendeur romaine ,
 Walter et le vieil Hans racontent aux soldats
 Le sort de tant d'amis , leur indigne trépas.

— « Oui, tous sont morts ! Les uns jetés au lac ; les autres ,
 Mannequins pour le duc , pendus comme les vôtres. »
 Arnold et le Vaudois , au pied du mur assis ,
 Confirmaient tristement ces lugubres récits.

Une longue rumeur vole de bouche en bouche ;
 A la gaîté succède une rage farouche.
 De nouveaux messagers donnent , pleins de terreur ,
 D'autres détails encor qui croissent la fureur
 Des chefs et des soldats. Aussi toute l'armée ,
 D'un même et seul desir de vengeance enflammée ,

Prête au combat se lève en masse dans le camp,
Et demande à grands cris de marcher sur le champ.

Ainsi lorsque, le soir, dans une paix profonde,
Le paresseux Léman semble endormir son onde,
Des sommets du Jura survienne un léger vent,
Qui ridera le front de l'abîme mouvant !
Et vous verrez bientôt, de son lit solitaire,
Le vieux lac, éveillé, s'élancer sur la terre.

Chacun est à son rang, capitaines, soldats,
Avoyers. Et la terre, où se marquent leurs pas,
Répond par un bruit sourd, comme si ses abîmes
S'éjouissaient déjà d'engloutir des victimes ;
Car tous ont l'air vaillant, robuste. Aussi leurs coups
Sans être répétés, font ployer les genoux.

Sur les humbles degrés d'une église rustique,
Où la mousse dessine un tableau fantastique,
Deux moines conversaient. L'un, très-vieux, est assis.
On voit que par les ans ses regards obscurcis

Flottent, sans rien saisir, dans une nuit profonde.
Le plus jeune est debout. « Ils sont donc bien du monde ?
Dit le premier. Leurs pas font trembler le chemin.
Voilà qui garnira, mon fils, le parchemin
Que tu me lis le soir, près de la cheminée ;
Car tu n'oublieras pas, je crois, cette journée. — »
Non ; dit le chroniqueur, ni celles qui suivront⁸.
Vous aurez mes récits (elles m'en fourniront !).
Si vous ne voyez pas ces guerriers au passage,
Leurs visages barbus, leur martial corsage,
Leur mine rude. Ils font peur et plaisir à voir.
Comment le Bourguignon va-t-il les recevoir ? »

L'armée, en ce moment, passant devant l'église,
Salua du vieillard la longue barbe grise.
— « Priez pour nous ! » disaient tous ces soldats pieux.
Les deux moines alors, graves, silencieux,
A mains jointes, tout bas murmuraient des prières
Tandis que devant eux défilaient les bannières.

Mais l'armée a passé comme une eau qui s'enfuit
Et dont l'oreille encore écoute le vain bruit.

Elle arrive à grands pas , avec chants d'allégresse ,
Près de la Reuse ; et là chaque bourgeois s'empresse
D'appeler les soldats , et de les convier
A son repas du soir , près d'un large foyer ⁹.



CHANT TROISIÈME.



LES ESPRITS.

C'était l'heure tranquille où toute la nature
Semble, à dessein, choisir sa plus belle parure,
Et, de tant de bienfaits remerciant son Dieu,
Dire au jour qui s'envole un doux et triste adieu.

Hans et les deux Fridlinn, tous trois l'ame pensive,
Étaient, avec Davel, assis près de la rive.
Quelques rayons, luisant pour la dernière fois,
Dorent avec amour le front chauve des bois.

Le ciel profond déploie un azur sans nuage ,
Et le lac , qui folâtre avec son beau rivage ,
Soulève sans effort , comme un voile flottant ,
Au-dessus de l'eau bleue une vague d'argent ;
Ou bien parfois , du lac une blanche hirondelle
Rase les flots et semble une vague nouvelle.
Loin , par delà cette onde et ces champs et ces prés ,
Au-dessus des côteaux qui montent par degrés ,
Les Alpes , dans les airs qu'un léger souffle épure ,
Déroulent vaguement leur bleuâtre ceinture.

Assis auprès d'Arnold , Davel , long-temps distrait ,
Se réveillant enfin , de la main lui montrait
Les pics neigeux , les bourgs , les villes , les villages ,
Qui peuplent l'horizon de ces charmans rivages ;
Jadis avec son père il parcourut ces lieux.
(Heureux âge ! heureux jours !) Arnold , silencieux ,
L'écoutait ; et parfois , son regard calme et tendre ,
Brillait , comme un feu pur qui jaillit de la cendre ,
Quand le Vaudois instruit lui parlait des vieux temps ,
Lui nommait les tombeaux de hardis combattans.
De l'étranger la voix , triste et pourtant sonore ,
En ajoutant ces mots , devint plus triste encore.

« Vois , Arnold , ce beau lac et ce riant tableau ,
Ces collines , ces monts qui se mirent dans l'eau !
Eh bien , moi je suis né sur des rives plus belles ;
De plus vives couleurs et de plus d'étincelles
Resplendit le Léman , à l'heure où le soleil
De son lit jette encor quelque rayon vermeil ,
Et , couché dans les creux de la montagne sombre ,
Sommeille , et cependant reste vainqueur del'ombre.
Le jeune amant , alors d'un bateau de pêcheur
Tend la voile , et du lac respirant la fraîcheur ,
Glisse sur l'eau brillante , et rêve de sa mie
En se laissant bercer par la vague endormie.
Lassés , les villageois rentrent dans les hameaux ,
Et bientôt la fumée à travers les rameaux
S'élance dans les cieux en colonnes légères ,
Qui prouvent les apprêts des bonnes ménagères ;
Car le père ramène avec lui les enfans ,
De leurs jeunes labeurs joyeux et triomphans.
Cependant le bourgeois , retiré dans sa ville ,
Fait dresser à l'écart une table tranquille ;
Là , de joyeux amis excitant la gaité ,
Maint flacon vieux et noir est longuement fêté ,
Et les buveurs , bravant tous pensers de souffrance ,
Répètent le refrain d'une chanson de France.

Si tu voyais , Arnold , notre vallon riant ,
Nos côteaux , ombragés d'un pampre verdoyant ,
La maison de mon père , aux bords des flots pendante ,
De mes premiers ébats première confidente ,
Solitaire à présent ; si tu voyais nos monts ,
Qui semblent dans le lac plonger leurs pieds profonds ,
Tu pleurerais , Arnold , car de cette vallée
La douce liberté reste encore exilée.
A grand'peine aujourd'hui conservant quelques droits ,
De princes étrangers nous recevons les lois.
Déjà Berne sur nous jette un regard d'envie.
Nous changerons de maître , et , toujours asservie ,
Ma patrie attendra toujours un meilleur sort.
Au milieu de sa honte , esclave , elle s'endort.
Je l'ai quittée. Amis , ne pouvant rien pour elle ,
Je combattrai pour vous , car votre cause est belle ! »

Walter s'approche alors. « Nous combattons demain
Dit-il. Et du Vaudois sa main presse la main.
Jeune , il était déjà l'un des chefs de l'armée ,
Car , modeste et vaillant , de bonne renommée ,
Souvent on l'avait vu , dans les arts étrangers ,
Mieux instruit pour ce temps que les simples bergers.

« Oui, demain, mes amis ! comme nous s'ils'avance,
Avec le Bourguignon nous croiserons la lance.
De bonne volonté tressaillent tous les cœurs ;
Nous marcherons ensemble.—Et vous serez vainqueurs.
— « Dieu seul le sait, reprit le vieil Hans d'un ton grave.
Dieu hait les oppresseurs et soutient qui les brave ;
—Vous vaincrez sûrement ! j'en ai le ferme espoir, »
Ajoutait Yzolier. Un magique pouvoir
M'en a donné naguère une pleine assurance. »

Ils l'écoutaient tous trois dans un pieux silence ;
Car nul docteur glacé ne leur avait appris
A couvrir ces secrets d'un orgueilleux mépris.
Leurs pères, avant eux, avaient vu des prodiges ;
C'était un fait certain ! Et d'étonnans prestiges,
Comme le racontait tout chasseur de chamois,
Frappaient encor les yeux, le soir, au fond des bois.
A-t-on jamais douté que dans la laiterie,
Entr'ouverte sans bruit, sans que la porte crie,
La nuit, des nains friands introduisènt leurs pas ?
Et qu'assemblés en cercle, et riant aux éclats,
Ils volent à l'envi pendant que tout sommeille,
En y trempant leurs doigts, la crème de la veille ?

Nous rions de la foi de ces hommes pieux ;
Nous n'en voudrions pas même croire nos yeux ;
Mais qui sait si , dans l'air où l'ame s'évapore ,
Tous ces esprits légers n'existent pas encore ,
Laissant l'homme ici-bas sous leur riant appui ,
Puni du peu de foi qu'il conserve aujourd'hui.

— « C'était , dit Yzolier , par une nuit d'automne ,
Quand de blanches vapeurs la lune se couronne ,
Et que les villageois , sur le seuil des maisons ,
Teillent joyeusement au refrain des chansons.
Du Rhône bouillonnant remôntant le rivage ,
J'avais vu ce jour-là mainte forêt sauvage ,
Aigle et son beau vallon. Vers une vieille tour ,
Sur un mont isolé , miné tout à l'entour ,
En sorte (on le croirait !) que quelque mer profonde ,
Comme une île , autrefois l'a pressé de son onde ² ,
Un peu triste et rêveur , je dirigeais mes pas.
Je marchai quelque temps. Seul enfin , assez las ,
Je m'assis. De sapins une sombre barrière
M'environnait , laissant une étroite clairière.
Les gazons étaient frais et là , dans ce réduit ,
Sans doute mainte fée a dansé vers minuit ³ ;

Mais je ne pensais pas alors à telle fête.
Accoudé, sur mes mains je reposais ma tête ;
Sans dormir, je rêvais à mon bonheur passé ,
Aux amis, aux parens, qui tous m'avaient laissé ,
A mon pays sans gloire. Un doux bruit qui ressemble
Au vol des passereaux détalant tous ensemble ,
Me fait lever la tête, et j'entends cette voix :
« Sois donc libre, Yzolier, sois donc libre une fois ! »
Une femme divine, à ma vue éblouie ,
Parut, comme une fleur au jour épanouie.
Ses pieds fuyaient la terre, et, dans l'air odorant ,
Son corps se balançait comme un nuage errant.
Sa robe aux plis légers, d'une écharpe serrée ,
Imitait du Léman la fraîcheur azurée ;
Denoirs cheveux tombaient sur ses bras blancs et nus.
Près d'elle, en un faisceau, vos drapeaux bien connus
Avec fierté, de Charle entouraient la bannière ,
Qui semblait se couvrir de sang et de poussière.
« Sois donc libre, Yzolier, sois-donc libre une fois ! »
Me dit encor la fée, en glissant vers le bois ;
Et, comme l'eau qui joue et fuit dans le bocage ,
Sa voix, s'affaiblissant, se perdait sous l'ombrage.
Tout avait disparu ! Je repris le sentier
Sans monter à la tour. Regagnant mon foyer ,

Seul, la nuit, je rêvais à la fée ; et naguère,
 Lorsque j'ouis parler de tous ces bruits de guerre,
 Quelque chose me dit de partir. Me voici !
 Vous vaincrez, vous ! mais moi, serai-je libre aussi ? »

.

« Hé ! messire Yzolier, disait Hans, savez-vous ?
 Venez-donc à Bürglen habiter avec nous
 (Du moins si Dieu nous sauve ; et le vieil Hans l'espère)
 Moi, je suis enfant ; vous n'avez plus de père ;
 Vivons, restons ensemble ! et quand ma fin viendra,
 J'aurai près de mon lit quelqu'un qui pleurera.
 Ma maisonnette aussi penche sur l'eau profonde ;
 Durant la nuit, j'entends lorsque la vague gronde.
 — « Oui, dit Walter, chez nous tu cacheras tes jours,
 Là tu retrouveras l'amitié, les amours.....
 — Et puis, s'écrie Arnold avec étourderie,
 Bientôt ma sœur Lisbeth t'aimera, je parie !
 Si tu deviens mon frère, oh ! quel plaisir pour nous !
 Jolie est ma Lisbeth, vieil Hans, qu'en pensez-vous ?
 — C'est la fraîche églantine, éclore vermeillette,
 Dit l'aimable vieillard, au bord des monts seulette. »

—Vains projets , mes amis ! tant de félicité
N'est plus faite pour moi , pour mon cœur attristé !
Ecoutez ; car qui sait ce que Dieu me réserve ?
Sa main , dans les périls , à son gré nous préserve ,
Ou fait broncher nos pas. Demain je puis mourir.
Du moins auparavant , je veux vous découvrir
Un vieux secret caché dans le fond de mon ame.
J'ai connu l'Italie , et de son ciel de flamme
Je respirai jadis les parfums enivrans.
Sous un bosquet touffu de myrtes odorans ,
Au vague et doux éclat de la nuit embaumée ,
Ma bouche prononça le nom de bien aimée ;
Et , sous l'arbre d'amour , il me fut répondu
Par un soupir brûlant , de moi seul entendu...
O derniers souvenirs d'une trop douce ivresse ,
Fuyez ! car on trahit ma crédule jeunesse. »

A ces mots , Yzolier se lève brusquement.
La nuit d'étoiles d'or parait le firmament ,
Et de son noir tapis au loin couvrait la plaine.
« Rentrons , dit le vieillard : sous mon manteau de laine
Je sens l'air qui se glace. Oublions ces discours ;
Nous sommes tous peut-être au terme de nos jours.

De l'affligé c'est Dieu qui seul tarit les larmes ;
Ce soir nous le prîrons qu'il bénisse nos armes.»

Les quatre amis , du bord s'éloignant à grands pas ,
Ont regagné leur gîte. Un rustique repas
Les attend , préparé devant la cheminée ,
D'un feu réjouissant pour eux illuminée.
La table de noyer , que polissent les ans ,
Appuie , avec orgueil , ses quatre pieds pesans.
Sur la nappe bien blanche on sert, sans symétrie ,
Un agneau qu'on a pris jouant dans la prairie ;
Un vieux jambon de fête (il restait le dernier
De trois frères ; encor n'était-il plus entier).
Et , pour donner au vin une saveur plus grande ,
Le fromage piquant , la noisette friande.

De l'hôte cependant les enfans curieux
Entr'ouvrent à moitié la porte. Leurs grands yeux
Jettent furtivement un regard dans la salle ,
Pour voir ces beaux soldats que si bien l'on régale,
Yzolier , se cachant au coin de la paroi ,
Les surprend , et ses jeux dissipent leur effroi.

D'un éclair de gâité la rougeur fugitive
Colora tous ses traits d'une lueur plus vive ;
Animant sans effort sa flûte sous ses doigts ,
Il lui demandait l'air qu'il aimait autrefois.
Mais , déposant bientôt l'instrument doux et tendre ,
En accens modulés sa voix se fit entendre.
Ses amis , sur la table accoudés près de lui ,
Lui versèrent du vin , comme on fait aujourd'hui.

Il chanta ces couplets que , dans sa solitude ,
Naguère il composa sans soins et sans étude ,
Et dont souvent les vers , durant les longues nuits ,
Excitaient son courage ou charmaient ses ennuis.

« Pauvre Yzolier , détache donc ta voile ,
C'est le moment ; n'attends pas à demain !
Tâche de voir une petite étoile
Qui te conduise en ton obscur chemin.
Et quelques fleurs sur le courant peut-être ,
A les saisir viendront te convier.
De ses destins l'homme n'est pas le maître.
Il faut partir ; pauvre Yzolier ! »

Sa voix changea soudain de ton et de langage,
Et joignit à ses chants un refrain de village ,
Dont il imita l'air mélodieux et lent
Sur sa flûte légère au son doux et coulant.

« Lorsque mon lac , vers la côte écumeuse
Roulant ses flots sourdement mugira ;
Lorsque , le soir , d'une vapeur brumeuse
L'herbe des prés au loin se voilera ,
Qu'un passant frappe à ma porte légère ,
Et le grillon , blotti sous mon foyer ,
Répondra seul à la voix étrangère :
Il faut partir , pauvre Yzolier. »

Et de nouveau la flûte à ces tristes images
Répondit lentement , comme , au fond des bocages ,
L'oiseau du soir , que berce un caprice des airs ,
Entend les flots voisins répondre à ses concerts :

« De mon pays j'emporte au moins l'image ,
Et dans mon ame elle vivra toujours.
En quelque lieu que me pousse l'orage ,
Son souvenir sera mon seul recours.

Et , fatigué d'une longue souffrance ,
Sous le fardeau si je me sens plier ,
A son nom seul renaîtra l'espérance .
Il faut partir , pauvre Yzolier . »

Le chant cessa. Peut-être une larme furtive
Allait suivre l'écho de la note plaintive ;
Prompt à la retenir , Yzolier , souriant ,
D'Arnold choque le verre avec un ton bruyant ;
Et mêlant quelques vœux à ce trompeur délire ,
Il souhaite au jeune homme , en tâchant de sourire ,
Des enfans , une épouse , un ami , qui , le soir ,
Avec lui , près du feu , viennent rire et s'asseoir .

« N'avons-nous pas assez prolongé notre veille ?
Dit Hans : autour de nous le village sommeille.
Enfans ! nos lits sont prêts ; suivez-moi : de repos
Nous avons tous besoin . » Chacun donc , à ces mots ,
Se lève. Ils sont couchés. Hans éteint la lumière ;
Un silence profond descend sur la chaumière ;

Mais l'on ouït bientôt, dans cette obscurité,
S'élever une voix pleine de gravité.
Trois autres voix, suivant cette voix solennelle,
Répétaient chaque mot. « O Seigneur ! disait-elle,
Dieu puissant de David, arbitre des combats,
Ne nous retire point le secours de ton bras.
Dieu, protecteur du faible, écoute nos requêtes ;
Souffle sur l'agresseur le vent de tes tempêtes !
Déçois son espérance ! exauce-nous, Seigneur !
Mais tout soit pour ta gloire et ton plus grand honneur.

Amen ! dit chaque voix. Le son qui se balance,
Monte, et s'affaiblissant, se perd dans le silence.



Ecoute-moi, (Tout dort.) écoute ! esprit subtil,
Muse qui m'inspiras, fée ou lutin gentil,
Ou bien ange tombé de la voûte céleste,
Et de l'éternel feu conservant quelque reste,

Qui que tu sois, écoute! et par les champs de l'air ,
Pour descendre vers moi , glisse sur un éclair....
Te voilà! dis-moi donc : comme l'herbe flétrie
Que le vent fait voler par-dessus la prairie ,
N'as-tu pas le pouvoir de m'emporter au loin ?
La nuit a des secrets ; j'en veux être témoin....

A peine ai-je parlé, son aile frémissante
A la terre m'enlève , esclave obéissante,
Et j'aperçois bientôt , confusément épars ,
Des tentes , des canons , de soyeux étendards.

Vers ce tertre élevé , toi qui me sers de guide ,
Tourne , sylphe léger, tourne ton vol rapide.
As-tu vu , comme moi , dans l'ombre étinceler
Des serpens écailleux ? Ils me semblent voler
Autour de la colline où s'élève une tente
De velours , de soierie et d'or tout éclatante.
N'as-tu pas des bergers entendu les récits ?
Il est de grands serpens aux contours indécis ,
Mais longs comme ce bois , dont le foin qui chancelle
Est pressé, sur les chars , entre une double échelle¹.

Le peuple sait leur nom. Au milieu de la nuit ,
Leur œil de diamant semble un feu qui s'enfuit.
Là bas , regarde-les tracer un orbe immense ,
Qui se plie et se rompt , se noue et recommence.
Nous pouvons seuls les voir. Pourtant sur chacun d'eux
Une femme s'agite , avec de longs cheveux
Hideusement parés de quelques fleurs fanées ;
Un feu sombre rougit leurs têtes décharnées ,
Et leur lèvre , où toujours frissonne la pâleur ,
Répète part trois fois : « Malheur ! malheur ! malheur ! »

Sous le pavillon d'or , esprit pur et paisible ,
Glisse-moi doucement dans ton vol invisible.
Ce guerrier , à l'œil noir , au regard fier et prompt ⁵ ,
Dont les épais sourcils se croisent sur le front ,
C'est Charles-de-Bourgogne. A tous ses capitaines
Il a fait donner ordre , en paroles hautaines ,
D'être prêts au combat lorsque l'aube aura lui ;
Et Tiel , son maître-fou , jase seul avec lui ⁶ .

« Ebbien ! Tiel , mon beau fou , voyons , quelles nouvelles !
— Nous en avons , cousin , nous en avons de belles .

—Pourrait-on les savoir ? — Oh ! très-certainement :
On nous instruit qu'à Bâle un grand enfantement
A troublé les docteurs de cette illustre ville.
Un coq , qui jusqu'ici s'était tenu tranquille ,
Vivant en bon bourgeois , ne faisant rien de neuf ,
Veut se faire connaître : il accouche d'un œuf ,
Après maints longs efforts ; rare progéniture !
(J'aurais donné six blancs pour la voir , je te jure...)
Mais n'entendez-vous rien ? il me semble , seigneur ,
Oùir autour de nous des voix criant : « Malheur ! »
—Fou , vraiment fou ; prends garde à tes longues oreilles !
Elles t'auront corné , sans doute , ou tu sommeilles.
Continue. — Aussitôt le conseil s'assembla ;
Les uns disaient ceci , d'autres voulaient cela.
Les poules caquetaient sans avancer l'affaire.
Enfin l'on décida que notre pauvre hère
Serait , à petit feu , brûlé comme sorcier...
Mais pardon , monseigneur , j'entends encor crier
Plus fort : « Malheur ! malheur ! » — C'est le vent qui s'élève ,
Te dis-je. Veux-tu donc enfin chasser ton rêve.
Tu conclus ?... — Beau cousin , c'est la difficulté
Qu'ici nous éprouvons ; le point est contesté.
Le coq méritait-il de subir cette peine ?
Les cœurs compatissans la trouvent inhumaine ;

Mais la pitié , dit-on , est folie ici-bas...

Quels hurlemens affreux ! quoi ! n'entendez-vous pas ?

—Non, rien ; poursuis. — Ce coq nous remet en mémoire
D'un autre enfantement la mémorable histoire.

Une montagne , un jour , autour d'elle ébranlant
Les forêts et les prés ; ouvrit son vaste flanc.

Les nations couraient toutes à ce spectacle ,
Quand du gouffre l'on vit sortir , pour seul miracle ,
Glisser le long du bord , et s'y traîner à plat ,
Un rat , gentil vraiment , mais ce n'était qu'un rat...

Quels sifflemens , seigneur ! Ecoutez , je vous prie.

—Bah ! bah ! c'est bon. Reviens à ta plaisanterie ,
Au moins achève-la. — Dans l'instant c'est fini.

Le coq fut , selon nous , sévèrement puni ;
Cependant il eut tort. Resté chez lui tranquille ,
Sans trouble il eût régné sur son peuple docile.

Mais la montagne agit encor plus sottement ,
D'exciter (et pour rien) un tel ébranlement.

Les monts sont en grand nombre autour de ces campagnes
Hé ! si nous allions voir accoucher des montagnes !

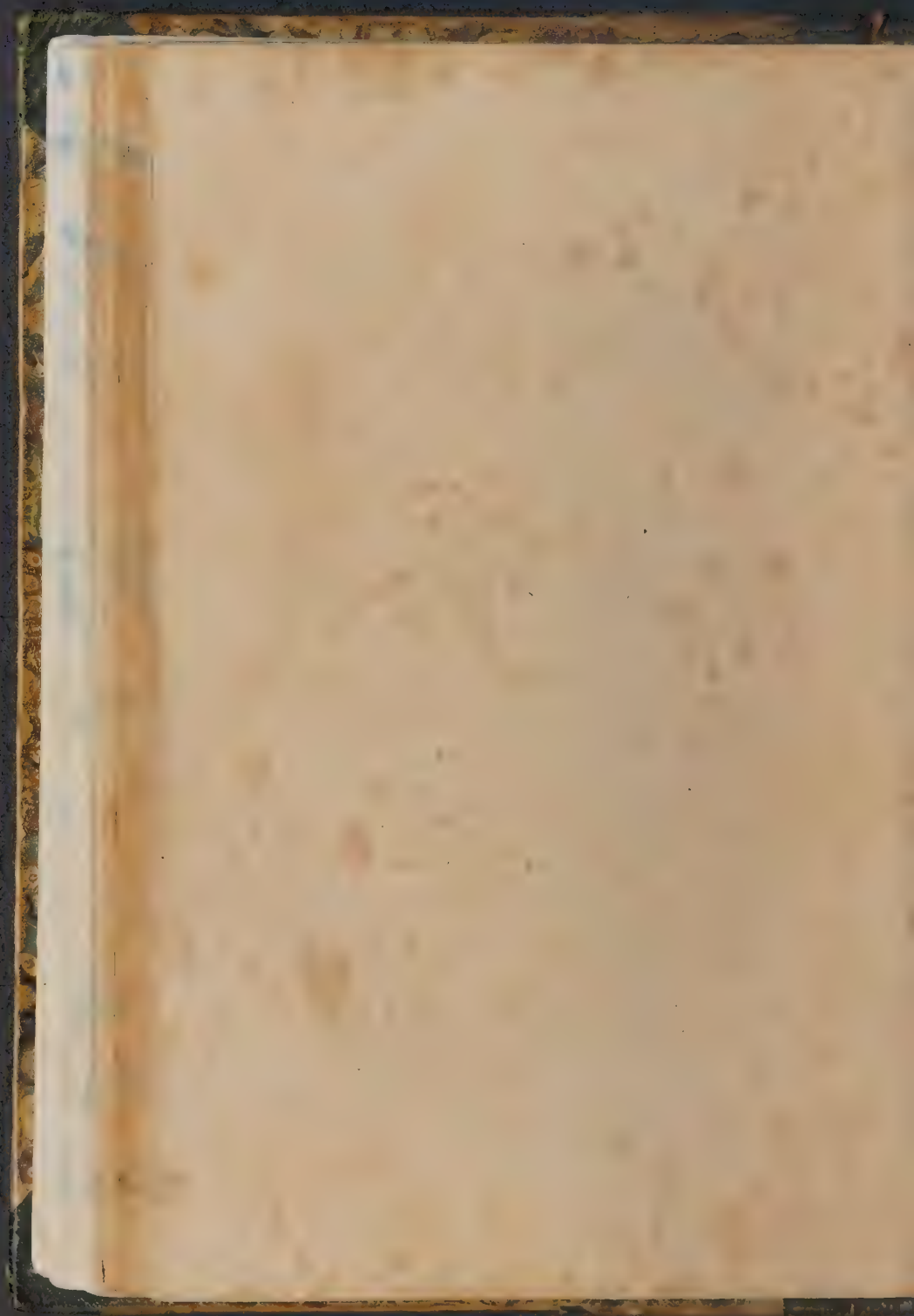
—Maraud ! que veux-tu dire ? — O Seigneur ! écoutez ,
Ou bien , voyez plutôt ces sinistres clartés !

—Va-t-en , peureux , va-t-en ! moi seul et cette lame ,
Des esprits infernaux nous déjouerons la trame. »

Et le prince tenant sa dague nue en l'air,
Semblait chercher quelqu'un à frapper de son fer.
« Seigneur, disait le fou, la face toute blême;
Priez Dieu qu'il vous sauve !—On se sauve soi-même.
N'ai-je pas mes archers, mes soldats ? » A ces mots
Ricanèrent de voix ; et tout dans le repos
Rentra soudain. Le fou s'éloigna de son maître.
« Si je priais , pourtant , dit le prince : peut-être
Que Tiel avait raison. » Sur sa couche il se mit ,
Essaya de prier ; mais Satan l'endormit.

Partons , esprit léger , quittons ce camp superbe.
Nous fuyons , et mes pieds volent sans toucher l'herbe.
Merci, bel ange ! adieu ! Demain , au point du jour,
Sans faute , auprès de moi tu seras de retour.
Car ne voulons-nous pas , dans notre ardeur guerrière
Marcher avec l'armée et suivre la bannière ?





CHANT QUATRIÈME.



LA BATAILLE.

Debout ! debout ! La nuit , dans le ciel éclairé ,
Sous l'aile du matin disparaît par degré.
Déjà sur les hauts monts ne traînent plus ses voiles ;
Dans sa fuite , elle emmène à grands pas ses étoiles ,
Comme un pasteur rassemble et chasse son troupeau,
Lorsque l'heure l'invite à rentrer au hameau.
Viens, esprit, viens toi-même, en ton vol me conduire
Dans la plaine , où le jour hésite encore à luire.

*

Les Suisses , réunis en rangs silencieux ¹,
 Qui tournent vers Grandson leurs regards furieux ,
 Attendent le signal. Le signal , sur la terre ,
 A retenti soudain comme un coup de tonnerre.
 L'immense corps s'ébranle ; on dirait un grand bois
 Dont chaque arbre s'arrache et se meut à la fois.
 Voyez-les ! ils n'ont point d'armures précieuses ;
 Les chefs ne couvrent pas leurs têtes orgueilleuses
 De galons argentés , de panaches flottans ;
 Mais tous ont le cœur brave. Oh ! dites-moi ! le temps,
 Dont le soufite effaça nos lois simples et dures ,
 A-t-il changé les cœurs en changeant les parures ?

Chef du centre , voici Scharnachthal l'avoyer ² :
 Hallwyll est près de lui ; rude et franc chevalier ,
 Qui doit vaincre à Morat et sauver sa patrie ;
 Compagnon renommé des guerriers de Hongrie ,
 Jadis au Turc farouche il a , dans maints combats ,
 Fait connaître le fer que balance son bras ³.
 Hermann Müllinn est là ; nul titre de noblesse
 N'ôte encore à son nom sa naïve rudesse.
 Raoul Beding , plus loin , s'avance avec fierté ;
 C'est un nom que l'histoire a souvent répété ,

Car on trouve un Reding dans toutes les batailles.
Le jour où leur canton , couvert de funérailles ,
De la France brava les soldats aguerris ,
Un Reding se battait encor sur des débris.
Aloys, c'était toi ! moins heureux que tes pères ,
Tu ne pus repousser les bandes étrangères.

Il est bien d'autres chefs que ce jour illustra ;
Mais qu'importent leurs noms ? qui les rappellera ?
Les uns sont dès long-temps oubliés de l'histoire ,
Et les autres ont vu souiller leur vieille gloire.
D'ailleurs , ici le peuple est le premier héros ;
C'est pour lui qu'il combat , non pour ses généraux¹.

Des brouillards , sur les flancs des montagnes bleuâtres
Traînent les plis légers de leurs robes grisâtres ,
Et menacent le ciel d'un voile ténébreux ;
Mais l'armée , à grands pas , au fond des chemins creux ,
Marche toujours , cherchant si l'ennemi s'avance.
J'entends parler ensemble avec insouciance
Deux soldats. L'un disait : « Regarde sur les bois
Que de nuages noirs ! — Eh bien ! dit l'autre voix ,

Si de rester là haut le nuage s'ennuie,
Qu'il pleuve , et nous ferons un bon lit à la pluie⁵.
Sur le foin , quand il sèche , elle aime à se coucher ,
Et bientôt nous aurons de belle herbe à faucher. »
Les soldats , souriant à ces bons mots rustiques ,
S'encourageaient entr'eux et brandissaient leurs piques

Avancez , braves gens ! du haut de ces rochers ,
Culbutez , en passant , cette troupe d'archers
Qui follement voudrait disputer le passage⁶ ;
Que ce soit pour le duc votre premier message.
Le voilà ! le voilà ! Dans les champs , regardez ,
Courent le long du lac ses soldats débandés ;
Car il ne croyait pas que vous eussiez l'audace
De venir le chercher pour le combattre en face.

Il vous voit , il fait hâte ; et , sur son blanc coursier ,
Passe entre chaque rang , mur de fer et d'acier.
Leur montrant l'étendard que lui-même balance ,
Il exhorte ses preux , couche en arrêt sa lance⁷,
Et s'écrie , enflammé d'ardeur et de courroux :
« Marchons à ces vilains , quoique indignes de nous !⁸ »

Les Suisses, découvrant l'immense fourmilière
Qu'entourait sur la plaine un grand flot de poussière,
Se sont tous arrêtés dans un profond repos ;
Ils plantent dans le sol les piques, les drapeaux,
Et, tombant à genoux, se découvrent la tête.
Semblables au bruit sourd annonçant la tempête,
Toutes ces voix priaient, disaient d'un même accord:
«Dieu fort, combats pour nous! combats pour nous, Dieu fort!»

Mais le prince, abusé par un mauvais génie ,
Croit voir, à cet aspect, la bataille finie.
«Ils sont à nous, dit-il ; ils demandent merci.
Voyez ! ils n'osent pas approcher jusqu'ici.
Mais feu sur ces vilains ! compagnons, à l'ouvrage !

Comme des peupliers, soumis au vent d'orage
Lorsqu'ils sentent sur eux peser son bras puissant,
Fléchissent à la fois la tête en gémissant ,
Puis, quand il est passé, dressent leurs grandes tailles;
Ainsi, courbés devant le Dieu-Fort des batailles ,
Les Suisses, tous ensemble, avec un bruit guerrier,
Se relèvent. Les uns ont suivi le sentier ,

Et, déroband leurs pas derrière un bois de chêne ,
Sur la droite ont tourné la montagne prochaine.
Les autres , à l'instant , descendent le côteau ,
Tombent sur l'ennemi comme une chute d'eau ,
Qui, de ses hauts rochers, sans cesse, bat la terre.
Mais du canon déjà résonnait le tonnerre ,
Et le fer des boulets avait troué les rangs
Quilaissent derrière eux quelques guerriers mourans.
Qu'importe ! Voyez-les sur la pente rapide ,
Poursuivre hardiment leur attaque intrépide ;
Et tomber à grands coups sur leurs fiers agresseurs,
Comme ces rocs aigus que roulent les chasseurs
Dans le fond ténébreux des abîmes sauvages
Où les échos des monts répètent leurs ravages.
Le fer frappe. Le bras se relève, et la mort ,
Sans relâche , le fait tomber avec effort.
Casques dorés, cordons, bijoux , riches armures ,
Grâce , fierté , jeunesse , amoureuses parures ,
Rien ne résiste. Aussi voit-on maint beau seigneur
Lâchement tourner bride et fuir, tremblant de peur.
Oui, reculez toujours , rompez votre ordonnance !
Vous voilà loin déjà des plaines de la Lance,
Où vous n'avez pas su fixer vos étendards !
Dans les champs , près du lac , de tous côtés épars ,

Ils courent. Les bergers , ardens à la poursuite ,
La hallebarde au poing , pressent leur longue fuite.

La visière baissée, un vaillant chevalier
Jure, comme un maudit , sous son masque d'acier.
C'est Rômont qu'on entraîne. Il retourne la tête ,
Et, forcé de s'enfuir , à chaque instant s'arrête.

Un moulin, près de là, montre ses blanches eaux
Et son petit verger d'un petit mur enclos.
L'Arnon, qui, dans ces prés , dort, serpente et se joue,
En fait , durant la paix , tourner la pauvre roue.
Sa fenêtre est fermée , et , du poudreux chemin ,
On n'y voit plus d'œil noir, plus de petite main.

C'est là que , ralliant son armée éperdue ,
Charles , des vastes prés occupe l'étendue.
Des deux parts, à grand bruit, on rejoint. Les drapeaux
Tombent. Les cavaliers roulent sous leurs chevaux.
Terribles sont les coups , terrible est la mêlée
Qui retentit au loin le long de la vallée.

Le fer, comme un fléau dans les mains des soldats,
Brise, hache, éparpille, écrase avec fracas.

Quel est, sur un coursier à la blanche crinière,
Ce seigneur précédé d'une noble bannière
Dont frissonnent les plis agités par le vent ?
C'est Louis-de-Châlons : il s'élance en avant,
Au milieu des vainqueurs pénètre avec courage...
Le panache éclatant dont sa tête s'ombrage,
Je le voyais encor ; mais qu'est-il devenu ?
Où donc est le guerrier ? Quel rire bien connu,
Des blessés étouffant la prière plaintive,
Vient de frapper soudain mon oreille attentive ?
Voyez les Bourguignons, repoussés de nouveau,
Fuir vers le camp. Eh bien ! ils laissent, près de l'eau,
Un homme et son cheval gisant sans sépulture
Dans les marais fangeux où le corbeau pâture.

C'est l'heure où, sur les prés, en la saison du foin,
S'arrête le faucheur qui voit venir de loin
Un jeune enfant chargé d'une bouteille pleine,
Dont le jus pétillant l'aide à reprendre haleine ;

Car, sans aucun répit, dans les gazons mouillés ,
Depuis l'aube du jour il a traîné ses pieds.

Le soleil , dissipant le brouillard qui serpente ,
Du sombre Montaubert illumine la pente.
Voilà, sur les côteaux élevés en gradins ,
Et qui de Bonvillars dominant les jardins ,
Qu'une troupe nouvelle , en sa marche guerrière
Apparaît tout à coup brillante de lumière.
Comme, aux flancs des rochers, entassée en monceaux,
L'avalanche soudain s'écroute par morceaux,
En grondant longuement de son bruyant tonnerre ;
Ils descendent , le front baissé contre la terre.
Dans leur course rapide , un vent tumultueux
Annonce leur approche et roule devant eux.
Du grand Taureau-d'Uri la voix retentissante
Résonne par trois fois , terrible et mugissante.
A ce bruit effrayant , dans leur repos troublés ,
S'agitent sur les rocs les pins échevelés ;
Et d'un cri furieux que la trompe accompagne ,
Sans cesse retentit l'écho de la montagne ¹².
« Grandson ! dit-il, Grandson ! » Il me semble parfois
Que ce cri des Fridlinn m'apporte les deux voix ;

Mais tout est confondu. Comme un seul corps immense,
Sur l'ennemi fuyant le bataillon s'élance.
Nul ne tient tête. En vain, par ses cris, par ses coups,
Charles, tout écumant de rage et de courroux,
De son armée encor veut arrêter la fuite.
Par l'esprit de la peur elle semble conduite.
Pauvre duc ! tu ne peux ranimer la valeur
De tes soldats, couverts d'une morne pâleur.
Ils préfèrent, vois-tu, leur vie à ta couronne,
Et ton Napolitain, lui-même, t'abandonne.
Que son armure est belle ! Aux fêtes, aux tournois,
Elle a dû s'illustrer par de galans exploits.

Ainsi des jours anciens je remonte la route ;
Je vois, comme un soldat témoin de la déroute,
L'avant-garde, pressée et fuyant au galop,
Des derniers bataillons refouler le grand flot,
Qui, reculant toujours, couvre les vastes plaines.
Archers, arquebusiers, soldats ou capitaines,
Seigneurs de haut lignage ou simples écuyers,
Bourguignons et Flamands, Lorrains, et, les premiers
Pâles Italiens, cohorte mercenaire ¹³,
Tous ont abandonné le prince téméraire.

Ainsi lorsque l'hiver pose ses pieds glacés
Sur les monts qu'il blanchit, on voit, à flots pressés,
Par les étroits chemins ramenant aux villages,
Le bétail s'attrouper et fuir ses pâturages ¹⁴.
Mais ils sont déjà loin, bien loin, ces beaux fuyards.
On les distingue à peine; on dirait des brouillards
Par la bise épandus de vallée en vallée.
Et les flots sulfureux de la poudre brûlée,
Et les nuages noirs qui planaient sur les bois,
Tout s'envole avec eux, tout s'enfuit à la fois;
Car, sour l'aile du vent qui sur les prés expire,
Le jour, pur et serein, recommence à sourire,
Et les blancs pavillons, sur les plaines épars,
Viennent de leur richesse éblouir les regards.

A mon pays, que j'aime, empruntant mes images,
Jeune et sans art, ma main les sème en ces ouvrages;
Ici l'on me comprend, c'est assez pour mes vers.
Quand, sombre avant-coureur des précoces hivers,
Un amas de nuage, au déclin de l'automne,
Etend sur les rochers un rideau monotone,
Qui n'a vu d'un vent froid le souffle véhément
Débarrasser les monts de leur noir vêtement ?

Et soudain, sur les flancs, aux sommets, dans les fentes
Aux verdoyans sapins qui dominent les pentes ,
Une neige légère accroche, en souriant,
Les franges et les plis de son tapis brillant.

Superbe monument de faste et de puissance ,
Tel apparut le camp dans sa magnificence ,
Quand, las de la poursuite et tombant à genoux ,
Pour rendre grâce à Dieu suspendant leur courroux,
Les vainqueurs voient au loin, sur la plaine éblouie,
Les tentes déployer leur splendeur inouïe.

Sur ces riches trésors, étalés à leurs yeux,
Ils jettent à l'envi des regards curieux.
Ce velours cramoisi, ces grands rideaux de soie ,
Cette pourpre où la perle en feuilles se déploie ,
Ces pierres, dont l'éclat le dispute au soleil ,
Tous ces vases d'argent et d'or et de vermeil ,
Dont nul de ces bergers ne connaît la richesse ,
Et qu'ils vendront bientôt, dans leur pauvre simplesse,
Comme de vil métal incommode et pesant ;
Ces habits somptueux que ramasse un passant ,

Dont, pour rire, il s'affuble, et qu'il ne tarde guère
A jeter, aimant mieux un bon harnais de guerre ;
Ces casques où l'argent s'entasse à pleines mains ;
Les plus riches joyaux trouvés sur les chemins ,
Et que, pour quelques sous, des ignorans vendirent.
Lesquels, m'a-t-on conté, plus tard s'en repentirent ;
Tout ce superbe éclat, tous ces trésors divers,
Comment charmeraient-ils ou mon luth ou mes vers,
Quand c'est ce maudit or, qui, mieux que cent batailles,
De la Suisse avilie a forcé les murailles ¹⁵ ?

D'ailleurs, les deux Fidlinn m'entraînent sur leurs pas ;
Mais pourquoi donc ainsi, se tenant par le bras ,
Courent-ils, loin des leurs, au travers de la plaine ?
Ils montent la colline, et semblent, vers ce chêne ,
Diriger leur recherche avec anxiété.
Hans, qui les a suivis, en arrière est resté ,
Et tous trois sont couverts de sang et de poussière.

Un jeune homme, dont l'œil se ferme à la lumière ,
Contre l'arbre soutient ses membres mutilés.
D'étranges visions ses regards sont troublés ;

Il semble apercevoir une ombre, une figure...

Il parle : « Écarte donc ta noire chevelure !

Que je te voie encor si belle ! et que mes yeux

Cherchent au fond des tiens quelques rayons des cieux ! »

Plus douce que le son d'une flûte lointaine

Qui mêle au vent des nuits sa musique incertaine ,

Une autre voix sembla répondre à ces accens ,

Le trépas donne-t-il des regards plus puissans ?

Au séjour des esprits quand notre ame repasse ,

Pour elle n'est-il plus de temps , de lieu , d'espace ;

Et par la volonté du Dieu qui la forma ,

Peut-elle s'entourer des objets qu'elle aima ,

Fantômes incertains , vapeurs toujours mobiles ,

Que la chair ne voit pas avec ses yeux débiles ?...

J'ignore ces secrets , je ne sais que chanter.

Le jeune homme , en silence , avait l'air d'écouter ;

Et pourtant, il est seul dans le bois sans feuillage ;

Nul être autour de lui , nulle ombre sur la plage !

Quand la voix invisible , en glissant dans les airs ,

Anima tristement ces bocages déserts.

«Oui, c'est bien moi ! pardonne à mon erreur ! pardonne !
Pour toi j'ai mis, vois-tu, ma plus fraîche couronne.
Le vent, qui se parfume aux fleurs du citronnier,
M'amène, libre oiseau trop long-temps prisonnier.
Mon ame est près de toi. Seule, elle a la puissance
D'éloigner de la mort la fatale présence.
Tes ans, à ta prière, achèveront leur tour ;
Renaiss ! ne veux-tu pas vivre encor pour l'amour ? »

Cette voix n'avait rien de la parole humaine :
C'était comme un soupir que l'on saisit à peine,
Comme un zéphir des nuits, qui réveille soudain
L'herbe de la prairie ou les fleurs du jardin.

«L'amour, dit le mourant, dont la terne paupière
S'anima tout à coup d'une pure lumière,
Comme s'il distinguait un jour plus radieux :
L'amour, oh ! oui, l'amour !.. je ne le vois qu'aux cieux ! »

Comme une pâle fleur que l'orage balance,
Tristement laisse choir ses feuilles en silence,

On eût dit qu'à ces mots, une ombre sans couleurs
Sur les mains du blessé laissait tomber des pleurs.

« Eh bien ! la liberté, vivifiante flamme,
Peut raffermir ta vie, en renouer la trame.
A ce nom, je t'ai vu tressaillir autrefois,
Quand, des sons d'une harpe accompagnant ma voix,
A tes côtés assise, à l'ombre des portiques,
Je chantaï un autre âge et les guerriers antiques.
Si ce n'est pour l'amour, vis pour la liberté ! »

Le blessé redressa sa tête avec fierté ;
Mais bientôt retombant : « Que cette vie est rude !
L'homme, toujours trompé, change de servitude,
Disait-il, en laissant se refermer ses yeux.
Liberté ! liberté !.. je ne la vois qu'aux cieux. »

Soudain l'on entendit une voix éloignée
Qui criait : « Yzolier ! la bataille est gagnée,
Yzolier ! » Et bientôt, se frayant un chemin,
A travers les rameaux qu'ils penchent de la main,

Les deux Fidlinn et Hans arrivent sous le chêne.
Le blessé leur sourit ; mais déjà son haleine ,
Faible , laissait tomber les efforts de sa voix.
« Eh bien ! murmura-t-il , je suis libre une fois ;
La fée avait raison. J'entends que l'on me pleure ,
Cessez , amis ! Est-il pour moi de plus belle heure !
Enfin je deviens libre , est-ce donc là mourir ? »
Il se tut. Mais bientôt se laissant attendrir ,
« O mon pays ! dit-il , ô ma chère patrie !
Verras-tu reverdir ta couronne flétrie ?
Et , quand tu jouiras d'un bonheur qui t'est dû ,
Dans tes fêtes alors me demanderas-tu ? »

Le pauvre Arnold pleurait , appuyé sur ses armes ;
Walter , le regard sombre , et comprimant ses larmes
Avait pris un rameau qu'en ses doigts il broyait ;
Résigné , le vieillard à voix basse priait.
Il joignait les deux mains sur la trompe penchée ,
Qui , par le sang épais dont elle était tachée ,
Témoignait que son maître , audacieux soldat ,
Trouvait une arme en elle , au milieu du combat.

« Hélas ! dit le mourant , pendant long-temps encore
Ma patrie attendra cette brillante aurore.

Mon vieil Hans , écoutez ! quand tout sera fini ,
Retournez dans ces lieux dont je me suis banni ;
Et , du haut de Chillon qui s'élève sur l'onde ,
Lancez ma bonne épée au loin dans l'eau profonde.
Nul Vaudois aujourd'hui n'oserait la lever ;
S'ils la veulent , un jour ils sauront la trouver.
Oh ! j'aime le Léman ! que n'ai-je , sur ses rives ,
Que n'ai-je mon tombeau près des vagues plaintives !
J'ai passé comme l'ombre à travers le chemin ,
Comme l'herbe que foule , à cette heure , ma main. »

Auprès de lui , parmi l'herbe sèche et flétrie ,
De sa fleur embaumée et récemment fleurie ,
L'aimable violette annonçait les beaux jours.
Il la cueillit. « Prends-la , conserve-la toujours ,
Toi qui m'es apparue en ce moment suprême ! »
Et la fleur ; à ses mains échappant d'elle-même ,
Sembla s'évanouir dans un souffle de vent.
« Il est dans le délire , il nous parle en rêvant , »
Se disaient ses amis , rassemblés sous le chêne.

Son ame était enfin prête à rompre sa chaîne ;

Plus calme et plus content , tout bas il priait Dieu ,
Puis étendant les mains : « O mes amis , adieu !
Patrie , adieu ! » Ses mains , par ses amis pressées ,
Sur les gazons flétris retombèrent glacées.

Il expire. O Léman ! ô vous ! lointains sommets ,
Tours des airs , comme lui qui vous aima jamais ?
Toi qui sus peindre aussi nos bois et nos campagnes ,
L'ensemble harmonieux des lacs et des montagnes ,
Julia ! Julia ! de ton antique nuit
Descends , viens recevoir cette ombre qui s'enfuit !
Guide son vol ; ensemble habitez ces rivages ;
Ensemble contemplez dans le lointain des âges
Votre patrie heureuse , et parant sa beauté
D'un bien qui lui manquait , l'air de la liberté.
Planez sur nos vallons , comme deux purs génies ;
Effleurez de nos lacs les ondes aplanies ;
Au sommet de nos monts , posez vos pas légers ;
Que votre voix réponde à la voix des bergers ,
Quand l'écho les entend parler du haut des cimes ;
Dans les sombres forêts , au fond des noirs abîmes ,
Sur les rocs des torrens , dans les ombres du soir ,
Partout , que nos regards croient vous apercevoir !

Yzolier s'éteignit comme le feu qui tombe.
 Au retour du printemps, le chêne sur sa tombe
 Prodigua la fraîcheur d'un feuillage nouveau.
 Et le hêtre à l'entour, le coudrier, l'ormeau,
 Virent passer encor sous l'ombre bocagère,
 Non pas seule, il est vrai, la craintive bergère ;
 Le rossignol du soir renouvela ses chants ;
 On vit sur le gazon l'œillet rouge des champs,
 La campanule bleue en paix fleurir et croître
 Sous les dômes touffus des grands bois du vieux cloître.



Quand le Vaudois quitta ses amis désolés,
 Deux fuyards dirigeaient leurs chevaux accablés
 Par les sentiers des monts qui nous cachent la France.
 L'un, fier encor, tâchait de dompter sa souffrance ;
 L'œil hagard, et serrant les rênes dans sa main,
 Sans détourner la tête, il suivait son chemin,
 Tandis qu'à ses côtés, des rocs perçant la voûte,
 Murmurait une source, en tombant goutte à goutte.

Parfois se lamentant , parfois insoucieux ,
L'autre à ses pleurs mêlait quelques propos joyeux :
Et sur ce fou , malgré son titre tutélaire ,
Charles (car c'était lui) déchargeait sa colère.
Mille regrets tardifs , impitoyable essain ,
Le désespoir , la honte habitaient dans son sein.
Ainsi , lorsque perdant ses feuilles desséchées ,
Un grand arbre les voit sur le gazon couchées ,
Les corbeaux rassemblés et fuyant les hivers
Couronnent tristement ses rameaux encor verts ;
Et l'arbre , jeune et fort , en butte à leur outrage ,
Semble pousser un sombre et lugubre feuillage.

Cependant les vainqueurs , réunis dans les prés ,
Sur le champ de bataille étaient tous demeurés ;
Car il ne faudrait pas que jamais on pût croire
Qu'ils n'avaient pas osé défendre leur victoire ;
Mais contre tout venant , prêts à la maintenir ,
Ils restent , pour que Dieu daigne encor les bénir ¹⁶.

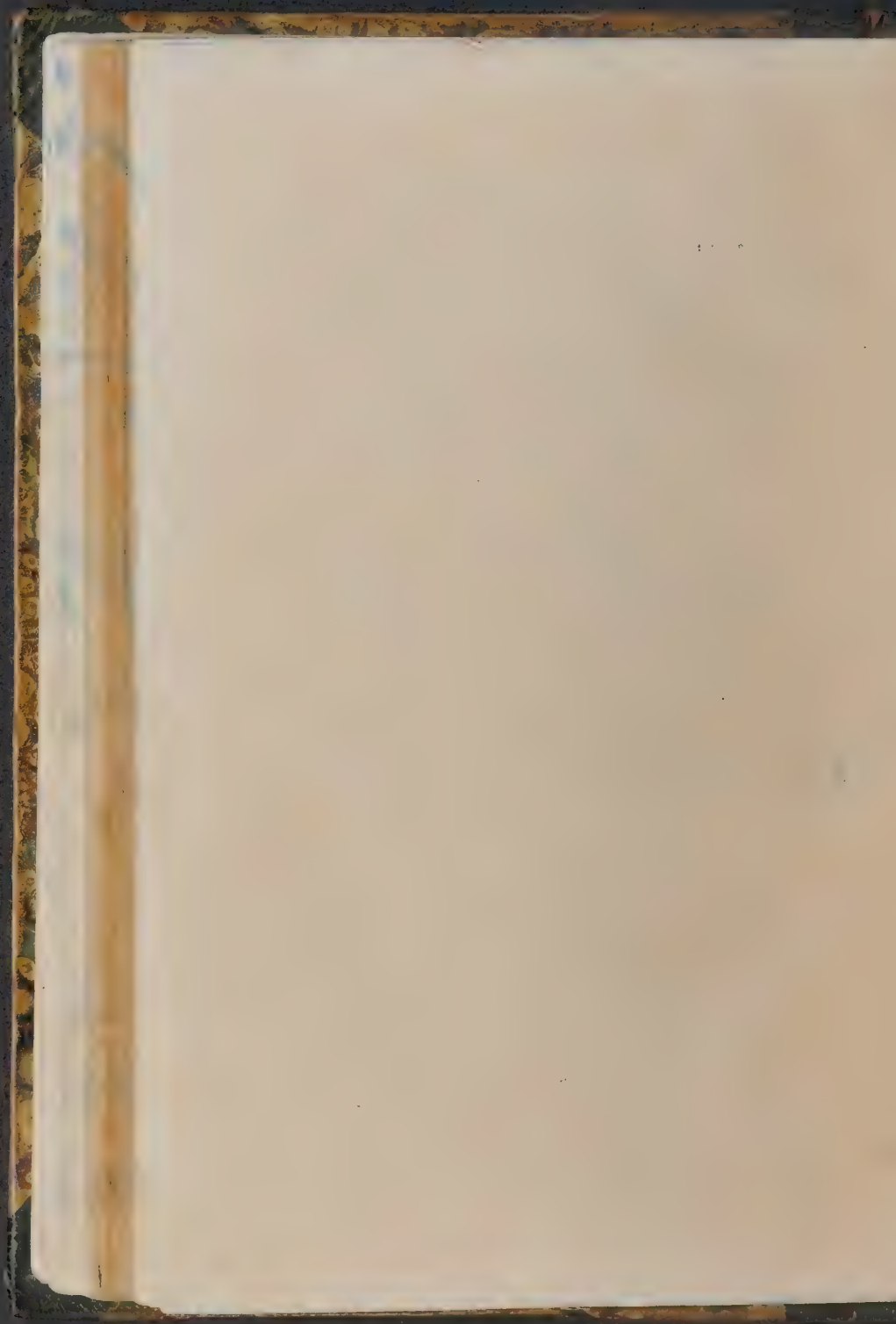
Les uns vont détacher ces corps maigres et sombres ,
Qui pendent à Grandson au milieu des décombres ;

On les porte en triomphe à leur lieu de repos ,
Où l'on donne à chacun , pour y coucher ses os ,
Les armes des vaincus que déjà la mort glace ,
Et qui vont aux noyers , aux murs prendre leur place¹⁷.
D'autres soldats , roulant de gros blocs de rocher ,
Que la force de l'homme a peine à détacher ,
(Monument qui vaut bien des colonnes brillantes)
Les dressent au milieu de ces plaines sanglantes.
Voyageur ! sur ce bord il n'est pas de laurier ;
Mais Ulric y planta , de ses mains , un poirier.
« Car , disait-il un jour , dans ces champs de carnage ,
Le passant bénira ses fruits et son feuillage. »
On en coupa le tronc , desséché par les ans ;
Mais aujourd'hui , l'on voit trois rameaux renaissans ,
Sauvageons grands et forts , s'élancer de la terre
Où dort paisiblement le vieux tronc solitaire¹⁸.

Ulric , avec ses fils tous sauvés du combat ,
Rentré chez lui , quitta le harnais du soldat.
De Charle encor deux fois l'attente fut trompée
Et l'on se redonna plus d'un grand coup d'épée ;
Mais quand , sur les vallons étendant le repos ,
La paix eut ramené les doux soins des troupeaux ,

A Burglen , au moment où le soir , sans nuage
D'une haleine embaumée agitait le feuillage ,
Fridlinn , aux cheveux blancs , sortait de sa maison
Pour respirer le frais sur un banc de gazon.
Ses enfans , ses amis égayaient sa vieillesse.
Walter lui racontait mainte noble prouesse.
Sur l'épaule d'Arnold Lisbeth posant son bras
Écoutait ces récits de gloire et de combats.
Simple fille des monts , deux longues tresses blondes
De ses cheveux tombans entrelaçaient les ondes.
« Que j'aurais voulu voir , disait-elle en rêvant ,
L'ami dont le vieil Hans me parle si souvent ! »
Arnold se retournait , et ses agaceries
Faisaient taire sa sœur , troublait ses rêveries.
A ces divers propos le vieil Hans souriait ,
Puis joignait les deux mains... Sans doute qu'il priait.





I.

Oh ! laissez-moi chanter , chanter encore !
Car c'est ma vie , à moi ; c'est mon bonheur !
D'un vert laurier si mon front se décore ,
A ma patrie en reviendra l'honneur.
Quand vous saurez une gentille histoire ,
Que l'on se plut naguère à me conter ,
Vous verrez tous pourquoi j'aime à chanter.
Je la dirai , mais il faudra la croire.

Refrains légers , refrains graves et doux ,
Naissez à l'ombre et ne mourez pas tous !

II.

Dans mon village , à la salle de fête ,
Un jour dansaient fillettes et garçons.
Quand la nuit vint , souper joyeux , honnête ,
Les réunit. On chanta des chansons.
Deux voix surtout savaient se faire entendre ;
L'une était douce et d'un ton gémissant :
L'autre , sonore en son plus mâle accent ,
Accompagnait la voix flexible et tendre.
Refrains légers , refrains graves et doux ,
Naissez à l'ombre et ne mourez pas tous.

III.

Ceux qui chantaient , bien connus du village
Où leur bonheur fut long-temps indécis ,
C'étaient (déjà vous le pensez , je gage)
Des fiancés , l'un près de l'autre assis ;
Et quand d'hymen vinrent les jours tranquilles ,
Tous deux chantaient pour moi leur premier né.

Vous voyez bien que Dieu m'a destiné
L'amour des vers et des refrains faciles.

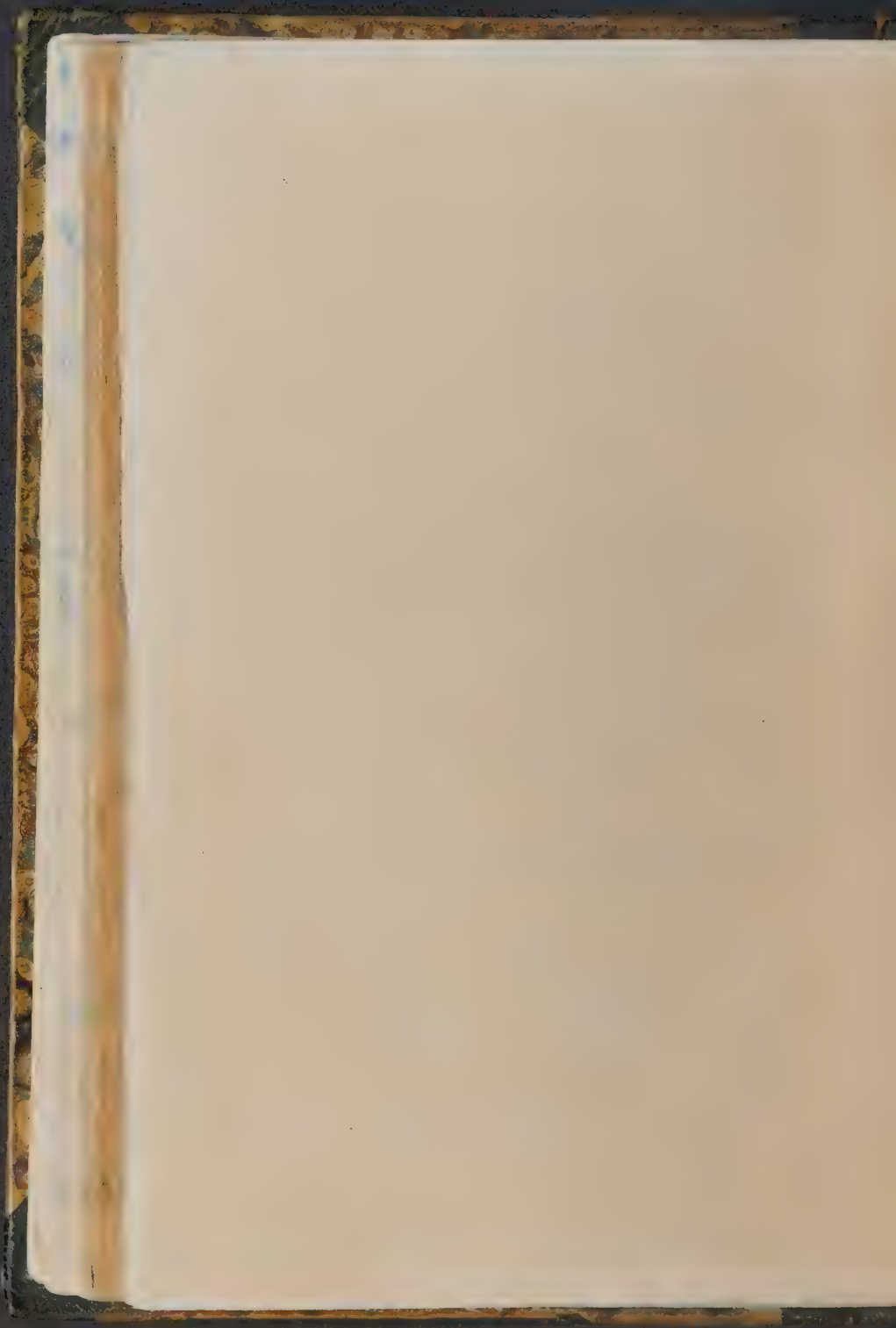
Refrains légers , refrains graves et doux ,
Naissez à l'ombre , et ne mourez pas tous .

IV.

Aussi je veux à mon luth helvétique
Apprendre encor des accens tout nouveaux.
Déjà , fouillant dans la poussière antique ,
Du temps passé j'ai ranimé les os ;
Mais pour nous brille une nouvelle aurore ;
Le temps présent , jeune et verte saison ,
Offre à mes yeux une riche moisson...
Oh ! laissez-moi chanter , chanter encore !

Refrains légers ; refrains graves et doux ,
Naissez dans l'ombre , et ne mourez pas tous !

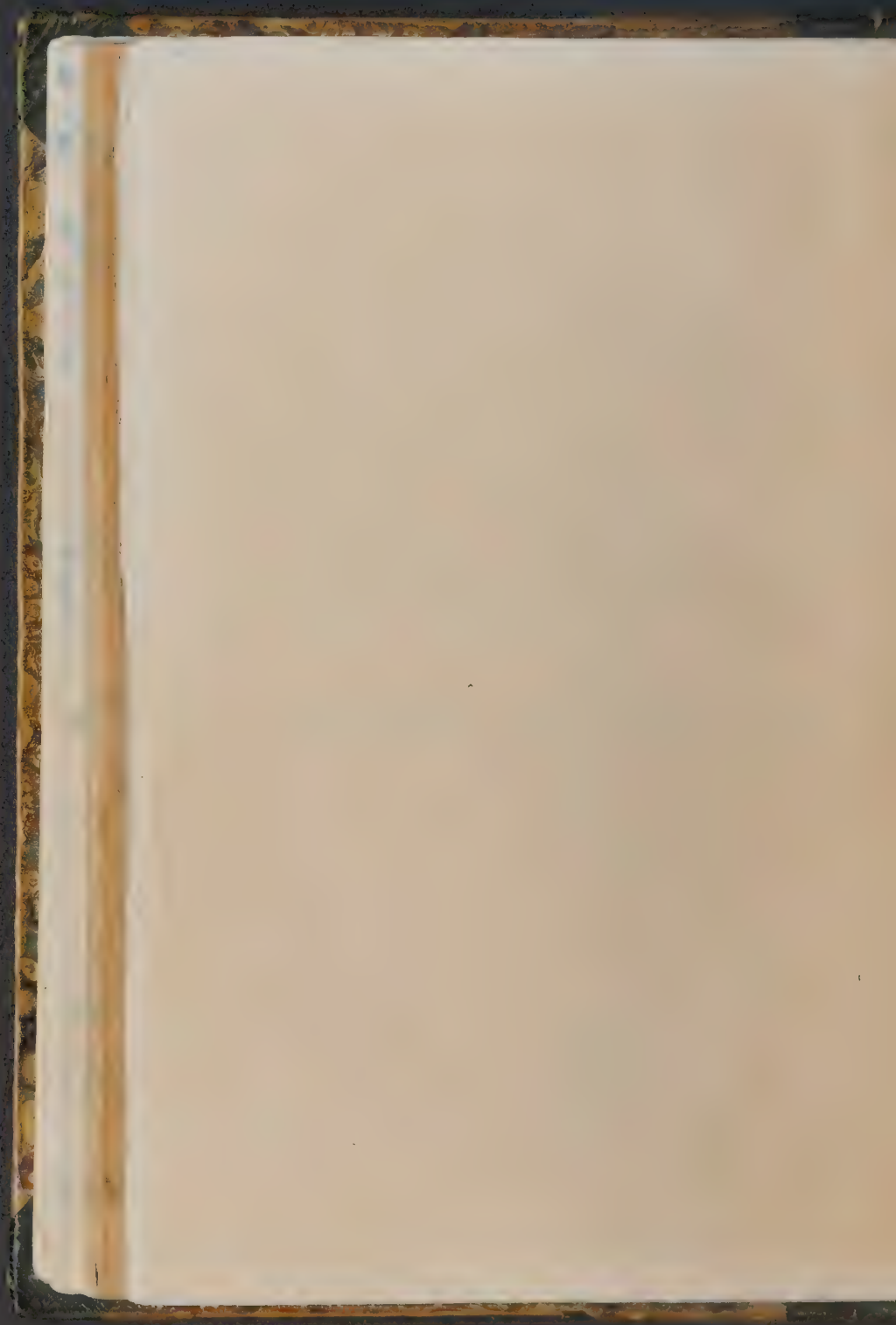




NOTES

SUR

LA BATAILLE DE GRANDSON.



CHANT .I.

¹ Le château de Grandson est un monument remarquable. Au pied des murs couverts de lierre et presque sur le rivage s'élèvent de vieux et magnifiques noyers qui donnent à ce lieu un aspect très-pittoresque. De grosses pierres sont éparses sur le bord. Le lac, qui du côté d'Yverdon n'a que peu de profondeur, en a ici davantage.

² Bouvillars. — Dans les vignobles de ce beau village se trouve une pierre monumentale de la bataille de Grandson.

³ La roche de Montaubert et le chasseron (ou Sucheron) dominant le champ de bataille.

⁴ « . . . Le Bourguignon requiert de paix les assaillis
» par traîtreuse feintise ; leur promettant vie et bagues
» saulves. Ceux-ci, décrus plus de moitié par tant
» d'assault et batteries, nuls reconforts ne apparaissants ,
» et la nourriture non loing de défaillir , baillèrent créance

» à la foi et parole du Bourguignon , et viennent en toute
 » simplesse devers lui, qui par horrible méchanceté fait
 » pendre ces gens de bien , aimant mieux conquister par
 » abjecte tromperie que selon Dieu et raison. » (Chroni-
 que du chapitre de Neuchâtel, recueillie par Boive.)

« Il ne fut nouvelle de justice , dit une autre
 » chronique , ains commanda ledit duc au prévôt des ma-
 » réchaux de les faire tous pendre et noyer sans aucune
 » mercy ; ce qui fut fait, et furent tous pendus aux arbres
 » et une partie noyés au lac , ce qui fut une grande pitié,
 » Dieu leur face merci. Quand nos dits sieurs (les Suisses)
 » en eurent les nouvelles, ils eurent un merveilleux re-
 » gret. »

⁵ « Faisaient plusieurs signes de feu sur les tours,
 » afin d'avoir secours bientôt et se défendant toujours
 » vaillamment. » (Même chron.)

⁶ « On entend encore dans ces vallées des noms de fa-
 milles communs en Suède, etc. » (Zschokke, *Histoire
 de la nation suisse*.)

⁷ Les vieilles ligues des montagnes. — C'est le nom que
 l'on donnait aux trois premiers cantons, Uri, Schwytz
 Unterwald. (Barante, *Histoire des ducs de Bour-
 gogne*.)

⁸ Muller, vaillant capitaine de ce temps. Il avait commandé la garnison d'Yverdun ; et, lorsque les Suisses durent abandonner cette place, il se retira dans le château de Grandson, dont le lâche commandant, Jean Weiler, était d'avis de se rendre, disant « que c'était folie de con- » server quelque espérance, etc. ; . . . mais Hanns Mul- » ler pensait d'une façon plus vaillante. (Barante.)

⁹ « Weiler fut dépouillé de ses vêtemens, et on le pen- » dit avec une partie de la garnison, Muller et les autres » furent noyés dans le lac. » (Barante.)

¹⁰ La chartreuse de la Lance, fondée par Othon de Grandson, est maintenant un château, agréablement situé au milieu d'un bois de chêne qui des hauteurs s'étend vers le lac. C'est près de cet endroit que commença la bataille.

¹¹ Vauxmarcus, château fort placé au-dessus d'un ravin, et « dont le sire fit en ce temps prompte et abjecte » soumission au duc de Bourgogne. » (Barante.)

¹² Le Taureau d'Uri. Les bergers suisses nommaient ainsi leur trompe guerrière. (Voir l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, et les notes du *Poème des Helvétiens*, de Masson.)

CHANT II.

¹ « Les Suisses occupaient le défilé de Vauxmarcus, et » se plaçaient en force à Boudri, derrière la Reuse. » (Barante.)

² Cette scène est historique : le fait est consigné dans Fulgose, surnommé le Valère Maxime moderne. Il dit au livre 9 de son ouvrage, chapitre 2, que « les Suisses » avaient pendu des mannequins représentant Charles et » ses officiers. »

³ Jacques de Savoie, comte de Romont ou Rumond, était, selon l'expression d'une chronique déjà citée, « plus » haut seigneur du Pays-de-Vaud. »

⁴ ... « Lesdits sieurs, comte de Rumond et Louis de » Châlons, seigneur de Château-Guyon, et Hugues, son » frère, seigneur d'Orbe et Grandson, et autres, lu » donnèrent passage par toutes leurs terres et seigneuries, » ensemble gens, vivres et munitions, etc. » (Même chron.)

⁵ « Le duc , pour aucunes fins qu'il prétendait ès-Italiens ,
» avait retiré quelques mille hommes d'armes italiens ,
» que bons que mauvais. Il avait pour chef d'entre eux
» un appelé le comte de Campobache, du royaume de
» Naples , partisan de la maison d'Anjou , homme de
» très-mauvaise foi et très-périlleux. » (Commines.)

⁶ « N'acceptons point de tels présens , disaient les gens
» de Fribourg ; nous avons peu de soldats , ne les vendons
» pas. Si nous n'avions pas déjà des traités avec le duc de
» Bourgogne , mieux vaudrait ne contracter alliance avec
» aucun prince ou seigneur. » (Barante.)

⁷ « La guerre ne fut dès-lors , surtout aux yeux des jeu-
» nes gens , qu'un moyen sûr et prompt de faire fortune.
» L'agriculture fut souvent négligée. Enfin les pensions et
» les présens de la cour de France vinrent prêter encore
» un nouvel attrait à ce métier » (Mallet.)

⁸ C'est l'auteur de la chronique du chapitre de Neuf-
châtel. Il se nomme lui-même Hugues Depierre. J'ai con-
servé ses propres paroles : « Les alliances arrivent à
» grands sauts , avec chants d'allégresse et formidable
» suite (seize mill , disait l'un , vingt mill , disait l'autre),
» tous hommes de martials corpsages , faisants peur et
» pourtant plaisir à voir. »

Philippe de Commines dit en parlant de huit ou dix mille Suisses « qui étaient descendus pour secourir le roi » et Monseigneur d'Orléans. Tant de beaux hommes y » avait que je ne vis jamais si belle compagnie, et me » semblait impossible de les avoir su desconfire, qui ne » les eût pris par faim, par froid ou par autre nécessité.»

⁹ « Messieurs des Liges allèrent se loger à Boudry, » Bevaix.... et lieugs voisins, aydés et festoyés tant et » tant en la comté. » (Chron. du chap. de Neuchâtel.)

CHANT III.

¹ Les nains jouent le principal rôle dans la mythologie suisse.

² Aigle, le rocher de Saint-Tryphon, Bex, Saint-Maurice et toute la vallée du Rhône, sont bien connus des voyageurs qui ont parcouru notre pays.

³ La croyance aux fées subsiste encore dans le vallon d'Aigle, aux Ormonts, etc.

⁴ La description de ces serpens merveilleux est con-

forme aux récits des campagnards, qui leur donne le nom de *vouivres*, où les étymologistes voient une corruption du mot *hydra*.

⁵ Les cheveux de Charles étaient noirs, et il tenait aussi d'Isabelle de Portugal, sa mère, un teint brun, l'œil noir et le regard vif. (Barante.)

⁶ Il s'appelait Tiel Wetzweiler, surnommé le Glorieux. — « Quoique la folie de le Glorieux, dit Walter » Scott, s'exprimât souvent d'une manière grossière, elle » couvrait pourtant plus de finesse et de causticité que » n'en avaient ordinairement les hommes de sa profession. »

CHANT IV.

¹ L'auteur, en décrivant les mouvemens des deux armées, a scrupuleusement suivi les récits des chroniqueurs et des historiens; il lui serait facile de le montrer, presque pour chacun de ses vers, par des citations nombreuses; mais elles grossiraient trop ces notes.

² Nicolas de Scharnachtal, avoyer de Berne, commandait le corps de bataille. Il eut la principale gloire de la journée. (Barante.)

³ Hanns de Hallvyl, qui commanda plus tard à Morat, avait fait la guerre sous Huniade. Voyez, pour les autres chefs, l'admirable description de la bataille de Grandson, et l'*Histoire des ducs de Bourgogne*.

⁴ C'est là un fait bien frappant dans l'histoire des Suisses. Les chroniqueurs se sont peu inquiétés des individus ; ils n'ont vu que le peuple.

⁵ Faire le lit à la pluie est une expression populaire dans nos campagnes.

⁶ Ces archers gardaient les hauteurs, près de Vaux-marcus.

⁷ « Lors le duc prit son étendard de sa main, et coucha sa lance en l'arrêt contre ses ennemis. » (Chron.)

⁸ Ces mots du duc de Bourgogne sont connus.

⁹ « Le duc jure, disant : Par saint George ces canailles » crient mercy. Gens de canons, feux sur ces villains. » (Chronique du chapitre de Neuchâtel.)

¹⁰ ... « Se prirent tous à fuir comme lièvres , et fut
» l'ordonnance et armée rompue. » (Autre chron.)

¹¹ ... « Et là fut tué Louys de Châlons , seigneur
» de Château-Guyon , et son grand cheval grison , dans
» un petit pré de marais. » (*Idem.*)

¹² ... « En icelle mémorable journée , Messieurs des
» alléances ayant pris pour cri de guerre Grandson! Grand-
» son ! par souvenance des leurs là pendus traîtreuse-
» ment , etc. » (Chron. du chap. de Neuch.)

¹³ Les Italiens , les premiers , prirent la fuite. (Ba-
rante.)

¹⁴ Les Suisses , dit Schilling , qui était présent , les
chassèrent devant eux comme un troupeau de bétail.
(Mallet.)

¹⁵ Tous ces détails sont historiques.

.... « Le butin trouvé en l'ost ne peut être escrit ne
» raconté ; un chacun en eut son soul , de quoi plusieurs
» se sont faits commodés ; toutefois s'éjouissaient-ils
» ruicieux en icelle bonne feste à trouver dagues et fers e
» picques que joyaux et or loingtain (et de vrai poraient

» torner à petit proufit , voire à mal fortune , toutes
» icelles préciosités conquestées et non encore cognues es-
» ligues ; grandes mauvaisetés là proviendraient , quand
» simplesse serait dejettée par argent. » (Chron. de Neu-
châtel.)

¹⁶ C'était une ancienne coutume de rester quelques
jours sur le champ de bataille , afin de maintenir contre
tout venant que la bataille était bien gagnée.

¹⁷ « Ne doit-on s'ébahir de leur grande ire et fâ-
» cherie ; en voyant tant de vaillans compagnons , cordés
» aux crénaux tout à l'entour du châtel. Si furent-ils in-
» continent décordés et portés en triumphe! honneur et
» en terre avec picques et armures bourguignonnes sous
» chacun d'yceulx , puis ès-mêmes crénaux et lycols
» furent appendus des Bourguignous non vivans , mais
» jà occis ès champs de la bataille. » (Chron. du chap.
de Neuchâtel.)

¹⁸ Le voyageur croit.... On ne croit pas à l'histoire
du poirier sauvage ; mais ce qu'il y a de certain , c'est
qu'on la fait à ceux qui visitent les pierres monumentales
de Grandson.

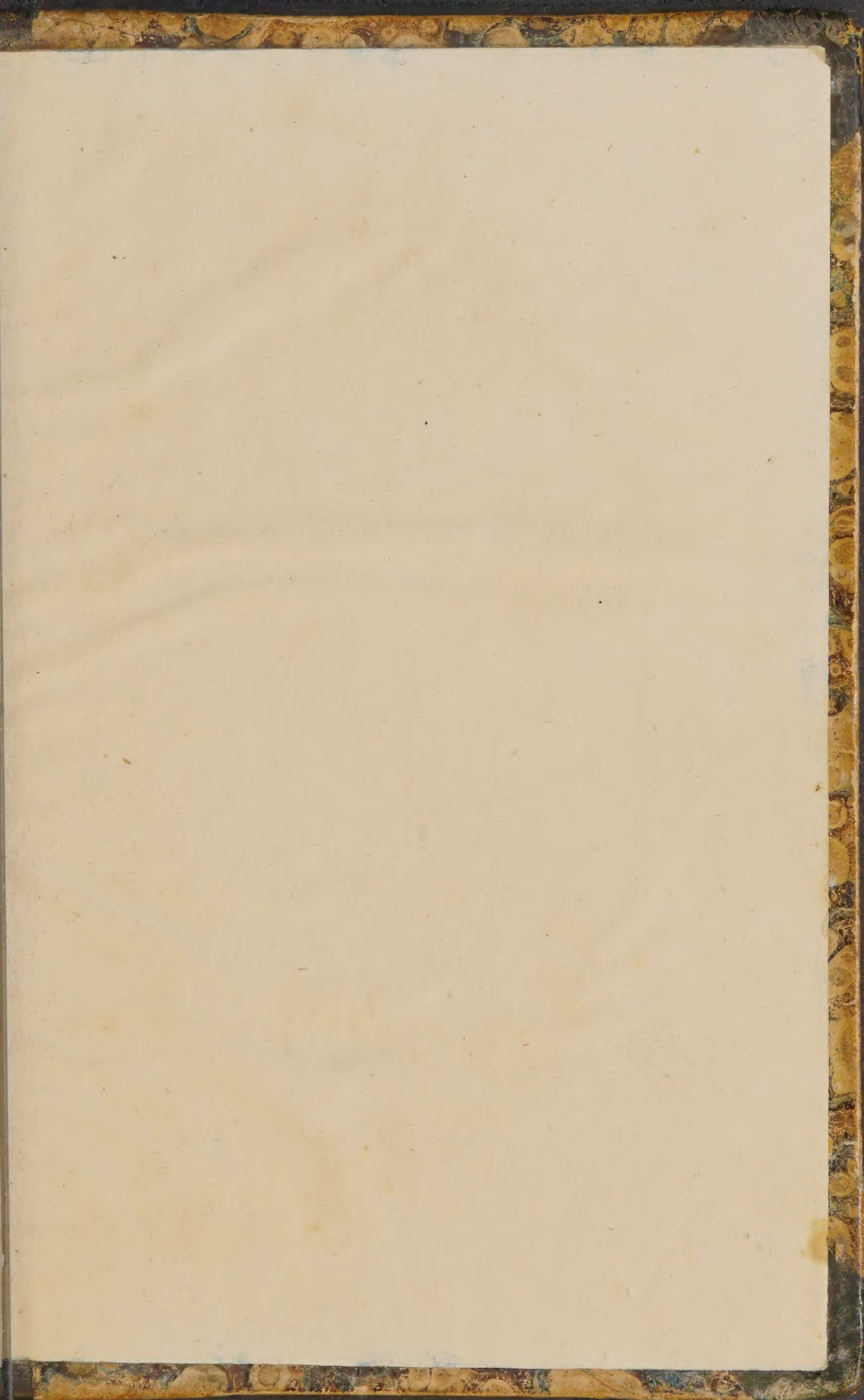


TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Préface.....	5
Julia Alpinula.....	13
Notes de Julia Alpinula.....	77
La Bataille de Grandson.....	87
Romance.....	173
Notes de la Bataille de Grandson.....	179







5654476
12 AG 15

